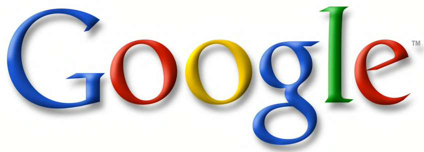


A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Digitized by Google





Digitized by Google

10579

Digitized by Google

Palat. LXI - 92

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAITS DES

MÉMOIRES

DU PRINCE

DE TALLEYRAND-PÉRIGORD,

ANCIEN ÉVÊQUE D'AUTUN.

Digitized by Google

Imprimerie de Mme HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, 7.

Digitized by Google

586.15

EXTRAITS DES

MÉMOIRES

DU PRINCE

DE

TALLEYRAND-PÉRIGORD,

ANCIEN ÉVÊQUE D'AUTUN,

MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE, MINISTRE, AMBASSADEUR, PRINCE SOUVERAIN DE BENEVENT, VICE-GRAND-ÉLECTEUR ET GRAND-CHAMBELLAN DE L'EMPIRE, SÉNATEUR, PRINCE, PAIR, GRAND-CHAMBELLAN DE FRANCE, GRAND-AIGLE DE LA LÉGION-D'HONNEUR, CHEVALIER DU SAINT-ESPRIT, DE LA TOISON D'OR, ETC., ETC.,

recueillis et mis en ordre

Par madame la comtesse O.... du C....,

Auteur des Mémoires d'une Femme de qualité.

..... Tempori aptari decet.
(SÉNÈQUE, *Médée*, acte II, sc. 2.)
Il faut savoir se conformer aux circonstances.

II

PARIS.

PUBLIÉ PAR CHARLES LE CLERE, LIBRAIRE,

RUE GIT-LE-COEUR, 10.

MDCCCXXXVIII.



Digitized by Google



Digitized by Google

EXTRAITS DES

MÉMOIRES

DU PRINCE

DE TALLEYRAND-PÉRIGORD.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que j'aurais dû faire.— Pourquoi je ne l'ai pas fait.— Ma position publique en 1789.— Des États généraux.— Obstacles successifs à leur convocation.— Chaque fois qu'on les appela ce fut sous une forme nouvelle.— Les trois ordres.— Comment on obtint le doublement du tiers-état.—Brochure de Sieyes.—Composition numérique des États généraux de 1789.— Détails sur l'ordre du clergé.— Sur celui de la noblesse.— Pourquoi la présidence vint au duc de Luxembourg.— Portrait de ce seigneur. Réflexions ressortant du sujet.—Portrait du comte de Mirabeau. — Portrait de Sylvain Bailly.—Chapelier.— Target.— Barrère. — Barnave.— Ramel.— Treilhard.— Tronchet.— Desmeuniers. Dodelay d'Agier.— Mounier.— Propos de Napoléon le concernant.— Camus.— Rabaud-Saint-Étienne.— Emery.— Pétion.— Merlin.— Mot de l'empereur sur celui-ci.— Maximilien Robespierre.— Portrait de Boissy-d'Anglas.— Portrait de Lanjuinais. — Ces deux-là et le comte Fabre de l'Aude étaient, selon Napoléon, les trois hommes sans tache de la révolution.

Ma jeunesse est passée; c'est dans une vie nouvelle que j'entre : certes si, non égaré par la phi-

Digitized by Google

losophie à la mode, j'eusse examiné la hauteur où l'on fait monter celui qu'on élève à l'épiscopat, si je me fusse bien persuadé que cette charge d'ame est la plus importante de toutes, et qu'après l'évêque il n'y a qu'un seul homme, le pape; si j'eusse accepté l'éminence de cette fonction, si j'en eusse pris la gravité, l'énergie et la foi, mon existence, pendant quelques années, aurait été tourmentée; mais, après la fin de la tempête révolutionnaire, je me serais trouvé, pendant de longs jours encore, en paix avec Dieu, les hommes et moi.

Mais, par malheur, je m'étais rangé au nombre des aveugles qui croyaient être les seuls à marcher dans la route de la lumière et de la vérité; la sagesse humaine fausse, trompeuse, égare, aveugle, en poussant à l'opiniâtreté et à la prétention; une partie du haut-clergé français était imbue de ces fausses maximes; on vit s'égarer, sur la fin de sa carrière, le vénérable archevêque de Vienne, M. Lefranc de Pompignan, qui avait passé sa vie à les combattre avec gloire et talent.

De jeune homme et d'abbé obscur, je me voyais à la fois membre des États généraux du royaume

Digitized by Google

et évêque d'Autun. La religion, la politique et les branches de celle-ci, l'économie et l'administration allaient dépendre, en partie, de la manière dont je les envisagerais; mais, hélas! lié à tous les parleurs, vrais rêve-creux, je me fourvoyais, et mon début sur la scène du monde fut une apostasie scandaleuse. Je n'écris pas ces Mémoires pour me justifier de mes fautes, mais pour m'en accuser et quelquefois me défendre.

Il y avait cent soixante-quinze ans depuis la dernière convocation des États généraux, en 1614. Ni Marie de Médicis, ni Luynes, ni Richelieu, maîtres pendant le règne de Louis XIII, ne se soucièrent de se retrouver en présence de ce triple corps dont la cour craignait l'omnipotence. Pendant la régence d'Anne d'Autriche, on parla souvent de les assembler; mais le cardinal Mazarin employa son influence à les laisser dans le néant, d'où Louis XIV, devenu majeur, ne les retira pas. Une ou deux assemblées des notables furent convoquées en fantaisie d'États généraux, et ce fut tout.

Sous Louis XV, le pouvoir qualifia de factieux quiconque osa parler de ces assemblées sou-

Digitized by Google

veraines; et Louis XVI était monté sur le trône, lorsque l'incapace Brienne voulant remplacer les parlements, imagina une ridicule cour plénière; mais il se garda bien d'appeler les États généraux; et à sa chute, furieux de sa disgrace, il crut ne pouvoir mieux se venger de tous, car les sifflets étaient universels, qu'en nous faisant cadeau de cette nouvelle *boîte de Pandore*. J'ai dit que son dernier acte d'autorité fut l'ordonnance royale qui convoqua les États généraux pour le 5 mai 1789.

Leur tenue était une nécessité; à part les parlements et quelques évêques, la France entière les voulait et même les attendait avec impatience: j'ai fait connaître ailleurs pourquoi.

Chaque convocation de ce corps représentant la nation avait eu lieu d'après des bases particulières; aucune loi ne réglait le nombre des membres et en quelle proportion les trois ordres devaient être appelés. Dès lors, liberté pleine au souverain sur ce fait, qui aurait dû être établi sur une base durable.

La nation était représentée par trois castes ou ordres: le clergé, la noblesse, la roture, désignée

Digitized by Google

par civilité sous ce nom : *le tiers-état*. La prudence ne voulait pas que ce dernier pût à lui seul lutter contre les autres; et pour cela il convenait de ne lui permettre qu'un nombre de députés égal à peu près à chacun de ceux des deux premiers ordres. Les novateurs répondaient, et non sans raison.

Calomniez-vous la portion la plus considérable du peuple? Est-ce que le tiers doit être factieux? Avez-vous tant fait de mal pour avoir à le tant craindre? A peine si vous comptez trente six-mille familles nobles; le clergé, dans toutes ses branches, ne dépasse pas quatre-vingt mille personnes; les deux premiers ordres ne représentent pas certainement un million de citoyens, et les vingt-trois millions du tiers ne pourront avoir pas plus de députés que leurs aînés; est-ce rationnel? est-ce juste? Le clergé ne paie aucun impôt, son don gratuit est une misère, et même il recueille la dîme, charge exorbitante dans les campagnes. La noblesse, personnellement, n'est pas soumise à la taille; ses terres, presque toutes, en sont exemptes aussi. Le troisième ordre, au contraire, doit l'impôt pour tous ses domaines; il doit à la

Digitized by Google

douane comme négociant ou industriel, et lui qui seul constitue la richesse du fisc n'aurait aucun avantage.

Une brochure de l'abbé Sieyes, intitulée *le Tiers-État,* acheva d'entraîner la question. Necker rappelé au ministère, Necker qui se berçait de la sotte idée que la roture, par reconnaissance et conviction de son génie, le prendrait pour son régulateur, détermina Louis XVI à accorder au troisième ordre la double représentation; c'est à dire que celle-ci serait égale à celle des deux ordres réunis.

Cette détermination enchanta les novateurs; ils virent les saines idées maîtresses dès ce moment, car ils ne doutèrent pas que la minorité de l'ordre de la noblesse, la majeure partie de l'ordre du clergé, et presque le chiffre entier de la roture, ne fissent ensemble une telle masse de voix unies, que toutes les délibérations seraient acquises aux encyclopédistes : ils ne se trompèrent pas.

Voici comme on composa cette fameuse assemblée : ORDRE DU CLERGÉ, *quarante-quatre* prélats à siéges épiscopaux; *cinquante-deux* chanoines,

Digitized by Google

vicaires-généraux, professeurs; *deux cent cinq* curés; *sept* moines ou chanoines réguliers; TOTAL, *trois cent dix-huit* : ORDRE DE LA NOBLESSE, *deux cent soixante-six* gentilshommes d'épée (1); *dix-neuf* magistrats de cours supérieures; TOTAL, *deux cent quatre-vingt-cinq* : ORDRE DU TIERS-ÉTAT, *quatre* prêtres sans exercice public (Sieyes du nombre), *quinze* nobles ou administrateurs militaires (la roture n'était pas nécessaire aux députés du tiers; le mandat, donné et accepté, formait droit à siéger pour elle); *vingt-neuf* magistrats municipaux; *deux* magistrats de cours supérieures; *cent cinquante-huit* magistrats subalternes ou officiers de judicature; *deux cent quatorze* avocats, procureurs ou notaires; *cent soixante-dix-huit* propriétaires, bourgeois-rentiers ou cultivateurs-négociants; *douze* médecins; *cinq* financiers ou administrateurs; *quatre* hommes de lettres; TOTAL, *six cent vingt et un*; TOTAL des deux pre-

(1) L'ordre de la noblesse fut en nombre inférieur à celui du clergé; cela vint de ce que la noblesse de Bretagne et de quelques bailliages qui n'approuvaient pas la convocation des États généraux se refusèrent à y venir, dans la pensée que leur absence en rendrait nulles les opérations.

Digitized by Google

miers ordres, *cinq cent quatre-vingt-treize.* TOTAL GÉNÉRAL des trois ordres, *douze cent quatorze.*

Dans l'ordre du clergé on distingua deux cardinaux : M. de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen; le prince Louis de Rohan, évêque de Strasbourg; les archevêques d'*Aix*, Boisgelin, d'*Arles*, Dulau, de *Bordeaux*, Champion de Cicé, de *Bourges*, Puységur, de *Damas*, Bernis, *in partibus infidelium*, coadjuteur d'Albi, de *Reims* (mon oncle), de *Rouen*, cardinal de La Rochefoucauld, de *Toulouse*, Brienne-Loménie, de *Tours*, Conzié, de *Vienne*, Pompignan. Les évêques-députés furent : *Agen*, de Bonnac, *Amiens*, de Machault, *Angoulême*, d'Albignac, *Autun*, moi, *Auxerre*, Champion de Cicé, *Bayonne*, Pavée de Villevieille, de *Bazas*, Saint-Sauveur, *Beauvais*, La Rochefoucauld, *Cahors*, Nicolaï, *Châlons*, Clermont-Tonnerre, *Chartres*, Lubersac, *Clermont*, Bonnal, *Condom*, Anteroche, *Conseran*, Lastic, *Coutances*, Talaru, *Dijon*, Merinville, *Laon*, Sabran, *Limoges*, d'Argentré, *Luçon*, Mercy, *Lydda*, *in partibus infidelium*, Gobel, *Mans*, Jouffroy, *Montauban*,

Digitized by Google

Breteuil, *Montpellier*, Malide, *Nancy*, Lafare, *Nismes*, Courtoi, *Oleron*, Villoutraye, *Perpignan*, d'Esponchèz, *Poitiers*, Saint-Aulaire, *Rodez*, Colbert, *Saint-Flour*, Ruffo, *Saintes*, La Rochefoucauld-Bayers, *Strasbourg*, Rohan, *Uzès*, Béthizy : il y avait là, en paieries ecclésiastiques, l'archevêque duc de Reims, les évêques de Beauvais, de Châlons, de Laon et Langres. Il manquait Noyon. J'ai oublié, parmi les archevêques, M. de Juigné, au siége de Paris, duc séculier de Saint-Cloud.

L'ordre de la noblesse comptait peu de ducs et pairs : on fit attention que M. de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France, n'avait pas été nommé. Le plus important fut le duc de Luxembourg; celui-ci, fils du maréchal de France, duc de Luxembourg, et de mademoiselle Colbert Seignelay, sa première femme, naquit le 9 décembre 1734; sa jeunesse fut légère, il ne fit pas grand bruit, ni comme roué, ni comme militaire, mais honnête, probe, poli, ayant bon air et des grandes manières; il jouit, en avançant en âge, de l'estime due à ses qualités privées.

Le choix fait par l'ordre de la noblesse désignait,

en quelque sorte, ce seigneur pour sa présidence; un bailliage du midi (Tartas) avait nommé M. le comte d'Artois. Le roi ne permit pas à son frère d'accepter. A Crespy, la noblesse chargea de son mandat M. le duc d'Orléans, qui en parut enchanté.

C'eût été lui que, convenablement, les députés de son ordre auraient dû prendre pour président; il semblait, au premier abord, que la chose était facile, et, au fond, elle présentait d'énormes difficultés. La cour repoussait ce prince et la majorité de la noblesse venait remplie de préventions contre lui, et fort déterminée à le lui prouver de toutes façons. Le duc d'Orléans, de son côté, se croyait incapable de cette fonction majeure, il ne savait point parler en public, une timidité absurde le faisait balbutier et mal énoncer les mots, de manière à démolir toute phrase ronflante que l'on lui avait soufflée. Lui donc, de son propre mouvement, s'excluait de la présidence. A son défaut, elle venait au duc de Luxembourg, qui n'avait à craindre aucune lutte, avec le duc de Caylus, le duc de Croï d'Havré, le duc de Levis, tous simples ducs héréditaires ou à brevets.

Digitized by Google

Lui seul était pair du royaume. La présidence lui fut dévolue, on ne pouvait plus mal choir.

Sans doute et avec plaisir, je le repète, le duc de Luxembourg était un seigneur généreux, paré d'un nom superbe, plein de vertu, de délicatesse, d'amour et de dévouement pour le roi et ardent défenseur des droits de la noblesse. Dans une époque ordinaire, celui-là aurait fourni une carrière heureuse et honorable; mais avec la tempête qui s'élevait, le duc de Luxembourg devenait un pauvre ignorant, pilote maladroit, ami malencontreux, serviteur plus malhabile encore, chef de parti, poltron politique, ce qui, forcément, le rendit poltron de fait; ne sachant rien prévoir, rien prendre sur lui, rien conseiller à propos; mouche dorée, noyée dans une mer immense. Il se crut perdu dès qu'il fut dehors des habitudes de la cour et des formes du courtisan. Jamais l'ordre qui lui confiait son intérêt et qui pis était son existence ne vit partir de lui aucune de ces inspirations destinée à entraîner les masses et dont la création heureuse change la face des choses. Il aurait fallu qu'il trouvât en lui de la fermeté, de l'adresse, de la vigueur, de la prudence, et, en

Digitized by Google

présence du péril, il ne sut être que pointilleur méticuleux et grand-seigneur. Comme particulier, il était sans reproche; comme président de son ordre, on fut en droit de lui en adresser de graves.

Ce serait un parti sage qu'on devrait adopter, dans les moments de trouble, d'écarter les hommes faibles et de les détourner de prendre la place des forts : c'est une justice qu'eux-mêmes devraient se rendre.

Dans des circonstances pareilles, la présomption est un crime.

Le choix de ce seigneur fut une des causes de tous les évènements qui survinrent. Mirabeau, à sa place, aurait peut-être retenu de sa main puissante cette monarchie que lui, en une autre position, renversa.

Je voulais rejeter à plus loin l'opposition de cette grande figure historique; mais puisque son nom se présente à ma plume, que mon souvenir le peigne tel qu'il lui apparut dans ces temps désastreux.

La nature n'emploie que rarement, pour le bonheur ou le malheur de la terre, le moule où

Digitized by Google

elle forme les hommes de la trempe de Mirabeau. C'était un de ces personnages extraordinaires qui se classent eux-mêmes en dépit de la fortune, des préjugés et de la division des rangs; partout où ils se présentent, ils entraînent les multitudes, les dominent, les égarent ou les éclairent, selon que leur puissance d'action est tournée au bien ou au mal : c'était une de ces bouches privilégiées qui sont plus puissantes que le sabre, qui ont sur les cœurs un ascendant dont on ne se rend pas compte, mais auquel on cède presque malgré soi.

Né d'une famille noble, et dont chaque membre pris à part était supérieur au plus grand nombre, celui-ci éclipsa son père, son oncle, son frère, ses proches; le libertinage, le jeu, tous les vices occupèrent ses premières années. Celui-là ne pouvait vivre comme les autres et ses défauts devaient avoir un tel éclat qu'en définitive il saurait les presque rendre respectables. De loin, on le méprisait, car on n'apercevait que le cynisme de ses extravagances; mais en sa présence, on cédait au charme magique qu'il savait si bien employer. On l'absolvait non sur preuves, mais

Digitized by Google

sur sa parole, et il fallait le fuir si l'on tenait à demeurer son ennemi.

Oui, je le répète, son adolescence, sa jeunesse s'écoulèrent à faire des dettes ou dans le tourbillon de la débauche honteuse et avilissante; ses proches ou le gouvernement le poussèrent plusieurs fois sous les verrous de la Bastille. Il en sortait taré, déconsidéré, en homme abîmé, pensait-on, et voilà que tout à coup, grâce à son esprit, à ses talents, il regagnait en autorité réelle ce qu'il avait perdu en considération. Il était gras et laid, certes on ne dira pas bête; sa face colossale, augmentée dans son effet géant, par la forme de sa chevelure, avait pleine ressemblance avec le mufle d'un lion, et des grains nombreux de petite-vérole ajoutaient à cette configuration effrayante.

A l'ouïr à la tribune, il semblait un sans-culotte précurseur; partout ailleurs, on ne retrouvait dans sa personne que le grand-seigneur parfait; agréable, facile, simple dans la vie intime, il devenait terrible quand il fallait entraîner le public. Avec les débauchés, imitant leur existence ordurière; il donnait l'exemple de l'urbanité française aux mieux élevés; la supériorité de

Digitized by Google

son esprit s'annonçait en lui par celle de ses formes.

La veille de son apparition aux États généraux, ses collègues se croyaient flétris par sa présence ; le surlendemain, il les domina tous, les aveugla, les fascina. Nul ne se ressouvint de sa vie passée ; ses adversaires mêmes ne se crurent plus en droit de la lui reprocher. Aussitôt qu'il parla, deux pouvoirs se divisèrent le royaume : le sien, hardi, terrible, lucide, ferme, prévoyant, majestueux même; celui de Louis XVI, faible, timide, vacillant, à courte vue, sans courage, ressource et dignité; quinze ans de règne, des aïeux remontant à huit siècles, une monarchie de quatorze cents ans, un pouvoir reconnu, des droits avoués, l'apparence de l'autorité, tout cela ne put combattre et même disparut devant l'audace d'un homme qui, sorti, peu auparavant, de la prison et de l'exil, comptait maintenant à titre égal avec le roi, et demain peut-être obligerait celui-ci à recourir à lui.

Je ne pense pas qu'à une autre époque un homme non militaire se soit placé aussi vite sur une base plus durable. Jamais on n'a vu domi-

Digitized by Google

ner avec telle promptitude et surtout avec de pareils antécédents.

Dès son début à la tribune publique, Mirabeau attaqua corps à corps le gouvernement qui, au lieu de lui rendre franchement la pareille, et tout en le laissant harceler par quelques uns des siens, cherchait à se le gagner en secret, le consultait en dehors de tous les partis, et par un des miracles ordinaires du génie, c'était d'un antagoniste que l'on attendait des avis salutaires, et le moyen de soutenir une existence qu'en dehors lui paraissait vouloir faire trembler.

Mirabeau a reçu de l'argent du roi; mais on peut dire qu'il n'y a eu dans le fait, ni concussion d'une part, ni captâtion de l'autre. Les sommes comptées à Mirabeau n'étaient pas le prix de la trahison envers ses mandataires, mais le revenant-bon journalier de son existence brillante. Je le voyais sans tache au milieu de tripotages qui en eussent perdu d'autres, parce qu'au fond il ne servait le roi ou n'ameutait l'assemblée que pour le plus grand avantage de la nation. Sa trahison avait, en quelque sorte, l'apparence de la vertu, puisqu'il essayait par sa conduite, soit

Digitized by Google

d'obtenir des concessions pour le plus grand profit de tous, soit d'apaiser les meneurs, afin de sauver le roi.

S'il aimait l'argent, c'était pour le répandre et non pour le conserver prince; par sa générosité, main trouée à force d'être prodigue; il ne recevait que pour semer; il avait envie de tout ce qu'il voyait, moins par désir de se l'approprier que pour mettre cet objet en circulation et servir ainsi le commerce.

Les gentilshommes s'étant éloignés de lui, il opposa la roture à la noblesse, et parce qu'on n'en voulait pas pour le dernier des nobles, voici que lui se mit à la tête de la nation; il sut recouvrir le mépris qu'on lui portait par l'excellence de son génie, et par la haute réputation qu'il acquit il réhabilita son honneur compromis; il vivait de manière à mourir sur un échafaud ou à monter en triomphateur au char de la gloire; et, au lieu de finir haï, proscrit, persécuté, la mort le frappa lorsqu'il était environné de l'amour et de l'estime de la nation. Au demeurant, je ne connais pas d'homme dont la destinée ait été plus brillante et que la fortune

Digitized by Google

ait terminée avec plus de bonheur ; ses succès l'accompagnèrent jusqu'à son sépulcre. Il expira encensé et tranquille, au moment où tous ceux qui lui survivaient allaient être battus par la plus affreuse tempête. La paix publique s'ensevelit dans sa tombe ; les factieux régnèrent après lui ; sa fin détermina le bris de ce sceptre que seul il eût pu tenir dans sa forte main.

Je fus l'ami de ce grand homme, je me plais à lui rendre justice : jamais cœur plus français n'a battu dans une poitrine plus énergique. Partisan du duc d'Orléans, il l'avait abandonné avant sa mort, et il s'était franchement rallié à la famille royale.

Le tiers-état, parmi la foule d'hommes obscurs qui ne se trouvaient là que pour faire nombre, en comptait, outre Mirabeau qu'il avait adopté, une quantité de remarquables par leur mérite, leur éloquence ou par les excès que depuis ils ont commis : là on vit Sylvain Bailly.

Celui-ci, poussé par les circonstances, parut avec éclat ; à cette époque, on lui fit, parce qu'on en avait besoin, une réputation politique que lui ne soutiendrait jamais à cause de sa faiblesse que ne

Digitized by Google

relevait guère la fermeté de son caractère. Sylvain Bailly, savant astronome, écrivain élégant dans des matières abstraites, que la lucidité de son esprit mettait à la portée de tous, sortit de sa carrière pour entrer dans une route où il marcha avec honneur et, toutefois, sans résultats avantageux.

La résistance du tiers-état dont il prit sa part lui donna de l'importance : il devint le président de son ordre dès que celui-ci s'assembla; ce fut lui qui dirigea la fameuse séance du Jeu de Paume et dont le nom fut attaché au serment qui renversa la monarchie.

Jamais homme ne fut plus droit, plus sincère, plus porté au bien. Incapable de se laisser corrompre, ses lumières naturelles le garantissaient de la séduction; il aspirait au bonheur de la France, et il crut qu'on le trouverait dans une voie naturelle, la répression des abus, le changement des formes adoptées. Dès lors, il se lança dans la carrière de la révolution avec une bonne foi admirable; il fit montre d'un courage moral et passif qui lui tint lieu de l'énergie qui lui faisait faute; d'ailleurs, il avait cette vertu qui n'e

st

pas de la force, cette vigueur douce de l'honnête homme qui ne va pas jusqu'à résister au mal avec succès; son esprit était tourné vers les sciences et la littérature, esprit supérieur sans doute et recommandable, mais dénué de cette capacité politique avec laquelle on gouverne des empires et l'on comprime les mouvements insurrectionnels. Bailly crut que la multitude comprendrait toujours ses intentions et les jugerait sainement : ce fut son erreur; il ne sentit pas assez que, quand les passions sont en jeu, nuls ne raisonnent, tous alors agissent ou mentent; on est toujours traître aux yeux des plus ardents, lorsque le succès ne récompense pas sans cesse nos efforts; dans des temps orageux, qui veut être honnête homme devient nécessairement dupe ou victime; lui-même en fit la triste expérience puisqu'il passa de la considération la plus haute au discrédit le plus complet, et de la place de maire de Paris, demi-royauté constitutionnelle, sur l'échafaud où son roi était déjà monté.

Citerai-je encore Chapelier, avocat de Rennes, homme sévère, de mœurs pures, d'intentions droites, qu'on a calomnié, mais qu'on ne décon-

Digitized by Google

sidérera pas; Target, avocat célèbre, rapporteur de la première constitution, celui-là ayant aussi des qualités estimables et une réputation que son refus odieux de servir de conseil à l'infortuné Louis XVI lui fit perdre à tout jamais, sans que la sénatorerie dont Bonaparte l'affubla eût pu le réhabiliter; Barrère, baron de Vieuzac, qui de tartufe de vertu se changea subitement en ogre, en ogre d'une tournure agréable et pourtant sanguinaire à faire frémir; qui arrondissait des phrases élégantes en aiguisant plus tard la hache des bourreaux aux comités de la Convention, et qui de flatteur lâche et rampant de la magistrature en devint l'ennemi le plus acharné; Barnave, aussi recommandable par ses qualités qu'il l'était par sa figure charmante et sa tournure à l'avenant; Barnave dévoué à la révolution comme aux femmes, dont l'ame de feu se fit royaliste au premier regard de la reine malheureuse et paya de sa vie sa tardive fidélité. Ramel de Nogaret, financier habile et républicain sans mesure; Treilhard, savant jurisconsulte, et dont on vanterait l'existence publique sans l'incertitude de son vote fatal; Tronchet qui, au contraire,

Digitized by Google

devint l'avocat de son roi malheureux, Tronchet que la restauration ingrate a laissé en oubli; Desmeunier, Dedelay-d'Aigier, publicistes raisonnables, philosophes sages, car tous ne l'étaient pas; Mounier, à la mémoire sans tache et que l'esprit de parti n'a pu flétrir, lui dont les formes aimables auraient suffi pour faire aimer la vertu. Je conterai à son sujet que Napoléon me dit, à propos de cet honnête homme :

« Lorsque je pense à Mounier, je crois à la » bonté de l'espèce humaine; mais je tarde peu » à rire de ma crédulité lorsque j'ai causé avec » le duc d'Otrante. » Camus, janséniste rigide, *Fabricius moderne*, autre sage que l'opinion royaliste a poursuivi, bien que toutes ses pensées n'eussent que le bonheur de la France en vue; Rabaud-Saint-Étienne que, sans son vote coupable, j'aurais appelé Platon; homme de bien, qui eut une heure d'erreur, qui lui a fait une immortalité de crimes; Emery, esprit lucide, d'un commerce agréable; Pétion, ce méchant qui se qualifiait de vertueux; je fus trompé sur son compte jusqu'au 10 août; il ne manquait ni d'esprit, ni de grace, ni de faconde, il représentait

Digitized by Google

bien, et il sut longtemps cacher son ambition; Merlin, qui fut tout ensemble jurisconsulte, savant et jacobin prononcé; lui qui, membre des comités révolutionnaires, consentit à faire et à laisser faire le mal, pourvu qu'on le laissât *légiférer* tout à son aise; j'ai vu peu de têtes plus capables que la sienne. Napoléon me disait aussi de lui : « Je crois que si l'on faisait Merlin podestat » de l'univers, il jugerait chaque nation suivant » son code. »

Oublierai-je Maximilien Robespierre, chat-tigre, hyène parfumée, qui, la Convention venue, n'aurait voulu boire le sang qu'il répandait que dans une coupe d'or. A l'assemblée constituante, sa bonne tenue, sa politesse bourgeoise par trop calquée sur les règles de la *Civilité puérile et honnête*, sa modération apparente lui firent des partisans qu'augmenta son état d'hostilité contre le roi et la reine; poudré, pincé, pommadé, frisé, tiré à quatre épingles, on ne le surprenait jamais en laisser-aller, mais en cérémonie; le plus complimenteur, il était aussi le plus verbeux parmi nous. Mais quelle différence entre le Robespierre de 1789 et celui de 1793? il faut l'avoir vu pour

Digitized by Google

s'en faire une idée. A la première de ces époques, c'était un homme de bien, mais exalté; à la seconde, ce fut un monstre.

Je ne passerai pas sous silence le vertueux, le ferme, le conciliant, l'impassible Boissy-d'Anglas, homme de bien à la manière des vieux temps; il lui a été donné de parcourir la révolution, de s'y montrer aux premières places, de ne faire aucune faute et de ne mériter aucun reproche. Peu remarqué à la Constituante, il déploya à la Convention nationale un de ces caractères rares qui honorent non seulement un homme, une famille, mais, en outre, une nation. Sénateur, pair de France à toutes les époques, sa carrière fut digne d'éloges. Qui ne sait pas avec quelle intrépidité généreuse, au 30 prairial, il maintint le peuple et conserva sa dignité de président, en présence de la tête ensanglantée de son collègue Féraud qu'on lui présentait pour l'intimider, et que lui salua intrépidement avec cette vénération que l'on porte à la chose sacrée?

Son émule, car, partis de la même époque, ils ont tous deux suivi une carrière égale, car ils se sont trouvés à la Constituante, à la Convention, aux

Digitized by Google

conseils, au sénat et à la pairie, Lanjuinais le Breton, mérite autant que Boissy d'Anglas le Languedocien les hommages de la postérité et la reconnaissance de son époque; spirituel et profond, léger et plein de vues élevées, il avait un volcan dans la tête et de la sensibilité dans son cœur; il dédaignait la feinte, sa franchise énergique attaquait face à face le crime et la déloyauté; légiste habile, connaissant à fond les matières canoniales, de manière à disputer sans défaite avec tous les docteurs de l'Église de France. Civil et plein d'éloquence, il n'en était pas moins ferme dans ses résolutions, son énergie s'accroissait dans le péril, il devenait simple comme un enfant dans les temps calmes, il voulait la liberté, on lui en fit un crime, mais il la souhaitait chaste et dégagée de tout excès et surtout pure du sang humain. Il était chétif, malingre, noir et laid; mais on n'apercevait pas sa figure quand il parlait : courageux à l'excès, il tint tête, lors de la Convention, à tous les démagogues qui le punirent en le proscrivant ainsi que Boissy-d'Anglas; celui-ci contrastait autant par son extérieur avec Lanjuinais que, du côté de l'ame, il lui était sem-

Digitized by Google

blable : celui-ci était beau; surtout en avançant en âge, sa tête magnifique s'était singulièrement embellie par sa chevelure blanche et patriarcale; il fallait connaître Lanjuinais pour l'aimer, et dès qu'on voyait Boissy-d'Anglas, on se sentait entraîné vers lui, tant avaient de pouvoir sa prestance et sa physionomie. Ces deux vertueux personnages et Fabre de l'Aude font le trio sans tache de la révolution; ceci encore est le résultat d'un jugement de Napoléon.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Suite de la grande galerie de portraits historiques. — Cardinal de La Rochefoucauld. — MM. de Juigné. — Lefranc de Pompignan, archevêque de Vienne. — De Boisgelin. — Dulau. — Champion de Cicé. — Conzié. — De La Fare. — De La Luzerne. — Colbert, évêque de Rodez. — Gobel, évêque de Lydda. — Clermont-Tonnerre. — Abbé de Rastignac. — Abbé Maury. — Abbés de Montesquiou et de Pradt. — Abbé Grégoire. — *Les folies jardins*. — Dîner à Mousseaux. — Convives : duc d'Orléans, de la Touche, Genlis, Saint-George, Laclos, Voidel, Mirabeau, Brissot, Pétion, Robespierre et moi. — Portrait du duc d'Orléans. — Conversation intéressante.

Avant d'entrer dans le récit exact et, j'ose dire, nouveau, des évènements de la première révolution, auxquels j'ai pris une part directe, je dois continuer à faire connaître les hommes principaux qui jouaient un rôle dans ce grand drame; pour bien les peindre, il faut les avoir vus, et j'ai eu cette satisfaction; elle me coûte assez cher pour que j'en profite; du moins, ce ne sont pas des figures grimaçantes et de fantaisie, mais des portraits fidèles et dont chaque trait a été pris sur l'original.

Digitized by Google

Je ne sais pourquoi, dans la première série que je viens de mettre au jour, ma plume a commencé par les hommes du tiers-état; j'aurais dû suivre l'ordre hiérarchique, d'autant plus que ce doit être la dernière fois; j'y reviens donc, à l'égard des deux premiers ordres, et je commencerai par le clergé, en m'aidant, pour ceux-ci aussi, des notes que j'ai confiées à qui en fait bon usage.

J'ai désigné par leur nom et leur siége les prélats mes confrères nommés, comme moi, membres des États généraux; peu y jouèrent un rôle remarquable; il était donné à de simples curés, à des abbés à petite tonsure de combattre avec énergie, talent et grandeur pour un ordre qu'on allait immoler aux besoins de l'État et aux exigences de la philosophie.

Je ne dirai rien ici du cardinal Louis de Rohan, évêque de Strasbourg, l'ayant, je crois, suffisamment *pourtraicturé*, comme auraient dit nos aïeux; d'ailleurs il fut nul dans cette assemblée, autant qu'il l'avait été précédemment.

Celui que l'ordre appela à la présidence était le cardinal de La Rochefoucauld-Bayers, issu

Digitized by Google

d'une branche écartée et oubliée de cette illustre maison ; il était né pauvre. Un évêque de Mende, l'ayant connu, l'éleva, le poussa, et peu à peu ses qualités précieuses, sa charité brûlante, sa tolérance parfaite, son abnégation, sa mansuétude, ses vertus particulières et épiscopales, des mœurs pures et irréprochables aidèrent à son nom à lui faire faire son chemin. Au moment de la révolution, il était cardinal de la sainte Église romaine, archevêque de Rouen, commandeur de l'ordre du roi, etc. : ces mêmes avantages le mirent, en 1789, à la tête de son ordre; mais ce choix ne lui donna pas les qualités nouvelles qui lui devenaient indispensables pour remplir avec gloire la haute fonction qui lui était confiée; il ne sut, tour à tour, ni combattre avec habileté, ni céder avec mesure; incapable de diriger l'attaque si elle devenait nécessaire, il fut sans énergie dans la résistance : c'était un prince de l'Église et non un homme d'État; de la mauvaise humeur vint remplacer en lui la fermeté si nécessaire, et il mit en avant son amour-propre quand il aurait fallu employer des lumières; la veille de sa nomination, on l'avait porté aux nues, il n'avait pas

Digitized by Google

fini son rôle que déjà on l'oubliait; enfin, météore impromptu, il disparut sans bruit et sans éclat.

Monseigneur de Juigné, archevêque de Paris, avait, depuis 1781, succédé à ce grand prélat, Christophe de Beaumont, véritable figure historique, dont la vie fut un combat et une suite répétée de bonnes œuvres; le prélat qui l'avait remplacé ne possédait, lui, que la faiblesse des vertus ordinaires; son visage exprimait la sérénité de son ame: protecteur des opprimés, père des pauvres, respectable par ses hautes mœurs, sa piété sincère, il n'avait aucun des défauts qui atténuaient les égards ou le respect de la multitude; son ambition unique consistait à remplir les devoirs de pasteur; c'était presqu'un saint au milieu du débordement universel; on ne lui reprochait ni la turbulence du cardinal de Retz, ni l'opiniâtreté peut-être du cardinal de Noailles, ses prédécesseurs; on l'eût vénéré dans un temps de paix, les passions le virent avec indifférence en des jours où nul ne se reposait sur autrui, où chacun agissant pour soi, l'inaction devenait dangereuse, et plus tard on aurait à s'en justifier; aussi mon-

Digitized by Google

seigneur de Juigné ne fit que paraître, et la terreur qu'on lui inspira le jeta dans une éclipse totale.

Les députés épiscopaux qui se montrèrent avec le plus d'éclat dans l'assemblée furent : 1° l'archevêque de Vienne, Lefranc de Pompignan, né en 1715, théologien presque clair, écrivain élégant; il avait passé une portion majeure de son existence à lutter contre le patriarche de la philosophie (Voltaire), et, par une fatalité étrange, il finit par accepter la fonction d'exécuteur testamentaire des philosophes à l'assemblée nationale lorsqu'il quitta son ordre pour se réunir au tiers. L'archevêque de Vienne était de ces gens faibles qui se montrent bons et doux, parce que la nature leur a refusé la force et la véhémence, compagnes inséparables de la méchanceté ; on vit celui-là s'abandonner au fil du torrent, et cela pour ne point prendre la peine de nager contre le cours de l'eau ; les éloges séduisirent son amour-propre, on l'éblouit en feignant de le vénérer : royaliste de cœur et d'ame, pieux à donner de la componction à Satan, il fit un mal horrible au monarque et à la religion ; digne de la réputation d'honnête homme qu'il possédait, il l'était beaucoup moins

Digitized by Google

de celle d'homme de science profonde et de perspicacité; il se laissa duper par la révolution qui le mit à sa tête jusqu'au moment où, n'en pouvant rien faire, elle le repoussa dans sa nullité; au reste, il y mourut à la peine et bien peiné de sa crédulité.

M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, et que Napoléon, lors du concordat, mit au siége de Tours, en le coiffant du chapeau rouge, était un prélat de haut mérite, non moins recommandable par son éloquence que par les qualités solides de son cœur; l'un des quarante de l'Académie française, ayant des idées sages, des vues saines, il ne voulut faire aucun sacrifice aux exigences du moment; d'ailleurs il ne marqua guère dans l'Assemblée. Il fut un de ceux qui, les premiers, s'épouvantant des péroreurs de leur cause, dès la résistance venue, préférèrent plutôt fuir que faire leur devoir.

Monseigneur Dulau, archevêque d'Arles, tenait du bienheureux et du théologien. Il vint faire de la vertu, de la résignation, du courage passifs là où il fallait un caractère ferme, sachant néanmoins se plier aux circonstances, et

Digitized by Google

qui ne reculât pas devant une injustice peut-être ou une action douteuse si elles devaient amener un bon résultat.

L'archevêque de Bordeaux, monseigneur Champion de Cicé, que les circonstances portèrent à la charge de garde des sceaux, avait plus d'ambition que de talent, et moins de fonds réel que de forfanterie : c'était le tome second de l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne, alors cardinal-archevêque de Sens, avec autant de jactance et, certes, de vices; il s'était, lui aussi, accommodé une sorte de réputation, que pareillement, comme celui auquel je le compare, il perdit dès qu'il se fut mis en évidence.

L'archevêque de Tours, monseigneur de Conzié, frère de l'évêque d'Arras, qui, dans l'émigration, faisait beaucoup parler de lui, unissait à une ambition folle cette impuissance complète, trop souvent compagne inséparable des prétentions; incapable de rien faire à propos, il semblait n'avoir de l'esprit que pour ne négliger aucune sottise; il manquait de mesure et de jugement, criait comme un aigle dans les salons, et à l'assemblée était muet à la manière des tor-

Digitized by Google

tues; on ne parla pas de lui, bien qu'il cherchât à se faire voir, et, somme totale, il se tirait mieux du silence que de la faconde.

Messeigneurs de Puységur, archevêque de Bourges, de Bernis, coadjuteur d'Albi, de Fontange, archevêque de Toulouse, et même mon excellent oncle, l'archevêque, duc et pair de Reims, vinrent pour faire nombre et rien de plus.

Monseigneur de La Fare, évêque de Nancy, de La Luzerne, évêque, duc et pair de Langres, tous deux faits cardinaux par la Restauration, apportèrent, aux États généraux, une réputation sans tache, une renommée de bonnes œuvres, de science, d'art de la chaire, de bonnes intentions, de la piété, du royalisme, et rien de cela ne leur réussit, car ils voulurent, eux, pots de terre, lutter contre les pots de fer, dont la rapidité du torrent augmentait la force.

Leurs collègues, en général unis à eux des mêmes maximes, ayant des vues égales de répugnances nouvelles, firent peu d'effet dans leur résistance; encore la plupart se tinrent-ils muets dans leur nombre. Pourtant, je ne passerai sous silence ni M. de Rodez-Colbert, qui manqua à

son ordre avec les prélats dissidents, je fus du nombre, et lui, allant plus avant, consentit à se joindre à l'évêque de Lydda, et à moi pour sacrer des prélats constitutionnels. La vérité me force à dire que celui-là manquait de savoir, de fermeté, de vertu peut-être; évêque du monde, il doutait de tout. En 1789, il voulait le repos, il provoqua de pénibles tempêtes.

Que puis-je dire de monseigneur Gobel, évêque de Lydda, *in partibus*, et métropolitain de Paris? Si sa faiblesse le porta à un grand scandale, du moins le repentir sincère du temps de sa mort laisse croire que la clémence de Dieu ne lui aura fait faute.

Je ne peux clore cette portion de ma galerie sans appeler l'attention du lecteur sur un de mes confrères qu'il se rappellera sans doute, car la mort ne l'a ravi qu'en 1830 : c'était monseigneur de Clermont-Tonnerre, évêque, comte et pair de Châlons, puis cardinal et archevêque de Toulouse; celui-là était plus Clermont-Tonnerre que son fameux oncle, l'évêque de Noyon; enfoncé jusqu'aux oreilles dans sa généalogie, et ceci de manière à épuiser le ridicule à force de vanité; il ne possédait pas cette mesure, fruit de la conduite

Digitized by Google

ou de l'esprit; amateur du beau sexe, autant que possible, plus berger que pasteur; criblé de dettes, qu'il payait quand il pouvait; léger, superficiel, poli avec grace; bon-homme au fond, très obligeant, il aimait, par des services rendus, à se faire valoir, à augmenter son importance; n'importe, cette qualité le sauvait de nombreux défauts. Il parlait avec jactance toujours de soi, s'offrant en modèle, exaltant sa fermeté chevaleresque, et lui aussi, à la première alerte, délogeant *subito*, ne fut pas le dernier à délaisser ses ouailles, qui n'en eurent pas grand regret. La Restauration, en le ramenant, ne l'a pas changé, il a recommencé ses fanfaronnades, a cru, avec sa devise, embarrasser le gouvernement, s'est fait donner les étrivières, et je craindrais pour la sévérité de l'histoire si ce pauvre homme pouvait vivre aussi loin.

La seconde classe du clergé, où je ne place pas l'abbé Sieyes, qui n'avait d'ecclésiastique que la robe, fut néanmoins dignement représentée; je ne ferai que nommer l'abbé de Rastignac, homme de Dieu, théologue ferré à glace; la faiblesse de sa voix l'empêcha de parler, mais, en revanche, il

Digitized by Google

écrivit beaucoup; ceux de son parti, en le lisant, s'écrièrent qu'on ne pouvait pas lui répondre; ses adversaires lui répondirent, et même cheminèrent comme s'ils n'avaient pas été battus. Citerai-je encore le chartreux dom Gerles, qui fit plus parler de lui qu'il ne parla lui-même? mais je ne peux oublier deux personnages antagonistes, et dont la réputation égale ne s'éteindra pas de si tôt.

Le premier est l'abbé Maury, Provençal de naissance, qui débuta avec éclat dans la carrière politique, après avoir brillé dans la chaire de vérité, et qui tomba, vers la fin de sa vie, dans un mépris profond dont, à sa mort, il n'a pas su se relever; et cependant c'est une heure si propice pour ramener à soi le public qui nous a quitté; au reste, si le cardinal Maury, archevêque de *Monte-Fiascone*, termina si mal son existence, c'est qu'il l'avait commencée et poursuivie sans conviction, et qu'il défendit une cause dont il n'approuvait ni les règles, ni les principes, ni les prétentions; ce fut par calcul, par intérêt unique, sans entraînement de confiance, qu'il embrassa la cause de la religion et de la monarchie.

Digitized by Google

S'il parlait bien, du moins ne prêchait-il pas d'exemple, et constamment ses propos furent démentis par sa conduite. Éloquent par nature, savant grâce à sa mémoire, fanatique à froid et par ambition, il brilla au dessus de tous ceux de son ordre ; et, sans naissance ni famille en crédit, sans considération aucune, il entraîna après lui les cardinaux, les prélats et tous les gros bonnets de notre ordre. Je les ai vus lui faisant cortége, et lui, rempli d'impudence et d'orgueil, grossier, sans gêne envers eux, abusant, non sans raison, de la supériorité que lui prêtait son génie, il ne se retint point pour prendre la première place; au demeurant, il la méritait, car sa vanité reposait sur un fondement solide.

Comme je retrouverai ailleurs deux abbés qui, depuis, sont devenus célèbres, l'abbé duc de Montesquiou-Fezensac, commandeur de l'ordre du roi, etc., et l'abbé baron de Pradt, archevêque de Malines, aumônier de Napoléon, ambassadeur en Pologne et grand-chancelier de la Légion-d'Honneur, etc., j'attends, à les faire connaître, que j'arrive à l'époque où réellement ils ont agi.

Digitized by Google

On a tant calomnié le curé d'Embermenil d'une part, et lui-même, par sa surabondance de fanatisme républicain, a tellement prêté le flanc à ses ennemis, que tout à la fois on voudrait le défendre et qu'on se sent tenté de l'abandonner. Essayons cependant, pour en finir, de dessiner cette physionomie que les ans ont tant flétrie, de concert avec la malice des hommes.

L'abbé Grégoire, né en 1750, nous apparut avec toute la candeur baptismale ; c'était un prêtre aspirant à refaire la religion ainsi qu'elle existait, croyait-il, aux premiers siècles du christianisme, et qu'indignaient la pompe mondaine et les vices, disait-il, de l'épiscopat, et ceci tout autant exagéré que tant d'autres allégations du temps ; il voulait réformer le clergé et le faire rétrograder jusqu'aux époques où tous les évêques étaient saints, et les prêtres jusqu'aux clercs. Il n'entendait accorder aucune concession, et pas surtout capituler avec sa conscience; tout plein de mépris pour les vanités des rangs, le fracas des titres, l'éclat des plaques et cordons ; ne reconnaissant d'autre grandeur pure et légitime que celle de Dieu; selon lui, les plus élevés et les moindres devraient si-

Digitized by Google

multanément être soumis au joug de la loi; il parlait avec simplicité et véhémence, les abus nombreux l'indignaient; tous, à l'entendre, devaient disparaître; ceux qui l'aimaient, j'étais du nombre, ne purent changer rien de ses opinions; antipathies et préjugés; car lui, qui leur faisait une guerre si rude dans le terrain d'autrui, en laissait germer de bien redoutables dans son cœur ou ailleurs. Bien qu'on le voie encore (ceci écrit avant sa mort), il serait difficile de se faire une idée de ce qu'était alors l'inflexibilité de cette ame sombre, farouchement vertueuse. L'évêque de Blois était janséniste en 1789, cela se voyait du premier coup d'œil : lui que l'on accusait d'impiété, de schisme, d'hérésie, chaque jour disant sa messe et ne manquant à aucun de ses devoirs religieux et particulièrement imposés par son caractère sacerdotal, tandis que, par un contraste bizarre, ceux de sa robe qui le combattaient défendaient la bonne cause du milieu de la débauche et des plus sales amours. L'abbé Grégoire, modéré d'abord, ne tarda pas à s'aigrir, poussé à bout par des ennemis maladroits, il s'exagéra la résistance et l'attaque. On le vit tout à

Digitized by Google

coup se prononcer en fougueux adversaire de la royauté. Ce fut alors un lion déchaîné qui s'attira contre soi des haines implacables et d'autant plus envenimées qu'elles ressortirent de la vengeance du clergé, lui qui ne peut avoir de pardon pour tous ceux dont la faiblesse ou l'erreur les font sortir du rang des lévites pour aller donner au reste des hommes le scandale de leur apostasie. Sans doute qu'en bravant la mort il resta prêtre au milieu de la Convention nationale, c'était là du courage moral, on ne lui en a tenu aucun compte, et on le poursuit toujours.

Longtemps, je l'avoue, je n'ai connu que ses vertus, sa piété sincère, ses qualités solides, son désintéressement, sa force dans le malheur, son abnégation dans la victoire; je voyais en lui le pontife éclairé qui percera mieux peut-être dans l'avenir, et je ne m'apercevais pas que, sous prétexte de déraciner des abus, on extirpe la religion elle-même, et, par contre-coup, on renverse la monarchie.

Tels étaient, à part les membres distingués de l'ordre de la noblesse, que je retrouverai plus tard, ceux du clergé et du tiers-état qui jouè-

Digitized by Google

rent le rôle principal, ceux qui soutinrent ou ceux qui renversèrent le vieil édifice tant corrodé dans sa base, et qui, nouvelle statue de Nabuchodonosor, si elle avait la tête d'or, la poitrine d'argent, les autres membres de bronze, de cuivre, de fer, possédait aussi les pieds d'argile, que le caillou arraché de la montagne brisa dans sa chute rapide.

Deux jours avant l'ouverture des États généraux, le 3 mai par conséquent, veille, si je ne me trompe, de la procession et du sermon que débita M. de Nancy (La Fare), je fus invité, pour le jour même, à dîner à Mousseaux, chez le duc d'Orléans.

Un peu avant la révolution, les gros financiers et les grands-seigneurs que le jeu, les dames, les fantaisies ne ruinaient pas assez vite, s'adressèrent réciproquement le défi à qui construirait le plus vite une maison de plaisance délicieuse, un pavillon entouré de jardins enchantés. Ces merveilles riantes achevèrent les déconfitures de leurs propriétaires, et un nom générique leur fut imposé : *la Folie d'Artois* (Bagatelle), *la Folie Saint-James*, à Neuilly, ou sur la route *la Folie*

Digitized by Google

Beaujon, Fitz-James, Méricourt, etc., remplirent les divers alentours de Paris. Le duc d'Orléans, naguère duc de Chartres, édifia la sienne à Mousseaux : c'est peut-être la seule, avec Bagatelle, qui subsistent encore; et celle-ci, principalement, fut, pendant longtemps, un lieu de délices et d'enchantement.

C'était la petite maison de S. A. R. avant qu'elle prît la maison de Passy, et, lorsqu'il voulait se livrer en paix à ses caprices, et plus tard, quand il eut des velléités d'ambition, alors Mousseaux devint l'asile mystérieux des causeries et des plans politiques.

Ce jour que je signale, nous étions douze à sa table : monseigneur le duc d'Orléans, MM. de Genlis et Saint-George, ses capitaines des gardes, son chancelier M. de La Touche, qui avait succédé au marquis Ducrest, propre frère de la comtesse de Genlis; M. de Laclos, son ame damnée, ainsi que le sieur Voidel, qui pensait pis sans faire mieux; puis venaient le comte de Mirabeau, MM. Brissot de Warville, Pétion, Robespierre, et un gros colosse énorme, laid à faire trouver superbe le comte Mirabeau, et que j'entends

Digitized by Google

nommer M. Danton!... oui, Danton en personne. Je n'ai jamais su qui le déterra et qui le présenta au prince; enfin je clôturai l'honorable compagnie.

On se promena dans le jardin avant de se mettre à table, et nous nous trouvâmes assis dans la vallée des tombeaux, chacun sur un débris de mausolée, et c'est là que la discussion s'entama.

Le duc d'Orléans, homme malheureux, porte depuis l'aurore de la révolution le poids énorme de tous les premiers crimes qu'on impute, non sans raison, à cette aurore de la régénération sociale : est-il accusé avec justice? est-il réellement coupable? je vais le montrer, à ce que je crois, sous son vrai point de vue.

Abandonné par son père qui ne l'aimait pas à des subalternes, lâches flatteurs et vils complaisants, ce prince fut plutôt jeté au milieu du vice que mené par de sages conseils à des vertus; on corrompit ses qualités, on le déprava dans le but de le dominer, et puis il se trouva isolé, dès que l'auteur de ses jours ne voulut être ni son ami ni son guide.

M. le duc de Chartres avait de l'esprit, de la

Digitized by Google

grace, une tenue accomplie, il charmait lorsqu'il lui convenait d'être aimable; son ton avec des femmes honnêtes était parfait, et alors ses manières courtoises, faciles, nobles et grandes annonçaient le premier prince du sang; à quinze ans, il était d'une beauté remarquable. Au sacre de Louis XVI, où il remplissait les fonctions de comte de Toulouse, quatrième pair, on admira sa physionomie agréable, douce, imposante tout à la fois; mais de bonne heure des excès de débauche, les veilles, le vin, des maladies honteuses allumèrent son sang, rougirent sa figure qui s'échauffa perpétuellement; tandis qu'on la voyait couverte de pustules blanches, fruit de l'intempérance et des vices analogues, il lui resta des yeux et des dents superbes, une taille élégante, une jambe bien dessinée, des mains et des pieds de gentilhomme, on sait ce que cela veut dire; les premières, blanches, mignonnes, effilées, aux ongles roses et bien attachés; les seconds, petits aussi, bombés sur le col et par dessous; les pieds plats sont le type certain de la canaille.

Le duc de Chartres ou d'Orléans, selon l'époque où on le nomme, se mettait avec goût et toujours

Digitized by Google

à la mode, l'anglomanie régnait, et lui qui allait souvent en Angleterre ressemblait, avec son entourage de grooms, de jockeis, de chiens, de chevaux, etc., bien plus à un baronnet de la vieille Albion qu'à un leude français de la vieille roche.

Aimé, calomnié de bonne heure, tandis que les uns lui prêtaient de belles actions ou lui accommodaient des scènes d'héroïsme, les autres lui imputaient des crimes : ainsi, par exemple, dès dix-huit à dix-neuf ans, il aurait médité à l'avance, et son mariage avec la fille du duc de Penthièvre, et la perte du fils unique de celui-ci, afin d'être seul héritier des biens de son beau-père; à entendre ses ennemis, il aurait entraîné le jeune prince chez des femmes dont la santé perdue avait empoisonné la sienne; faites attention à l'âge où ce calcul lui serait venu, et ce serait à vingt et un ans révolus qu'il l'aurait accompli; à aucune époque de notre histoire, nous n'avons vu de crime si précoce parmi des enfants de saint Louis, même en y comprenant Charles le Mauvais, roi de Navarre, et Louis XI.

Le duc d'Orléans aurait voulu plaire à la reine;

Digitized by Google

n'ayant pu réussir, il eut le tort de la détester et de souffrir que son palais servît d'antre d'où partaient une foule de pamphlets infames qui pervertirent l'opinion. Entouré de débauchés, d'hommes corrompus, d'ambitieux, le prince écouta trop ces conseils perfides; on lui fit entrevoir la couronne, on l'excita, on le mit dans une route périlleuse où il s'avança. Lui manquait d'énergie, de force morale, de réflexion; aujourd'hui il acceptait un rôle que demain il repoussait. On se flattait d'en faire un drapeau, lui ne voulut pas être même une cornette. Cependant il se ruinait, se compromettait, se posait en factieux, quoiqu'au fond il détestât l'idée de l'usurpation.

Trompé par ses amis, au lieu de monter à chaque trébuchement de la branche aînée de sa maison, il s'enfonçait plus profondément dans la boue; selon les fourbes qui le pipaient, l'échafaud de Louis XVI se changerait pour lui en trône construit plus solidement; il resta pour lui ce qu'il était....., un échafaud.

Au reste, le temps de juger le prince n'est pas venu, je prie les contemporains de suspendre leur

Digitized by Google

arrêt. C'est à la postérité seule à le fulminer, et peut-être celle-là, tout en décrétant un blâme légitime sur le duc d'Orléans, le montrera plus faible qu'ambitieux et plus trompé que coupable.

Nous étions, dis-je, assis sur des restes de mausolée, singulier siége à la veille d'une révolution.

S. A. R. s'adressant à Mirabeau dit :

« Eh bien ! comte, avez-vous lu dans l'avenir la chronique des États généraux qui s'ouvrent demain ?

— Oui, monseigneur, ce seront les derniers qui se tiendront en France.

—Il me semble, » reprit Robespierre, « que le désir de la majorité de la nation est qu'ils soient permanents ou à peu près.

MIRABEAU : Monsieur, voudriez-vous nous dire ce que c'est que la majorité de la nation ? il y a en France aujourd'hui *vingt-quatre millions* d'âmes ou des gens qui croient en avoir une. La moitié de ces *prétentionnaires* portent jupe, et je doute que cette portion-là s'inquiète des États généraux ; sur douze millions, mettez-en six au des-

Digitized by Google

sous de vingt ans et au dessus de soixante; autre nombre peu occupé du cas, et vous savez pourquoi; sur les six millions restants, il y en a bien cinq qui ne savent ni lire ni écrire; voilà donc un million de prêtres, de nobles, de commerçants, de financiers, de parleurs (messieurs les avocats, la parole est votre force); or, dans le chiffre minime d'hommes aux intérêts si divergents, surtout si mobiles ou passionnés, avides ou nonchalants, dites-moi sur qui vous fondez une volonté d'avenir, une forme solide? »

Nous nous mîmes à rire, Robespierre fit la grimace et se tut; le prince allait parler, on le voyait; lorsque avec une brutalité de mauvaise compagnie le cyclope Danton répliqua d'une voix de mer tonnante :

« Faites peur au plus grand nombre, et vous lui imposerez une volonté.

Mirabeau : La peur est un moyen, mais pour qu'elle produise, il faut qu'elle soit redoutable.

« — Alors du sang, » dit en soupirant Robespierre.

Brissot : Quant à moi, j'espère qu'avec les in-

tentions excellentes du roi, les vertus de M. Necker et les lumières des États généraux, on régénérera la France.

Pétion, *précieusement* : Il faut que le bonheur de la patrie date de cette époque où il convient de porter la hache dans la forêt des préjugés.

Moi : Gare alors de ne faire que des fagots.»

Hilarité universelle : le prince, après avoir hésité, ce qui fut une faute.

«—Je crains que l'influence de l'Autriche ne s'oppose à l'établissement de la liberté.

Danton *bondissant* : Mort à qui entravera la marche du char de l'indépendance nationale. »

A ces mots, nous nous entre-regardâmes tous; les courtisans intimes du prince, MM. de Genlis, de La Touche, Saint-George, Voidel, Laclos même, qui se taisaient par prudence, dirent tous à peu près à l'énergumène qui se relevait : «Monsieur, prenez-y garde, nous voulons la liberté et non la guerre civile.

Danton *ricanant* : Oui, à merveille, vous voulez une omelette et vous ne voulez pas casser les œufs.

Mirabeau, *gaîment* : Allons, messieurs, dès que

Digitized by Google

la porte sera ouverte, vous verrez danser d'étranges menuets.

Le prince : Que faire? laissera-t-on échapper cette occasion si belle?

Mirabeau : Ah! parbleu non; et puisqu'elle est à la portée de ma main, je l'arrêterai par la chevelure; oui, je ne rentrerai pas dans la foule avant d'avoir donné pour ma part à la France ce qui lui manque.

Moi, *préoccupé :* Qu'est-ce donc qui lui manque?

Mirabeau, *me saluant avec gaîté:* Tout, monseigneur, tout : l'égalité d'impôts, l'armée, la magistrature, l'administration, jusqu'au château de Versailles accessible au moindre Français; que le seul privilége conservé soit celui que l'effort du monde entier ne détruirait pas, le génie! plus de droits seigneuriaux, nous ne devons relever que de la loi; plus de priviléges, de monopole, de dîmes, de confiscations, le niveau sur toutes les têtes, la liberté dans chaque cœur, des cours de magistrature pour juger les procès; la nation assemblée pour faire ses lois, les abroger, les soutenir, et le reste; le haut-clergé, moins riche,

Digitized by Google

pardon, monseigneur (et c'était moi qu'il qualifiait ainsi contre l'usage, en présence d'un prince du sang, mais l'ironie fait passer tout), et le bas-clergé moins pauvre; plus, d'un côté, d'un million de rente (l'archevêque de Paris), et de l'autre cinquante écus de portion congrue, les moines répartis dans les manufactures, à l'armée; les vieilles religieuses auprès du lit des malades; les jeunes dans le lit des gens bien portants; l'agriculture restaurée, l'industrie soutenue; les lettres, les arts, les sciences, payés de richesses et d'honneurs; voilà le plus pressé; puis viendra le reste des bornes mises aux dilapidations de la cour, une liste civile qu'on ne dépassera pas; et puis la glèbe, la corvée, le servage, la mainmorte, les gabelles, les aides; en vérité, je ne tâcherai de sauver du *patatras* général que le droit de *marquette* et de *prélibation*.»

La gaîté recommença de nouveau.

Le prince : C'est le travail de trois siècles.

Mirabeau, *avec force* : Ce sera l'affaire de trois mois.

Moi : Mon ami, on ne vous connaît pas encore.

Mirabeau : Bon, je guetterai l'occasion, et à la

Digitized by Google

première favorable, je la timbrerai si bien de mon cachet, que la postérité n'en perdra plus la mémoire.»

Au vingt-trois juin suivant, il tint parole.

Ici on annonça le dîner, et les propos de table nous ramenèrent à la gaîté.

Heureuse époque où l'on riait encore, où la société tout entière dans sa sommité, son milieu, sa base, apportait une attention extrême, soutenue, préoccupée à la lutte de la musique italienne contre la française; où l'on se battait, où l'on se brouillait pour Rameau ou des bouffons; où une impertinence de Molé ou de la Clairon divisait la cour et la ville, et était mandée par courriers extraordinaires en provinces; où l'on croyait aux convulsions du cimetière de Saint-Médard, à la canonisation du diacre Paris par le bon Dieu, sans le concours du pape; où un bourgeois rentrait à Paris avec un an de bonheur, parce que la reine l'avait salué en allant à la messe, ou parce qu'il avait vu dîner le roi de bon appétit; où une découverte tournait toutes les têtes; où une mode nouvelle charmait la jeunesse; où le succès d'une comédie avait de l'importance,

Digitized by Google

et où le sifflement d'une tragédie agitait les esprits; où la disgrace d'un ministre comptait pour quelque chose, et où la chute d'un royaume passait pour un fait grave et dont on parlerait pendant huit jours. Que nous étions enfans, tranquilles, et par conséquent heureux!!!

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Le prince divisera en deux parties l'histoire de la révolution : l'une anecdotique, celle-ci; l'autre, politique, qu'il réserve pour plus tard. — Dîner tête à tête entre Mirabeau et moi. — Dialogue curieux. — Qu'il faut un usurpateur pour roi aux nations régénérées. — Opinion de Mirabeau sur la famille royale. — Et sur le duc d'Orléans. — On parle de Danton. — Son *escadron sacré*. — Omnipotence du tiers-état. — Importance de la dénomination *Assemblée nationale*. — Un billet féminin. — Portrait de madame de B....., maîtresse de Louis XVIII. — Je vais à elle. — Notre duel à mort en épigrammes. — Intervention de MONSIEUR. — Conversation intéressante entre MONSIEUR et moi. — Droits de la branche d'Espagne à la couronne de France, d'après le dire de MONSIEUR. — Correspondance de ce prince avec madame de B..... — La femme de César et César chez Nicomède. — Marche de la révolution. — Réunion des ordres. — La cour effrayée se rassure. — Portrait du maréchal duc de Broglie.

Je ne me ferai pas l'historien de la révolution française, ni le chroniqueur de l'assemblée nationale; à quoi bon répéter ce qu'on trouve dans tant d'ouvrages; je me contenterai de dire que le 5 mai vit l'ouverture de ces États généraux qui devaient changer de nom si promptement; plus je m'approche de cette époque solennelle, plus

j'éprouve de la répugnance à en parler; il y a même mieux, je comprends pour moi la nécessité de me montrer, pour ainsi dire, jour par jour, depuis le premier de l'assemblée jusqu'à celui où je quittai la France; mais ce travail entièrement grave, où je dois rapporter une multitude de discours, soit des miens, soit d'autrui, ne peut être mêlé aux mémoires légers de ma vie aventureuse; je me détermine à scinder mon récit, afin d'avoir, d'un côté, plus d'espace pour justifier ma conduite, et de laisser, de l'autre, le champ libre à la rapidité de la narration.

Ce ne sera donc pas dans ces volumes simplement anecdotiques que je consignerai l'ensemble et les détails de ma vie publique, de mes travaux politiques et administratifs dans l'assemblée nationale, je les réserve pour en former un ouvrage à part, qui sera complet aussi et qui présentera, j'ose le croire, sous un nouveau point de vue, l'histoire ecclésiastique, diplomatique et administrative de nos derniers États généraux (1);

(1) Ce travail important et si éminemment curieux est en nos mains; nous le publierons plus tard, il fera mieux admirer le goût exquis du prince qui, en voulant plaire

Digitized by Google

dans ces pages-ci, moins sérieuses, en m'occupant de moi, je parlerai davantage des autres.

A la suite de la séance royale, nous étions invités, le comte de Mirabeau et moi, à dîner chez M. Necker; mais, ayant su que nous y serions avec quatre-vingts de nos collègues, le député provençal me dit :

« Savez-vous ce qu'il faut faire? expédions un un mot d'excuse à maman Curchod (croyez que je n'orthographie pas le nom de fille de madame Necker de la manière dont mon confrère l'épelait), et allons tous deux dans ma chambre manger des côtelettes et un poulet rôti. »

Peu curieux de la cohue que nous aurions grossie, j'acceptai la proposition; nous allâmes à l'hôtel où Mirabeau avait un appartement; il fit fermer la porte et nous nous attablâmes; le vin était bon, je le goûtai, lui le buvait à plein verre; lorsqu'il eut dépêché sa première bouteille et em-

et amuser dans cette fraction de ses Mémoires, a réservé pour ailleurs tout ce qu'il a de sérieux, sans que ce soit plus important d'ailleurs; il en a extrait le meilleur dont nous profitons dans cet ouvrage-ci.

Digitized by Google

prunté au moins la moitié de la mienne, son esprit s'ouvrit et son génie s'éveilla.

« Monseigneur, » me dit-il, « je crois, entre nous, que voici une terrible époque de ruines; si l'on me seconde, je jetterai tout par terre, sauf, ensuite, à réédifier si l'on peut.

— Comme vous y allez.

— Ce n'est pas moi qui vais, c'est la force des choses; par exemple, le clergé est.... perdu.

— Que dites-vous?

— Je croyais m'être expliqué clairement.

— Je ne puis croire à ce que vous dites. »

Lui reprenant et en accompagnant son propos d'une expression sardonique, si transparente, que, malgré tant d'années écoulées, elle m'apparaît encore :

« Lorsque quatre larrons, bien persuadés que Dieu est un mot, Satan une parabole, se trouvent armés et forts, dans un bois, ayant grand appétit, et pas un carolus dans leur poche, si, dans ce moment, ils voient passer dans leur voiture deux riches fermiers généraux, que font-ils?

— Mais, » dis-je, « ils les dépouillent.

— Voilà justement notre affaire; la nation est

Digitized by Google

mes quatre bandits, elle est ruinée par la cour et elle a besoin d'argent : pour elle, le clergé est ce que les deux matadors sont pour les dévaliseurs, il est opulent et sans défense, elle le pillera jusqu'à son dernier sou.

— En ce cas, » dis-je, « tant pis pour mes créanciers.

— Oh! les vôtres ne seront pas les seuls à plaindre; une banqueroute publique est inévitable, que de casse-cou s'ensuivront......... A propos, » dit-il, en changeant de texte, « à qui la couronne demeurera-t-elle en définitive?

— Oh! oh! » m'écriai-je, « est-ce que les États généraux la déclareront vacante?

— Cela viendra là.

— Pourquoi?

— La raison en est simple; jamais Louis XVI, ni sa femme, ni ses frères, ni ses enfants ne consentiront sincèrement au nouvel ordre de choses que nous établirons; leurs paroles seront trompeuses, ils tâcheront de nous endormir, on se réveillera, on se chamaillera; puis la paix pourrie, puis nouvelles attaques traîtresses; alors la mauvaise humeur gagnera, et, un beau matin, la na-

Digitized by Google

tion, étant la plus puissante, chassera des princes qui ne voudraient la gouverner qu'avec leurs anciens droits.

— Et qui mettre à la place des Bourbons? » demandai-je.

« Ne voudriez-vous pas du duc d'Orléans?

— Vaut-il mieux que Louis XVI?

— Assurément non : il est fort au-dessous de MONSIEUR, il est moindre que le comte d'Artois, néanmoins il est excellent parce qu'il est autre.

— Comment, autre?

— C'est usurpateur que je veux dire. Quand une nation se régénère, des souverains légitimes ne lui conviennent pas, tandis que le prince sans aucun droit sur elle, et même venu là contre tout droit, ne fait pas le dédaigneux, et accepte, comme on dit, à belles baisemains, la couronne qu'on lui offre; toutes conditions lui sont bonnes; faites-moi le plaisir de me dire laquelle il oserait contester. Nous irons à un point où le changement de dynastie sera inévitable, et, pour ne pas recevoir un roi de l'étranger, ou un qui tomberait des nues, prenons celui que ses vices firent nôtre, et qui par son incapacité des affaires nous

Digitized by Google

laissera mener la barque, tant que nous-mêmes n'irons pas dans celle à Caron. »

J'écoutais Mirabeau avec saisissement. La veille (lendemain du dîner de Mousseaux), j'avais eu avec le duc d'Orléans une longue causerie. Ce prince m'avait avoué que ses amis (j'en ai cité plusieurs) le voulaient pour roi de France; qu'on l'entraînait à des démarches qui lui étaient désagréables, car elles compromettaient sa tranquillité privée, sa considération publique, et ruineraient sa fortune. Je l'avais vu très préoccupé de ce point : il craignait de déchoir, de mourir de faim, de devenir prince à la pension congrue, et, à part moi, je m'étais dit : Quand on tient tant à l'argent, rarement on arrive à la couronne fermée. Mon amitié me commandait de faire part de ceci à Mirabeau. Il m'écouta, leva les épaules, et lorsque j'eus achevé, lui, avec un geste d'impatience, repartit :

« Je le connais par cœur. Il prise plus un écu que l'opinion publique; c'est un.... homme mou qui désire et qui.... n'exécute pas. Quand il a rêvé à une entreprise, il la regarde comme ac-

Digitized by Google

complie; mais enfin son nom est un drapeau. Qui voudriez-vous à sa place?

— Louis XVI, » repartis-je, « ou MONSIEUR.

— Le premier, passe, c'est le plus honnête homme du monde, aussi n'a-t-il pas manqué d'être.... trompé; quant au second, j'aimerais mieux un requin ou un singe, tandis qu'avec lui nous aurons singe et requin. (Jamais prince, je le répète, n'a été plus mal jugé que Louis XVIII avant la restauration.) Si celui-ci monte au trône à titre de monarque ou de régent, car tout lui sera bon pourvu qu'il gouverne, nous aurons une seconde édition de Tibère-Louis XI, revue, augmentée et pas corrigée. Molière a peint le tartufe catholique, MONSIEUR est le tartufe de la philosophie, mieux vaut l'autre, je vous jure. »

Il ajouta :

« Qu'allons-nous faire? La cour se méfie de nous, elle veut nous tuer au moyen des votes par ordre; renversons ce rempart, et la victoire est à nous; que le tiers ne se laisse pas tromper; travaillez le bas-clergé, amenez-nous des curés. Lafayette, les Lameth, Virieu, Menou, Sillery

Digitized by Google

(Genlis), Mathieu Montmorency, le parfait Liancourt (duc de La Rochefoucauld), Arthur Dillon, Victor Broglie, travaillent la noblesse. Ce matin, Lafayette m'a promis qu'ils seraient quatre-vingts dissidents ; il exigera. Ah! le petit...., il se démène à faire croire qu'il a l'envie d'être grand homme.

— Peut-être il le deviendra.

— Non, l'étoffe manque ; il a jeté tout son feu en Amérique. Je parie que, dorénavant, il ne fera que des sottises.

— Vous lui en voulez.

— Je le connais, c'est un p....f.. qui ratera toujours la gloire.... A propos, la reine est furieuse. On lui a dit que nous ferions rendre gorge aux Polignac, et que nous l'empêcherions d'alimenter les coffres de l'empereur aux dépens de notre Trésor. Elle a dit qu'elle nous fera tous pendre ; si je le croyais, je prendrais les devants. »

J'ai dit que la reine ne m'aimait pas, et moi je l'imitais en réciprocité ; cependant la hardiesse du propos de Mirabeau me fit de la peine. Je lui dis qu'il oubliait le sexe de Marie-Antoinette ; lui se hâta de répliquer :

Digitized by Google

« Lorsqu'une femme rêvet la culotte dans son ménage, il est permis de la traiter en homme. D'ailleurs je ne veux plus être bastillé, exilé ou pendu...... Avez-vous remarqué, avant-hier, à Mousseaux, ce petit Danton?

— Petit, mais c'est un colosse à la voix de Stentor.

— C'est un homme d'exécution, un de ces bravaches qui ne craignent ni le cachot, ni la mousquetade, et qui sont invincibles tant qu'on ne les attaque pas à coups de bâton. Lui, Saint-Hurugue, marquis braillard et c..., un Maillard, aussi maigre qu'il est méchant, une manière de loup-garou connu, en histoire naturelle, sous le nom de Jourdan (1); un Fournier dit l'Américain, le Polonais Lakouski, l'Espagnol Miranda, un Prussien bavard, fripon et autre chose (*sans doute* Anacharsis-Cloots), avec deux jolies coquines que vous connaissez certainement, Rose

(1) Le monstre qui, après les 5 et 6 octobre, prit l'horrible surnom de *coupe-tête*. On remarquera que M. de Périgord est le seul des historiens de la révolution qui montre ces misérables rassemblés dans une compagnie qui a Danton pour chef, et ceci bien avant qu'il ne soit ailleurs question d'eux.

Digitized by Google

Lacombe et la Liégeoise Théroigne-Méricourt; un poète crotté, de Carcassonne, qui a pêché un nom aux Jeux floraux, à défaut de renom qu'il n'aura pas (Fabre d'Églantine); un honnête homme que le fanatisme rend sot, appelé Camille Desmoulins; un capucin, le moins honnête homme de la bande (Chabot); le chevalier..... d'industrie Mehée de Touche, tels sont les élus du bataillon sacré que ce petit Danton commande, et que le duc d'Orléans solde pour le profit de la future royauté.

—Ne vous lasserez-vous pas de titrer Danton de *petit*.

— Je ne juge pas les hommes à la taille; c'est le mérite ou le génie qui les fait grands à mes yeux. »

Nous causâmes sur d'autres points, et puis nous nous séparâmes, chacun allant à la recherche de députés nouvellement arrivés, afin de les empaumer et d'en faire de nobles défenseurs de la liberté et de l'égalité.

La question des pouvoirs, vérifiée en commun, arrêtait tout : la majorité réelle de la noblesse, celle apparente, et moins sûre du clergé, voulaient que ce travail préparatoire fût fait isolément par

chaque ordre. En obtenant ceci, on ne laissait plus possible la discussion en commun. Le tiers-état, au contraire, prétendait que tous pouvaient seuls vérifier les pouvoirs de tous : de plus, ils insinuaient déjà la maxime, qu'eux seuls étaient la nation, et les deux autres ordres, les branches qui, tirant du tronc commun leur existence et leur nourriture, devaient revenir à lui et avec lui se confondre chaque fois qu'il le jugeait bon.

Fort de l'opinion publique, des témoignages d'affection que les citoyens lui accordaient, le tiers, chaque jour, grandissait en puissance, en énergie, et sans s'embarrasser de la résistance qui lui serait opposée, il se cherchait un nom qui, en effaçant sa qualité de partie d'un tout, le montrât, au contraire, comme ce tout auquel les parties dissidentes devaient se rallier, sous peine de rébellion. Ce nom fut enfin trouvé par le député Legrand, et le tiers-état disparut, et par une fiction à qui l'assentiment des citoyens donna la consistance de la réalité, quand il se fut appelé : *assemblée nationale*, il parut être l'ensemble des États généraux.

Ce fut une mesure habile, décisive surtout ;

Digitized by Google

elle prit une autorité incroyable, et dès lors la nation tout entière accepta comme les seuls représentants légaux les membres du tiers et les membres des deux ordres qui se réuniraient à lui.

Ce même jour, je reçus un billet, signé du nom d'une femme de la cour, aussi aimable que maligne, autant au dessus du qu'en dira-t-on qu'elle l'était de la soumission conjugale. Peu jolie, mais très agréable, elle plaisait par son esprit et repoussait par son caractère. On la voyait mêlée à toute tracasserie, en toute intrigue; peu aimée, excessivement crainte, tous comptaient avec elle, et elle ne comptait avec aucun; son crédit, son influence, qui, certes, ne lui seraient pas venus de son mérite et de ses qualités, prenaient leur source dans la sorte de passion que Monsieur semblait éprouver pour elle. Ce prince, dans le but de faire finir des propos odieux, s'était donné une maîtresse, comme, dans certains cas, on va à la police chercher un certificat de bonnes vie et mœurs; je ne sais ce que la réputation du prince y avait gagné; mais il est certain que celle de la comtesse de B.... n'y avait rien perdu, soit que cela fût fait à l'avance ou que l'opinion des cour-

Digitized by Google

tisans fût fixée sur le terme où pouvait aller la galanterie de MONSIEUR.

Je connaissais cette dame et je ne la voyais guère. Les gens prudents, afin de ne pas attirer sa haine, évitaient la faveur de son amitié; et comme, d'ailleurs, elle n'avait d'autre considération que celle de sa charge et de sa position chez MADAME, il n'était pas étonnant que je ne la recherchasse pas.

Un billet de sa part, pressant même et fort poli, à l'encontre de la hauteur reprochée à la comtesse de B..., me surprit sans doute, mais je me rendis à l'appel, on m'annonça; je vis une surprise non équivoque courir rapidement sur les traits de la dame d'atours: serai-je la dupe, me dis-je, d'une mystification déplacée? et pour en avoir le mot:

« Madame, dis-je, » en commençant ma troisième révérence, votre désir de me voir à vos ordres ne m'a pas trouvé désobéissant, et j'ai choisi l'heure précise marquée dans votre billet. »

En même temps, je lui montrai sa missive originale; à peine y eut-elle jeté un regard, que je vis tout à la fois sa bouche sourire à demi, et ses

Digitized by Google

épaules se hausser en signe de mécontentement; mais elle se hâta de me répondre que j'étais le bienvenu, quoique, ajouta-t-elle, je ne fusse pas attendu. Cette phrase à double face me parut singulière; madame de B.... était seule, et il y eut un moment où, d'après la galanterie leste de la dame, je me crus en bonne fortune contre ma volonté, et je ne sais trop si déjà je ne me préparais à une retraite savante, lorsqu'elle, comprenant que j'avais droit à une explication, me dit :

« Nous sommes à une époque où les choses les plus simples doivent être enveloppées de prudence et de mystère; vous savez quel nœud en m'honorant m'attache à ma princesse. Je devine que son auguste époux, qui est la réserve personnifiée, désirant causer avec vous, monseigneur, ou peut-être vous transmettre des ordres de plus haut encore, a cru pouvoir se servir de mon nom pour se contenter et, en même temps, me procurer une visite que, par moi-même, je n'eusse pas méritée.

Six mois plus tard, la dame d'atours m'aurait persiflé ou fait une scène éclatante, tandis qu'alors les opinions divergentes dormaient encore ou

Digitized by Google

plutôt ne savaient pas réciproquement qui on devait haïr ou aimer; cependant, et quoique rien ne me recommandât à la malignité de mon hôtesse, son naturel malicieux n'était pas en possibilité de demeurer sans dégorger quelque peu de venin; aussi se hâta-t-elle de me demander des nouvelles d'une dame et de sa belle-fille, dont les noms ne frappaient pas mon oreille sans déchirer douloureusement mon cœur. Bien que je connusse la harpie, je ne fus pas moins irrité de son attaque infernale; aussi je me hâtai de renvoyer la flèche en disant :

« Que ces dames allaient bien, sans doute, et cela d'autant plus sûrement que leurs mari et père n'avaient pas eu recours contre elles à des apothicaires génois (1). »

Je savais dans quel arsenal j'avais été quérir ma réplique, elle dut frapper fort et juste; car la bonne femme se mordit les lèvres et réprima mal un mouvement de convulsion; je ne sais trop ce que nous allions dire, quoique certes je

(1) J'apprendrai à la génération actuelle qu'en 1789 on nommait *apothicaire* le charlatan avide, et souvent empoisonneur, qu'en 1832 on qualifie de *pharmacien.*

Digitized by Google

susse ce que je ne ferais jamais, lorsque j'entendis un mouvement de pas qui annonçait l'approche d'un nouvel acteur. La dame, à cause de sa charge, occupait, au château (de Versailles), un appartement assez voisin de celui de MONSIEUR et de MADAME.

Ce fut monseigneur le comte de Provence qui fut annoncé à deux battants ouverts, ma présence ne l'intrigua point; mais je vis ses beaux yeux bleus, chargés de malice spirituelle, se diriger vers la dame d'atours qui, les premiers compliments achevés, demanda humblement à S. A. R. la permission de le laisser seul avec moi, tandis qu'elle irait un instant chez MADAME, dont la santé était peut-être un peu dérangée.

Cette fugue, encore toute au dehors de l'étiquette que l'on observait envers le prince, mieux peut-être que chez le roi ou la reine, acheva de me persuader que madame de B.... n'était pour rien dans cette invitation mystérieuse. S.A.R. était venue sans le marquis de Montesquiou-Fezensac, le comte de Modène, et, en outre, et en réellement inséparable, sans le beau d'Avaray. Cette solitude, rarement préméditée et si complète, acheva

de me persuader que le prince ne venait pas, ce soir-là, chez madame de B...., réclamer son absolution de ses fredaines passées.

Mon rôle, dans ce cas, devenait difficile; le prince, à cette époque, non moins que sa spirituelle amie, étaient accusés de jouer, à la cour de France, le rôle que j'ai vu depuis tracé si comiquement par l'habile faiseur de comédies-vaudevilles, Picard, et qui a eu un succès mérité, *M. et madame Tatillon* : que d'amitiés ils avaient détruites! que de ménages, à la suite de leurs propos, plaidaient en séparation! que de liaisons agréables étaient dénouées par eux; sitôt que, dans une intimité quelconque, on apercevait du froid, de l'aigreur ou du relâchement, on s'enquêtait qui de Monsieur ou de madame de B.... avait passé par là.

Au temps d'alors, je tenais à un parti; je voulais lui devoir ma fortune que je faisais sortir d'autre part que de l'épiscopat; je savais Monsieur très en liaison avec les gros colliers de mon ordre; il ne fallait pas qu'une imprudence de ma part, corroborée par son habileté luciférique, me fît casser le coup dès mon début.

Digitized by Google

S. A. R., dès que nous fûmes seuls, ne sortant pas de son rôle, me dit : « *qu'elle s'estimait heureuse que le hasard m'eût placé dans son chemin.* » Après cet exorde, dont ma franchise eût dispensé la sienne, il me demanda où nous en étions parmi ceux de mon ordre, relativement au grand cheval de bataille de la vérification des pouvoirs.

« La majorité, » dis-je, « pense comme la noblesse; mais d'un moment à l'autre elle peut se disloquer.

—Et comment? » repartit le prince, qui pesait mes paroles.

« Oh! très facilement; que cinq ou six évêques se prononcent, et cent cinquante curés les suivront.

—Oui! mais, monsieur, il ne s'en présentera pas. »

Alors, me rappelant le vers de Tancrède, je le débitai :

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

« Qui, vous, peut-être?

—Moi, monsieur, le premier, et en bonne

Digitized by Google

compagnie, je vous assure; car je ne partirai qu'avec MM. de Vienne, de Bordeaux, d'Aix, de Chartres, de Rodez...

—Vous allez les nommer tous; au reste, monsieur d'Autun, j'ai voté aux notables pour le doublement du tiers, et aujourd'hui j'approuve la réunion des ordres vérifiés en commun; elle a plus de solennité et présente une garantie plus imposante; je désire que mon opinion soit connue.

—Elle le sera, monseigneur.

—Ah! si le roi m'eût donné sa confiance, on n'aurait marché que la loi à la main; j'aurais détruit la corvée, l'impôt du sel, toute gabelle et aides; la tolérance eût régné dans le royaume, et j'aurais rendu aux protestants l'équivalent de l'édit de Nantes; je voudrais que le tiers eût ses places dans l'épiscopat, l'armée, la magistrature; oui, je le répète, si j'avais le pouvoir, la nation qui m'ignore, près de laquelle on me calomnie, me connaîtrait mieux. »

Il avait raison le grand prince, on l'a vu à l'œuvre, sa sagesse a paru, et néanmoins on a attendu sa mort pour lui rendre justice.

Digitized by Google

« Plût à Dieu! monseigneur, » m'écriai-je, « que le roi pensât comme Monsieur !

— Mes idées ne seront jamais les siennes, il y a près de lui une personne....., des personnes qui l'égareront souvent. Dans une régence on peut plus facilement accomplir le bien, que n'adopte pas un monarque absolu qui se défie de ses plus francs conseillers. »

A cette phrase que l'excellent prince débita avec une indifférence à faire peur, tant elle était profonde, je m'écriai mentalement : « Voilà un excellent frère, qui, dans l'intérêt de son neveu, rêve son frère ou mort ou démis ! » Cependant je compris qu'il fallait répliquer, je le fis en termes généraux qui ne m'engageaient pas : tout à coup S. A. R. (1), me regardant entre deux yeux, me dit :

« Il y en a qui portent le duc d'Orléans à la couronne : ces messieurs font bon marché de mes droits, de ceux de mon frère d'Artois et des branches d'Espagne, de Naples et de Parme.

(1) Avant la révolution, on était sobre du titre d'*altesse royale*, très rarement on l'appliquait à un fils de France ; quand on lui parlait, on le désignait par son titre.

Digitized by Google

— Monsieur, étant loin de la famille directe, est-ce que les renonciations ?.....

—Quoi, monsieur de Périgord, est-ce vous qui m'opposez les renonciations pour infirmer le titre de Charles IV, de Ferdinand III et de don Louis ? n'avons-nous pas été appelés à la succession d'Espagne, par les droits d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse sa nièce, nos aïeules, qui elles-mêmes avaient renoncé à tout jamais, tant pour elles que pour leur postérité, à la couronne de la Péninsule et des Indes ; qui nous fit, en 1700, un reproche sérieux d'avoir usé de notre droit d'hérédité ? et maintenant vous voudriez repousser nos trois Agnats, par la même raison qui a donné aux Bourbons leurs royaumes. D'ailleurs, la renonciation, si tant elle doit être respectée, porte sur le seul fait de réunion, sur la même tête des diadêmes de France et d'Espagne. Si, ce qu'à Dieu ne plaise ! la branche aînée venait à défaillir sur nos trois têtes, le roi d'Espagne et son fils aîné se transporteraient en France et laisseraient au fils puîné les riches États situés par delà les Pyrénées. Non, monsieur d'Autun, selon l'ordre de la nature, de la loi, de la jus-

Digitized by Google

tice, de la légitimité, le rameau des d'Orléans ne vient aujourd'hui qu'en septième; il est dominé 1° par le roi (Louis XVI) et ses enfants; 2° moi qui ne renonce pas; 3° M. le comte d'Artois et ses fils; 4° S. M. le roi d'Espagne Charles IV et les quatre infants nés de lui; 5° S. M. le roi de Naples et sa postérité; 6° enfin S. A. R. l'infant, duc de Parme : *suum cuique* (à chacun son droit), » dit, en finissant, le prince.

Puis reprenant en toute œuvre, je le vis manœuvrer autour de moi, dans le but de m'attirer à son service; mais le temps n'était pas venu où, par deux fois, je me livrerais à son ingratitude. Ne voulant pas l'irriter, le redoutant encore; car qui alors, à un jour quelconque, pouvait imaginer la position du lendemain ? je fis montre d'admiration pour ses vues, parus être charmé de l'aider à les accomplir; et, à mon tour, je travaillai si bien que, pendant quinze jours au moins, il s'en alla, certifiant à ses intimes que je m'étais rallié à lui.

Tout a un terme, et je vis venir celui qui me fit sortir de chez madame de B.... Monsieur, ayant achevé ce qu'il avait à me dire, sonna;

s'informa si elle était rentrée, et, sur l'affirmative, s'écria qu'elle avait eu le plus grand tort de ne pas rester; que lui et moi parlions uniquement des matières à l'ordre du jour et auxquelles les dames prenaient un intérêt réel : celle-là rentrait par une porte comme je sortais par une autre; je ne la revis plus qu'en 1814, époque où, triomphante, elle se présenta au Château, où elle croyait reprendre son ancien poste; mais le temps, en lui laissant son acrimonie, n'avait pas eu la même complaisance pour sa beauté; si bien que de sa tentative elle ne retira qu'une pension mesquine, encore diminuée par le souvenir de sa réponse à la lettre de César.

La fin de cette phrase serait obscure; mon devoir d'historien me condamne à l'éclaircir.

Lorsque MONSIEUR quitta la France, le même jour que le roi son frère, et que, plus heureux que lui, il eut dépassé la frontière, il trouva en Belgique madame de B.... qui l'avait devancé; ils continuèrent leur liaison indifférente. Lorsque la lassitude et, plus, la conviction de nombreuses infidélités de la part de la dame déterminèrent le roi (MONSIEUR avait dans l'exil succédé à

Digitized by Google

Louis XVII) à rompre sans retour, il le fit par une phrase digne et terminant par ces mots : *La femme de César ne doit pas être soupçonnée.*

Madame de B...., ayant rétorqué à son avantage, croyait, elle, chaque partie de la missive désagréable, et, arrivant à la dernière, s'énonça ainsi :

« Je ne peux vous passer l'enflure de votre
» phrase à prétention ; sire, je n'ai pas été votre
» femme, et j'en rends grâce à Dieu, et vous,
» certes tout l'assure, n'avez jamais été César,
» à moins que ce ne soit, toutefois, lorsqu'il
» était chez Nicomède. »

L'atroce plaisanterie que je n'expliquerai pas fut pour le roi un coup de massue qui, en 1814, dix-huit ans après, était resté gravé dans sa mémoire.

Cependant la révolution cheminait : le fameux serment du Jeu de Paume eut lieu et fut suivi de la non moins célèbre séance du 23 juin 1789, journée mémorable qui détrôna Louis XVI au profit de l'assemblée nationale, et où Mirabeau tint sa parole de marquer l'époque de son sceau. Qui ne sait par cœur sa foudroyante réplique

Digitized by Google

à M. Dreux de Brézé : « Esclave, va dire à ton » maître que nous sommes ici par la puissance » du peuple et que nous n'en sortirons que par » la force des baïonnettes. »

Peu de jours après, la persistance de l'assemblée ayant rendu vaine la séance royale, je déterminai une très nombreuse fraction de notre ordre à la vérification et au travail en commun. Le roi alors eut peur et ordonna à la noblesse, déjà scindée de sa minorité, réunie aux communes et à la portion du clergé encore opposante, à se fondre dans la masse générale : tous obéirent, ce fut un beau moment.

Cependant la cour, dirigée de près par le baron Bezenval, le baron de Breteuil, le maréchal duc de Broglie, Foulon qui venait chercher la mort et la mort affreuse, et de loin par les mémoires de M. de Calonne, qui s'imaginait lutter avec l'esprit d'un Robin financier contre le génie puissant, dur et farouche de la révolution, la cour, dis-je, se précipita vers sa perte; elle redevenait belliqueuse; parce qu'elle voyait le prince de Condé et le duc de Broglie parler de la défendre elle croyait déjà avoir vaincu.

Digitized by Google

Le duc de Broglie, ex-héros, et maintenant sous la remise, avait alors soixante et onze ans : un sang impétueux faisait encore battre son cœur fatigué de ses travaux; des lauriers paraient cette tête vénérable; vainqueur des ennemis du dehors, accoutumé aux faveurs de la victoire, il méprisait cette populace qui, lorsqu'il fallut la combattre, fit tomber de ses mains et sans bataille le bâton du commandement suprême. La Bohême, le reste de l'Allemagne, l'Italie conservaient le souvenir de ses beaux faits d'armes; la gloire rayonnait sur ce front haut, sur cette figure majestueuse; adroit et courageux, il unissait la bravoure et la prudence; il savait plaire à Versailles aussi bien que vaincre sur le champ de combat. En lui, un reste de finesse italienne s'unissait merveilleusement à une loyauté toute française; l'armée le vénérait comme elle aime les grands capitaines qui la conduisent au succès; il inspirait la confiance; les soldats se croyaient invincibles avec lui. Le maréchal, prince et duc de Broglie, chérissait, de son côté, les soldats; il les traitait avec cette familiarité militaire si attrayante qui, sans rien ôter à la discipline,

Digitized by Google

ajoute au respect par de l'amour; il les ménageait en ayant l'air d'exiger beaucoup; tonnait avec mesure et faisait toujours plus de peur que de mal. Dévoué au roi non moins qu'à la reine, se faisant une religion de sa fidélité, ne regardant pas le péril où son devoir lui ordonnait de vaincre, plus, par son âge, il s'approchait de la mort, plus il la regardait rempli d'indifférence, et lui ne semblait regarder la vie que comme un chemin de passage qu'il importe peu de quitter.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Ce que voulait l'Assemblée nationale. — Opposition du parti Polignac. — Effroi de la cour en conséquence de la prise de la Bastille. — Détails à ce sujet. — Billet du malheureux Flesselles. — Départ décidé de la coterie. — Liste des premiers émigrants. — Le roi à l'Hôtel-de-Ville. — Sottise de Bailly. — Chute de Necker. — Conférence du prince avec Louis XVI et Marie-Antoinette. — Révélations aussi curieuses qu'importantes. — Conversation avec Mirabeau. — Détails des travaux de l'Assemblée nationale auxquels le prince de Talleyrand prend part. — Quel motif le détermine à se charger de la motion relative à la vente du clergé. — Portrait de madame Le S....

Assurément, la majorité de l'assemblée voulait donner à la France un gouvernement dégagé des imperfections du précédent. Nous agissions bien et vite. Cependant étions-nous devancés dans toutes les parties du royaume par l'impulsion qu'avaient les citoyens de reconquérir leurs droits; leurs mandements inquiétaient les partisans des anciens abus : à Paris, par exemple, le corps d'électeurs chargé de nommer les députés aux États généraux, au lieu de se dissoudre, sa

Digitized by Google

mission remplie, s'était emparé de l'Hôtel-de-Ville, où le prévôt des marchands, les échevins étaient sans pouvoir, et là naissait une autorité depuis rivale de celle de Versailles.

Le parti des Polignac regardait avec effroi l'Assemblée nationale qui allait l'arrêter dans ses déprédations, il s'empara de l'esprit de la reine, circonvint le comte d'Artois, trompa le roi, et s'étayant, ai-je dit, du prince de Condé, du duc de Broglie, du baron de Breteuil et d'autres, il imagina de faire renvoyer Necker, de dissoudre les États généraux et de faire entrer dans Paris cent mille hommes. Le complot qui s'étendait jusqu'à proscrire un certain nombre de députés avorta par l'impatiente sottise du prince de Lambesc; celui-ci, à la tête de quelques régiments, veut occuper les Champs-Élysées, la place Louis XV, les Tuileries, les quais, les boulevarts; il se met en marche; mais où il croyait faire peur il rencontre une vive résistance, les gardes françaises unies aux citoyens régularisent cette guerre où le zèle aurait cédé à la discipline.

Le prince de Lambesc, tête légère, cœur faible, esprit futile et sans conséquences, guerrier seigneur

Digitized by Google

qui avait fait toutes ses campagnes chez des dames, bon courtisan et pauvre militaire, s'épouvanta facilement; dès qu'il vit qu'au lieu de le craindre on le bravait, et que de la résistance on passait à l'oppression, il courut à Versailles annoncer que tout était perdu.

On crut sur parole le poltron qui n'avait pas su combattre, on s'exagéra la fureur populaire et on contremanda le nouveau ministère que, déjà, remplaçaient les membres du cabinet dont Necker faisait partie, et l'on envoya un messager après le prévôt pour le conjurer de revenir, puisque lui seul sauverait la France.

Tandis qu'à Versailles la défaite précédait l'attaque et qu'on criait merci avant d'avoir tiré le sabre du fourreau, à Paris, la bourgeoisie, le peuple, excités par les électeurs, veulent défendre la ville, et les voilà tous à se fabriquer des armes, on en cherche dans les dépôts publics et particuliers. Une garde civique s'organise; d'abord, c'est un marquis de Lassalle-d'Offemont que l'on choisit, parce qu'il est venu se présenter lui-même; l'instant d'après, il semble trop guinguet. Cette populace, qui va combattre pour la liberté et

Digitized by Google

l'égalité, à la gloriole de vouloir à sa tête un grand seigneur; on lui en désigne un, le duc d'Aumont, étourdi, léger, inconsidéré, qui accepte d'abord le commandement suprême, qui le refuse ensuite, dans la crainte de se trouver en présence de ses créanciers.

Alors une voix inconnue se fait entendre, voix magique, et que nul depuis ne s'est attribuée, celle-là proclame Sylvain Bailly pour maire et le marquis de Lafayette pour commandant de la milice parisienne qui, elle aussi, par une inspiration heureuse, trouva le titre de *garde nationale*. Dès lors les Parisiens deviennent tous rois, il ne reste d'autre autorité que la leur.

Les nuits du 11 au 12, du 12 au 13, du 13 au 14 et du 14 au 15 enfin, chaque maison illuminée éclaire les rues d'un torrent de feu; on dépave les quais, les boulevarts, les carrefours, tant on redoute une attaque nocturne; mais comment espérer la victoire si la Bastille reste debout et si son artillerie menace les citoyens? Eh bien! se dit le Parisien, le 14 juillet, venez, que la Bastille tombe! n'en laissons que des ruines qui attesteront le réveil du grand peuple.

Digitized by Google

Aussitôt la masse formidable s'ébranle, se précipite dans les rues Saint-Antoine, gagne les approches de la forteresse, brave la mitraille et contraint à une capitulation aussitôt violée que conclue; le gouverneur Delaunay, ce malheureux, plusieurs officiers de son état-major, quelques soldats de la garnison sont inhumainement massacrés avant d'avoir gagné l'Hôtel-de-Ville où on les amène.

Ces meurtres sont suivis de celui de M. de Flesselles, prévôt des marchands, pris en flagrant délit de trahison envers les citoyens, car on trouva sur le cadavre du gouverneur de la Bastille un billet ainsi conçu ou à peu près : *J'amuse les Parisiens en leur promettant des armes; tenez bon, ce soir on vous enverra des secours.*

Cette pièce et les hésitations du magistrat infortuné amènent cette catastrophe horrible qui précède de peu de jours le double assassinat du vertueux Berthier, intendant de Paris et de son beau-père Foulon, naguère nommé ministre, homme dur, farouche, et auquel on prêtait un propos odieux : *Si les Parisiens manquent de pain, qu'ils mangent du foin.* L'horreur de son

Digitized by Google

trépas inspira une pitié dont sa vie l'aurait rendu peu digne.

La prise de la Bastille, la nomination d'un maire et d'un commandant de la bourgeoisie armée, à laquelle, pour plus de commodité, je donne le titre de garde nationale; la permanence des électeurs, la fusion en ceux de l'échevinage et du bureau de la ville, la mort sanglante de Delaunay, des siens, de Flesselles, et qu'autres suivirent, achevèrent d'enlever l'autorité à la cour, elle passa tout entière à l'assemblée nationale.

Aucun récit ne montrera fidèlement l'effroi du château, la nouvelle successive de tant d'évènements, tous désastreux; qui se serait imaginé, parmi les jactants du côté droit, que la ville de Paris se déroberait au joug de ses magistrats, que le peuple, en quelques heures, s'emparerait de la Bastille, que le parlement, épouvanté, ne donnerait pas signe de vie, que la nation légitimerait la révolte, que l'assemblée, loin d'être intimidée, poursuivrait la série des coups de vigueur opposés à des coups d'État sans effets?

Toutes ces choses arrivées, il fallut dire adieu

Digitized by Google

aux rêves brillants qu'on avait crus être des réalités sorties de ces beaux châteaux en Espagne, habités avec tant de joie; depuis quelques jours, plus on ne tentait des arrestations en masse, la dissolution des Etats généraux, ou tout au moins leur translation hors de la place d'influence de Paris; on cessait d'espérer en l'appui des troupes; l'opinion, en se déclarant, en avait paralysé l'emploi; le soldat n'est assuré que lorsqu'il marche avec elle; il ne lui reste ni courage ni énergie, lorsqu'on le fait agir en sens inverse de cette opinion qui règle tout.

Si quelques téméraires paraissaient au milieu des courtisans, s'ils demandaient ce que l'on allait faire quand sonnerait l'heure d'agir, on s'effrayait des éclats de leurs voix, on leur disait de garder le silence; le courage vaincu parlait bas; c'était en tout une complète et triste révélation de leur impuissance. Le duc de Luxembourg se taisait, le cardinal de La Rochefoucauld arborait en pavillon de détresse cette phrase à l'usage des trembleurs : *la gravité des circonstances*; on pleurait chez la reine, chez les Polignac, chez madame de Polastrov, chez la comtesse d'Adhé-

Digitized by Google

mar, et en dehors des alentours de Monsieur, on ne voyait que des visages baignés de larmes, on n'entendait que des soupirs, on n'apercevait que de l'épouvante mal déguisée, sous le masque d'amour de leurs majestés et de leur famille. *Ces vilains*, si méprisés la veille, étaient maintenant des gens d'importance, et l'on se faisait un rempart de chaque membre du tiers qu'on avait le bonheur de connaître.

Toute la politique, toute la pensée des conseillers imbécilles de la couronne consistaient à gagner du temps; ils couraient après les minutes; heureux d'en passer une, ils en espéraient une autre, comme si cela eût dû durer une année. Chacune, pourtant, aggravait la position, loin d'offrir une chance favorable ; toutes les nouvelles accablaient, tous les comptes étaient des mécomptes ; on cheminait dans un fouillis de mensonges, de déceptions, de récits faux, d'exagérations funestes, d'espoirs plus vite perdus qu'ils n'étaient embrassés, de prévisions déçues, de terreurs croissantes, que les faits n'alimentaient que trop; le moindre bruit, une porte ouverte bruyamment, une cloche sonnée sans cause connue, un coup

Digitized by Google

de fouet entendu dans les cours du château, le vagissement d'un enfant, une masse de curieux, le moindre cri : vive la nation ! faisaient pâlir les braves et brisaient les cœurs ; enfin on se séparait de toute force pour en investir l'adversaire qui encore ne songeait pas à en prendre tant.

Ce qui m'a surpris le plus en 1830, c'est qu'on ne se soit pas rappelé juillet 1789.

Cependant voilà qu'un effroi au dessus de tout ce qu'on peut imaginer s'empare de M. le comte d'Artois ; on le tuera, parce qu'on a tué Delaunay et Flesselles ; les Polignac et leur coterie, cédant à la même peur, on circonvient la reine, on la rend responsable du meurtre de son beau-frère, de son amie et des autres. Marie-Antoinette, si ferme quand le péril ne menace qu'elle, devient faible femme devant le danger d'autrui ; elle va au roi, et en obtient un ordre pour faire partir les *proscrits*, et afin que ceux-ci ne s'éloignent pas seuls, on leur adjoint tous les Condé, le prince de Condé et jusqu'à madame la princesse de Condé. Le trésor fut vidé pour remplir leur bourse, et dans la nuit du 16 au 17 juillet, quittèrent le royaume monseigneur le comte d'Artois, S. A. R.

Digitized by Google

Mme la comtesse d'Artois, LL. AA. RR. les ducs d'Angoulême et de Berri, LL. AA. SS. le prince de Condé, le duc de Bourbon (mademoiselle de Condé, abbesse de Remiremont, suivit bientôt sa famille), le duc d'Enghien, le prince de Conti, ce dernier rentra pour achever de se déshonorer, et je crois que la duchesse de Bourbon n'accompagna pas son mari et son fils à la frontière. A la suite de ces princes de la maison royale, partirent le duc, la duchesse et à peu près tous les Polignac, le comte de Vaudreuil, le duc de Coigny, le chevalier de Coigny, le duc de Guiche, l'abbé de Vermont, l'abbé de Ballivières, MM. d'Amécourt, de Breteuil, en apparence, car il rôda caché jusqu'après octobre; le prince de Lambesc, le maréchal de Broglie, le héros sur lequel on comptait tant, le duc de la Vauguyon, M. de Villedeuil, les Polastrons, l'évêque d'Arras (Conzié), que sais-je encore? Ceux-là composaient le pur, le très pur de la première émigration, et, certes, la plus coupable, car, encore, rien n'était perdu.

Ces fuyards avaient tenté d'emmener le roi et Monsieur; ces deux princes ne voulurent pas

abandonner la partie si vite, ils eurent raison, et cependant si l'on en juge d'après l'évènement funeste, n'aurait-on pas souhaité que Louis XVI eût échappé à son destin si déplorable?

Le 17, Louis XVI vint à l'Hôtel-de-Ville, il y entra, conquis par la ville de Paris, comme le dit cruellement Bailly, le maire, qui, imaginant faire de l'esprit à propos de Henri IV, lui dit la plus sotte des phrases qui se puisse inventer (1). L'accueil premier des Parisiens fut morne, ils osèrent faire passer le roi sous une voûte de fer, formée d'épées, lances, piques, faux, baïonnettes, dont la garde nationale était armée, et qu'on croisa sur sa tête; mais, quand le faible monarque eut approuvé tout ce qui s'était fait, passé l'éponge sur la prise de la Bastille, et mis en oubli le sang de ses serviteurs; lorsqu'enfin il se fut montré, paré de la cocarde nationale, sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville, alors des acclamations l'accueillirent; on le complimenta, et s'il était venu de Versailles incertain de son autorité,

(1) *Sire, Henri IV vint conquérir son peuple, c'est aujourd'hui le peuple qui conquiert son roi.*

(*V.* les Mémoires de S. Bailly.)

Digitized by Google

il s'en retourna la couronne au front et raffermie en apparence.

Necker rentra au ministère et se crut le régulateur de la nation, mais il était dépassé; Mirabeau le détrôna, et chaque jour enleva une portion de sa popularité; il fit si bien que, plusieurs mois après, la retraite de Necker, qui avait déterminé une révolution, fut reçue avec joie, et des sifflets le saluèrent lorsqu'il sortit de l'hôtel du contrôle général; j'ai souvent appliqué à Necker ces deux vers d'Ovide :

Non est in medico semper relevetur ut æger;
Interdum docta plus valet arte malum.

(Il n'est pas toujours au pouvoir d'un médecin de guérir ses malades, et souvent le mal est plus puissant que l'art.)

Peu de jours après cette semaine si remplie d'évènements au dessus de la prévision humaine, Louis XVI me fit appeler par Thierry, son premier valet, baron de ville d'Avray, homme de probité, de vertu, désintéressé, fidèle à son maître, pour qui il aurait voulu mourir et à qui on refusa l'honneur de le suivre dans sa prison.

Digitized by Google

Thierry vint me chercher à l'heure convenue, entre chien et loup, afin que nul ne me remarqua et surtout ne me reconnut dans le labyrinthe des petits appartements; je ne sais par où il me fit passer, combien d'escaliers nous montâmes et descendîmes, combien de chambres, de couloirs il fallut traverser; enfin nous arrivâmes autour de l'arche, c'est à dire au cabinet du roi; je m'étais préparé à une audience solitaire; point, la reine était présente lorsque j'entrai; un plus niais eût manifesté sa surprise, j'escamotai la mienne assez lestement, c'est même ce jour-là que, pour la première fois, je formulai *in petto* cette phrase depuis tant répétée et qu'on m'a reprochée surtout sans motif; c'eût été tout au plus ce qu'il eût fallu faire si je l'eusse cachée : *la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée;* pendant que je me confondais en profondes révérences, la reine, plus impatiente que son mari d'entamer la conférence, me dit tout d'abord, sans me qualifier épiscopalement : « Eh bien! M. de Périgord, nous sommes dans une situation avantageuse, n'est-ce point? voilà le fruit de la philosophie et assassinat.

Digitized by Google

— La reine me voit désespéré de l'un et des autres ; par bonheur, que la première n'existe pas encore, quant aux seconds, ils brisent mon cœur.

— Vous vous y accoutumerez, ces victimes ne sont pas les seules que le Palais-Royal a dévouées à la canaille, tous les honnêtes gens suivront.

— Monsieur d'Autun, » dit alors le roi dont le regard sembla dire à Marie-Antoinette, *il est temps que je m'en mêle*, « on m'a dit que vous étiez lié avec mes ennemis.... (une exclamation, un geste d'indignation respectueuse protestèrent contre cette assertion), je n'en ai voulu rien croire, votre famille que le feu roi mon aïeul et moi avons comblée et comblons encore de biens me sont les sûrs garants de votre fidélité ; mais ceux qui m'aiment vous craignent, ils vous voient sans cesse avec les encyclopédistes, vous ne sortez pas du Palais-Royal, vous allez très rarement chez la duchesse de Polignac, et enfin il me semble que vous êtes moins religieux que ne me l'avait affirmé votre estimable père.

— Le roi me comble par ce qu'il me dit du

Digitized by Google

comte de Périgord, et ce souvenir seul me retiendrait dans mon devoir si j'étais près d'en sortir. On a induit LL. MM. en erreur; je vois les encyclopédistes sans doute, et quelle est la maison où l'on ne les reçoit pas? Tous les littérateurs, les hommes d'esprit sont dans leur rang; on peut causer avec eux, leur donner à dîner sans, pour cela, prendre leur almanach. M. de Polignac étendait peu son cercle, ne m'invitait guère, et lorsque je rencontre des personnes auxquelles ma compagnie ne convient pas, je suis toujours de moitié dans le réciproque; quant à ma piété, je me figure que la mieux cachée est la meilleure.

— Oui, » reprit la reine, « quand on la cache; mais, monsieur, laissons cela; voulez-vous parler au roi avec franchise?

— Assurément, madame, et que Dieu me foudroie si j'y manque.

— Jusqu'où veut-on aller, le savez-vous?

— Le Roi : Est-ce à moi qu'on en veut, ou aux abus? Ma déclaration du 23 dernier (juin) est complète, ce me semble.

Moi : Sire, il est hors de doute que l'an passé, si, au lieu de présenter la cour plénière, les mi-

Digitized by Google

nistres du roi eussent promulgué et fait enregistrer dans tous les parlements du royaume, avec la formule de souveraineté, la déclaration du 23 juin, la France, ivre de joie, l'aurait reçue avec délire et reconnaissance; par malheur, les temps ont changé, une occasion unique se présente, et l'on veut fonder, à l'abri d'une volonté particulière, la liberté française, dont le bien-aimé Louis XVI sera le régénérateur.

La Reine, *émue et vite.* Ainsi l'on se défie du roi, on veut des garanties contre le roi, comme si le roi ne sera pas toujours le maître de tout faire, comme si la maxime sacrée en France n'est pas : « *Si veult le roi, si veult la loi.* »

Désolé à la manifestation de l'erreur dans laquelle la reine me paraissait, je donnai à mon visage autant de componction que je pus, et, me tournant vers le monarque entré, selon moi, dans une route perdue :

« Le roi, » dis-je, « vient de faire un appel religieux à ma loyauté; en conséquence, et je crois devoir le lui dire, que les Français de 1789 ne sont plus ceux du règne de Louis XIV. D'autres idées font agir, aucun ne croit au droit divin (par-

Digitized by Google

donnez-moi); tous sont persuadés que le roi ne règne qu'avec la loi et en vertu de la loi, que celle-ci, pour être fondamentale et pas réglementaire, doit être le fruit des États généraux.....

— C'est une rébellion! » s'écria la reine.

« Madame, » repartis-je, « cela m'a toute la mine d'être une révolution, et dont l'entraînement sera d'autant plus décisif que rien autour de vous n'y porte obstacle.

— Oui, » reprit la reine impétueusement, « les factieux s'imaginent cela; on leur fera voir le contraire; nos ressources sont immenses........ Que le roi les déploie, et tout tremblera devant lui.

Moi : Madame, écoutez une bouche sincère : ceux qui environnent le roi d'illusions veulent sa ruine. Non, il n'a pas les ressources qu'on lui suppose; à quelle occasion sera-t-il plus convenable de les montrer qu'il ne l'a été au 20 ou 23 juin, au 12 ou 14 juillet; et pourtant où les a-t-on vues, où ont-elles apparu? Si elles eussent existé, est-ce que S. A. R. M. le comte d'Artois, ses enfants, ses parents auraient quitté le royaume? Madame, l'opinion publique fait le poids dans la balance, et la reine comprendra que l'opi-

nion publique, celle au moins qui est vigoureuse, est celle qui maintenant élève la loi au dessus de tout pouvoir, et qui environne l'assemblée nationale d'une triple muraille de fer, de diamant et de feu. »

Je vis les paupières de Marie-Antoinette se baigner de larmes; elle se tut; le roi, prenant la parole :

« J'ai toujours dit que les États généraux, instruits par l'expérience, voudront des garanties, soit; mais, lesquelles veut-on, et n'est-ce pas d'un autre que moi, et d'autres que mes enfants, dont il est question?

— Sire, » répondis-je, « le vœu de l'assemblée est de concilier ensemble ce qui fondera la liberté française et ce qui raffermira l'autorité du roi. Le clergé et la noblesse doivent faire de grands sacrifices, puisqu'ils ne peuvent combattre le tiers-État à armes égales; la force de celui-ci assure sa supériorité. On veut l'abolition de tous les priviléges quelconques, peut-être même ira-t-on jusqu'à l'extinction des titres. »

De là je passai en revue toutes les améliorations attendues, et lorsque j'eus fais la part des deux

Digitized by Google

premiers ordres, je m'arrêtai. La reine alors reprenant la parole :

« Monsieur, » dit-elle, « vous ne dites rien au roi des sacrifices qu'on lui imposera; ils sont donc bien extraordinaires, puisque vous craignez de les faire connaître !

— Le roi, » repris-je, « conservera la nomination de tous les emplois, grades, charges, etc., tant dans le civil, dans le militaire que la magistrature; il perdra le droit de nommer aux évêchés et aux cures; on le priera de fixer une somme annuelle qui fournira amplement à ses besoins et à la majesté du trône.

— Ah! l'on ne nous avait pas trompés, » s'écria la reine avec véhémence et en m'interrompant; « le roi ne sera plus que le pensionnaire de l'État, on le soumettra, pour les dépenses, à la censure des États généraux, il ne sera plus qu'un pensionnaire salarié! »

Elle s'arrêta; je ne sais quelle pensée secrète lui imposa le silence. Le roi alors :

« Monsieur d'Autun, tout cela est très affligeant, je crains que l'assemblée oublie que j'ai l'omnipotence; je vois bien pourquoi elle veut

Digitized by Google

rayer de mon titre, *par la grâce de Dieu*. Je m'étais flatté que les députés, satisfaits des concessions inouies que j'ai faites pour le bonheur de tous, n'en exigeraient pas davantage : on est donc insatiable.

— Sire, on a le pouvoir; la majorité immense veut des réformes, ne vous y opposez pas. Déjà on se méfie des intentions de la cour; selon les malveillants, les hauts personnages qui viennent de partir ont été solliciter l'intervention étrangère. Ah! que le roi imagine bien que tout sera perdu dès le jour où une baïonnette prussienne ou autrichienne entrera en France. »

Ici, et sur un signe que Marie-Antoinette fit à Louis XVI, et que je vis bien, le roi me congédia en me recommandant de conseiller à mes amis la sagesse. J'aurais pu, à mon tour, le prier d'empêcher les siens de multiplier les sottises qui, par le nombre, deviennent des fautes, et avec lesquelles on perd les royaumes et les couronnes.

Au premier moment où je vis Mirabeau, à la suite de cette audience, je lui en racontai les détails. Ce fut lui qui me conseilla de les écrire;

Digitized by Google

il les écouta avec un intérêt qui me fit réfléchir; puis, ne pouvant se retenir, il s'écria :

« Ils sont capables de ne pas oser venir à moi.

— Que vous importe?

— Oh! beaucoup; je serais charmé de faire incognito ma cour à Marie-Antoinette; qui sait où le caprice d'une femme en bonne position peut conduire un homme de génie et de cœur?

— Prenez garde, » dis-je, « que l'exemple de Struensée ne soit pas perdu.

— Pour le redouter, il me faudrait voir à Versailles une reine Marie-Julie et un comte de Rantzaw.

— Celle-là, » répliquai-je, « manque, et en revanche celui-ci se trouve dans Monsieur.

— Eh bien! avant tout, nous l'enverrons faire un voyage en Allemagne. »

Cependant l'assemblée poursuivait le cours de ses travaux; je n'en parlerai pas, réservant tout ce qui regarde cette époque pour la partie grave de mes mémoires, comme aussi, et malgré les murmures de mon amour-propre, je ne transcrirai rien, ou à peu près, des discours nombreux que

Digitized by Google

je débitai sur les matières importantes soumises à notre décision; par exemple, je débutai à la tribune par un discours qui eut l'honneur de l'impression et l'envoi aux quarante-quatre municipalités du royaume : c'était sur le fait du mandat impératif.

On était gêné, dans les réformes à faire, par certains cahiers de bailliages qui, en traçant au député commettant les objets dont ils avaient à s'occuper, interdisaient solennellement de pouvoir aller au delà et de suppléer par ses propres lumières aux vœux de la fraction de l'ordre qui l'envoyait.

Je montai à la tribune le 7 juillet, et je conclus à regarder comme non impératif tout cahier portant cette clause, par laquelle la masse pouvait être arrêtée dans sa marche par un esprit de localité chagrin ou méticuleux. On m'applaudit; je fus soutenu par Barrère et Lally-Tollendal; mais l'abbé Sieyes, sans approfondir la question, prétendit qu'elle était intempestive, obtint de l'assemblée l'ordre du jour qu'il avait demandé.

Mon début satisfit l'assemblée; elle daignait avoir une opinion favorable de ma perspicacité;

Digitized by Google

on me faisait à la fois travailleur et savant; aussi, lorsqu'à la suite d'un rapport de Mounier sur la nécessité de dresser une constitution civile, Pétion eut demandé la nomination d'un comité chargé spécialement de ce travail et qui serait composé de huit membres, je me vis d'emblée au nombre des élus. Le 13 juillet, je fis également partie d'une commission chargée de recueillir les fruits relatifs aux évènements qui avaient eu lieu depuis le 12 courant.

On me vit appuyer la proposition de soumettre à l'impôt tous les ordres de l'État et dans la proportion des revenus de chacun, que les charges publiques ne fussent pas livrées à des citoyens privilégiés et le rachat par les communes des droits féodaux; enfin j'appuyai vivement l'abolition gratuite de la corvée, relativement aux seigneurs, des droits odieux de mainmorte et de toutes les servitudes personnelles pour lesquelles il n'y aurait pas de rachat. J'aidai l'évêque de Chartres, M. de Lubersac, l'un des grenadiers des idées nouvelles, à faire décréter l'abolition du droit de chasse.

On me signala parmi ceux qui, dans la séance

Digitized by Google

du soir du 4 août 1789, consacrèrent le sacrifice complet des priviléges; je peux dire, et j'ai cru longtemps que c'était à ma louange, que les curés et un grand nombre de mes confrères ne se déterminèrent à ce grand acte que par l'effet de l'entraînement que je produisis sur leurs cœurs. Je voulais aussi la destruction des parlements et, le croira-t-on, la reine me remercia affectueusement de mon vote en cette circonstance.

Quelques heures déterminèrent la chute de l'édifice féodal; il croula à la joie presque universelle; et certes, dans le moment, je ne me doutais pas que j'assisterais par deux fois à sa restauration. MM. Chasset, depuis sénateur, et le marquis de Lacoste, qui ne put jamais être quelque chose, avaient voulu faire de la générosité aux dépens de mon ordre; je vis que, pour ne pas leur en laisser la gloire, je devais prendre l'initiative en demandant ou appuyant la suppression de la dîme; je fis insérer au procès-verbal que ce grand acte d'abnégation personnel avait été sanctionné par le vote unanime du clergé, qui consentait héroïquement à perdre la meilleure partie de ses revenus positifs; enfin je fus au nombre de ceux

Digitized by Google

qui firent obtenir au ministère un emprunt de 80,000,000 pour combler le déficit, payer aux premiers besoins de l'État et de la régénération sociale.

Depuis longtemps je méditais un projet que je crus propre à détourner l'assemblée de l'idée fixe qui s'emparait d'elle, la vente totale des biens du clergé; en conséquence, et de concert avec monseigneur l'archevêque de Paris, je déterminai mes confrères à nous permettre d'offrir, au nom de l'épiscopat français, le don de toute l'argenterie des églises, et dont l'absence ne nuirait en rien à la pompe et aux nécessités du culte.

Cette offre électrisa l'assemblée; tous les journaux nous applaudirent, et je sentis que je m'emparais de l'affection et de l'estime de mes confrères les députés, et, en outre, de la reconnaissance éclairée du reste de nos commettants.

Je m'étais trompé, l'assemblée voulait trouver dans les biens du clergé une ressource prompte et puissante. Mirabeau eut la mission de s'expliquer avec moi; je le vois arriver un matin avec sa maîtresse en titre, madame......, femme aussi jolie qu'aimable, qui eut des torts peut-être,

Digitized by Google

mais jamais de vices, qui se laissa séduire par le génie de Mirabeau, et qui, depuis rentrée dans la vie commune, est restée la meilleure des mères, la plus parfaite des amies, l'épouse la mieux entendue à faire le bonheur de l'époux, de ses enfants, et qui, chère à sa famille, a su avec un tact parfait ne rechercher le bonheur que dans le calme de son ménage et les douceurs de sa vie privée.

Mirabeau, dis-je, qui la chérissait éperdument, l'amena donc chez moi; comme elle sortait pour aller faire des emplettes d'intérieur, je l'accueillis avec l'affection que je portais à l'autre, et peu à peu le grand orateur, développant sa mission, me dit, après me l'avoir fait connaître et tandis que j'en étais consterné, lui poursuivant et riant :

« Le coup vous semble rude, n'est-ce pas? Je conviens qu'à votre place je serais bien tourmenté; mais que pouvez-vous y faire? rien; nous disputerez-vous ce que la noblesse vous arrachera de concert avec nous pour vous punir des droits dont votre proposition les a dépouillés; toute résistance serait inutile et vous perdrait

Digitized by Google

avec des gens que vous ne devez pas aimer, par la raison qu'ils vous détestent fortement; prenez l'initiative, montez le premier à la tribune, proposez au nom du clergé le sacrifice de ses biens; la nation sera touchée de cette abnégation, en saura gré à votre ordre, et en particulier, vous élevera jusqu'aux nues. »

Cette proposition me frappa. Les hommes ne sont, en général, que ce que les circonstances les font; je pensais donc alors comme l'immense majorité, et je n'étais pas arrêté par des syndérèses de conscience. Je crus d'ailleurs que la nécessité le voulant, mon ordre, sage et bien persuadé qu'il ne pouvait se sauver, préférerait en s'immolant soi-même acquérir des droits réels à la gratitude et à la bienveillance des citoyens.

Je topai donc au conseil de Mirabeau, et une fois que la chose eut été résolue, je travaillai au discours que je ferais à ce sujet, peut-être aurais-je dû prendre conseil d'amis graves et éclairés; mais où en a-t-on dans les révolutions qui ne soient eux-mêmes fascinés par les passions du jour, et qui par conséquent ne voient faux et ne jugent mal? Chacun, dans ces circonstances, se

Digitized by Google

laisse emporter par son enthousiasme, son intérêt ou son désir qu'il a de faire parler de soi : ils ne voient dans votre demande d'avis sage qu'un moyen de briller, d'aider leurs calculs ou de porter aide à la faction à laquelle ils se sont ralliés.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Mon désappointement lorsque je crois mériter des éloges. — On en veut à mes jours. — Ma première entrevue avec le jeune duc de Chartres. — Les juifs et un évêque. — Le chevalier d'Antibes. — Il assiste à une circoncision. — Mystification à la mode. — Scène de café, calomniateur confondu. — Adresse à l'Assemblée nationale. — Mécomptes de famille. — Scènes des 1, 5 et 6 octobre 1789. — Mon mot sur le duc d'Orléans. — Mirabeau se brouille avec celui-ci, il veut se rapprocher de la cour. — Manière noble dont il fait les conditions. — Hésitation de la cour. — M. de la Porte, marquis d'Escouloubre, Regnaud de Saint-Jean-d'Angely. — Portrait du chevalier de Cornn. — Lettre de la reine à Mirabeau. — Récit de la première entrevue de Leurs Majestés avec Mirabeau. — Ils sont d'accord.

Chargé de cette responsabilité terrible, me flattant que mes confrères rendraient justice à mes intentions, je montai à la tribune, et je fis l'offre à la nation des biens de mon ordre; la nation m'entendit; son suffrage fut alors ma récompense; je m'en suis contenté longtemps; aujourd'hui il me semble que je voudrais y pouvoir joindre celui de ma conscience.

J'avais espéré que mes collègues me seconderaient; une opposition terrible, véhémente s'éleva

Digitized by Google

contre moi. Les évêques qui marchaient sous la bannière de l'abbé Maury le mirent en avant : ce fut un rude adversaire à combattre. Cazalès, Montlosier, nombre d'autres me contredirent, et je me vis séparé de mes amis naturels; leur injustice m'indigna, je devins irrité de ce qu'ils ne me comprenaient pas, et cette fois, dans ma réplique, je me séparai complètement du clergé. Ma motion prévalut sur la résistance, et je renvoie le lecteur à la partie politique et administrative de mes mémoires; il verra là les discours que je prononçai et de quelle manière, tout en ravissant aux ecclésiastiques le fonds de leur propriété, je voulais leur conserver une honorable et douce existence.

Signalerai-je les lettres anonymes, les menaces, les injures, les calomnies, les noirceurs dont je devins le but? Mes amis craignirent pour ma vie, leur sollicitude avait, à diverses reprises, remarqué des hommes à mine sinistre, à regards enflammés, qui me suivaient comme s'ils eussent voulu me punir de mon opinion. On me conseilla de porter des pistolets et de m'en servir dans le cas de légitime défense, je répondis en

Digitized by Google

riant : *Ecclesia abhorret sanguine* (l'Église abhorre le sang), et je ne pris aucune des précautions qui m'étaient indiquées. M. le duc d'Orléans m'offrit un logement chez lui et une de ses voitures que sa livrée environnerait; je le remerciai.

Ce fut à cette époque, et en raison de cette circonstance, que monseigneur le duc de Chartres, aujourd'hui roi des Français, me parla pour la première fois; ce jeune prince, si pur, si digne, si candide au milieu de la dépravation des seigneurs de son âge, était investi de l'estime de tous les gens de bien : attaché sincèrement à la révolution, il ne la combattait pas sous main en la vénérant à haute voix, comme tant d'autres. Informé du débordement de colère que ma proposition soulevait contre moi, il m'aborda dans les salons de son père, et me complimenta avec effusion sur la sincérité de mon patriotisme; je lui reconnus tant de franchise que je ne pus m'empêcher de lui dire.

« Ah! monseigneur, avec de tels sentiments, qu'un peuple serait heureux d'avoir pour roi Votre Altesse Sérénissime. »

Digitized by Google

Lui, rempli de modestie et de désintéressement, répondit :

« Monsieur d'Autun, je suis beaucoup trop jeune pour qu'un tel fardeau ne m'écrasât pas ; l'expérience me manquerait, et dans les occasions difficiles la bonne volonté n'est qu'une portion du tout. »

J'ai rappelé en 1830, à S. A. R., lorsque je la vis après les trois journées, cette conversation qui était sortie de sa mémoire, la mienne l'avait conservée dans ses moindres mots, et j'ajoutai :

« Monseigneur, maintenant que la couronne vous arrive et que l'expérience vous est venue, vous possédez le tout complet. »

M. le duc de Chartres a eu pareillement sa part des calomnies révolutionnaires ; sa vie entière répond à ces inculpations méchantes, fausses et audacieuses ; ce n'est pas que j'approuve tout dans sa vie entière ; mais je ne peux maintenant parler que de 1789, et, dans ce temps, sa conduite était irréprochable.

Je ne dirai ici rien de mes travaux financiers ; ce serait bien avec eux que je ferais fuir mes lecteurs futiles, et je tiens non à être jugé par des

Digitized by Google

hommes d'argent, mais par cette masse nombreuse et légère que forment mes compatriotes, et dont les jugements portés fondent l'opinion dite publique.

On me reprocha ma pitié envers les Juifs; on m'imputa à crime de les vouloir contraindre à devenir citoyens; des badauds prétendirent que je ne pérorais en faveur des Israélites que parce que j'avais judaïsé. Un certain chevalier d'Antibes, le plus ridicule honnête homme qu'on pût rencontrer, gobe-mouches officiel et par charge, croyait avoir assisté à ma circoncision, et allait répétant partout cette fable extravagante. Je voulus remonter à la source, et voici ce que j'appris:

Je ne sais où les ducs de Fronsac, d'Aiguillon, de Liancourt, MM. de Rivarol, de Champcenets, de Noailles, de Narbonne avaient rencontré le chevalier d'Antibes; tant il y a qu'ils le connaissaient, le savaient badaud, crédule à l'excès; et comme, dès 1789, il développait l'exagération du royalisme et la haine contre tous les opposants aux exactions de la cour, que j'étais au nombre de ses bêtes noires, ces messieurs s'imaginèrent de le mystifier.

Digitized by Google

Voilà qu'on chambre le chevalier d'Antibes, qu'on lui persuade que je suis non seulement schismatique, mais encore apostat; et le marquis de Champcenets propose à la dupe de le faire assister à la cérémonie de ma circoncision. D'Antibes tombe dans le piége : un jour est pris, une salle de franc-maçonnerie est disposée; d'Antibes y est conduit par Rivarol, qui le fait déguiser de la manière la plus absurde et la plus originale, afin, lui dit-il, que l'on ne vous signale pas, vous qui êtes si connu dans Paris : Rivarol se contente de prendre une fausse barbe noire et de jeter un manteau sur ses épaules.

Tous les deux arrivent; on était à les attendre : la meilleure compagnie en jeunes gens, tous habillés en Juifs, Portugais, Italiens, Lévantins, Allemands, Polonais, Hollandais, etc., prennent part à la cérémonie. Un valet de pied du duc de Liancourt, qui me ressemblait de visage, jouait mon rôle : on l'avait enveloppé dans des couvertures de laine, afin que la fourbe ne fût pas reconnue aux pieds, et à d'Antibes on eut soin de dire que le fagotage de la partie inférieure de mon corps devait figurer mon enfance, et qu'on

Digitized by Google

en usait ainsi avec tous ceux qui, avancés en âge, se faisaient Juifs.

Une foule de cérémonies extravagantes et comiques précédèrent, accompagnèrent et suivirent ma circoncision; on donna, en forme de cadeau, à d'Antibes, un morceau de gras-double qu'on lui dit être . . . . . . , et cela, dans l'espérance que lui-même se convertirait à la loi de Moïse; enfin, lorsqu'on eut bien ri à ses dépens, on le congédia affamé, mais rempli d'indignation de mon sacrilége, et l'on se mit à table où, certes, on dut rire à ses dépens. Le pauvre diable, dont la tête était à moitié détraquée, courait partout, affirmant ce qu'il avait vu : il ne fut détrompé que plus d'un mois après, et lorsqu'il eut convaincu plusieurs centaines de royalistes que j'étais positivement Hébreux.

N'ai-je pas entendu un soir à Paris, dans un café où j'étais entré pour me rafraîchir, un homme bien mis raconter devant moi le crime de parricide dont je m'étais souillé; car, en 1780, j'avais égorgé ma mère; il ne faisait grâce d'aucun détail. Je le laissai achever, et alors m'adressant aux mêmes auditeurs :

Digitized by Google

« Messieurs, » leur dis-je, « ce monsieur que voilà ne sait qu'une portion de l'anecdote : l'abbé de Périgord, en 1780, a fait pis : il a servi à deux de ses maîtresses un pâté chaud et garni des foies de son père, de sa mère, de ses frères; il y aurait bien ajouté ceux de ses sœurs, mais il n'a pas de sœurs malheureusement; et cela est d'autant plus vrai que le comte de Périgord est mort en 1788 seulement, que la comtesse et ses enfants vivent encore, que je suis l'évêque d'Autun, et que ce calomniateur est un misérable que je vais faire arrêter. »

J'avais à peine achevé, que mon drôle courait déjà dans la rue avec la promptitude de l'éclair et que les spectateurs de cette scène, ayant chacun pris leur chapeau, se retirèrent sans mot dire, honteux et effrayés de leur imprudente crédulité.

Malgré ma ferme résolution de ne transcrire ici aucun des discours ou aucune des pièces que je composai à cette époque, ce n'est pas sans un redoublement de chagrin que je supprimerai une adresse que l'assemblée nationale m'avait chargé de rédiger, dans laquelle, et en parlant

Digitized by Google

en son nom, on faisait connaître à la France le but vers lequel nos travaux avaient été conduits, et où nous cherchions à prévenir les provinces surtout contre les écrits, pamphlets, satires, etc., destinés à brouiller les commettants avec leurs délégués, et à prier les citoyens de rester impassibles, calmes et confiants dans leur avenir : cette pièce assez longue est pourvue de tout ce qui peut la corroborer et la rendre plus puissante. (*Voir à la fin du volume.*)

Cette adresse eut un succès flatteur; on en approuva le style, le fond et la forme. Je fus sensible à ce succès, et j'en avais besoin, car j'étais malheureux dans ma famille. Là, comme ailleurs, mes intentions étaient méconnues : mes oncles, mes frères s'étaient déjà retirés de moi; ma bonne, ma parfaite, ma vénérable mère, existait encore; néanmoins j'allais avant peu perdre son amitié : elle ne crut pas devoir, dans le premier instant, m'accueillir chez elle, lorsque j'eus prêté mon serment et que je rentrai dans la vie publique. Ce fut au retour de l'émigration que j'eus le bonheur de m'expliquer avec elle et de lui prouver que, selon le monde, on peut être homme d'hon-

Digitized by Google

neur, bien qu'on ne conservât pas les fonctions d'une charge que l'on n'avait acceptée qu'à regret.

Tandis que l'assemblée nationale travaillait avec un soin extrême à la régénération des abus, la cour, maladroite, mal conduite, entassait fautes sur fautes, et se mettait en hostilité avec la volonté de l'immense majorité des Français. Qui n'a déploré les excès des 5 et 6 octobre 1789; eh bien! à qui leur faute? aux prétendus amis du roi, gens faibles, mous, pusillanimes, qui, au repas du 1er octobre, poussèrent les gardes-du-corps, les excitèrent et leur firent commettre mille imprudences; et puis, quand le peuple rugissant fut accouru, ces perfides jactants prirent tous la fuite et laissèrent les gardes-du-corps soutenir, à la manière des héros antiques, toute la fureur de la populace.

Oui, au repas de la salle d'opéra de Versailles, le 1er octobre, j'ai entendu le cri : *à bas la nation!* oui, j'ai vu fouler aux pieds des cocardes tricolores, non par la maison militaire, mais par des étrangers au château, par des femmes à réputation perdue, et qui attendaient de leur délire

Digitized by Google

royaliste la réhabilitation de leur honneur perdu.

On sait tous les maux qui découlèrent de cette séance fatale. Le soulèvement de Paris, la marche de la garde nationale contre le roi, et celui-ci abandonné par l'assemblée, trahi par l'impéritie de ses ministres, consentant à changer son indépendance contre une prison encore parée du mot LIBERTÉ.

Tout le monde eut tort dans ces journées terribles : le peuple, la commune de Paris, la garde civique, le marquis de Lafayette, l'assemblée nationale, les ministres. Le roi même devait-il céder à la volonté impérieuse d'une masse sans mission ? pourquoi la suivre à Paris ? qui osa lui donner ce conseil d'où ont découlé toutes ses infortunes ? On devait bien savoir que le roi à Paris on ne l'en laisserait plus sortir. Mirabeau me dit, dès que la nouvelle du départ lui fut connue :

« Voici des otages au profit de la constitution, auxquels avant dix ans nous serons des niais si nous leur rendons la volée. »

Cette nuit du 5 au 6 octobre, si féconde en crimes et en évènements, porta un coup funeste au duc d'Orléans. Poussé par une curiosité im-

Digitized by Google

pardonnable, mais sans mauvaise pensée, il voulut voir l'attaque du château, et se faufila dans les groupes, au fond des corridors et sur les escaliers. Là, il ne conduisit personne, n'excita aucun meneur, ne désigna ni des lieux, ni des victimes; n'importe : de cela seul qu'il avait paru là où, sous aucun prétexte, il n'eût pas dû se montrer, on le mit à la tête des assassins : il aurait guidé Jourdan *coupe-tête* dans la chambre de la reine (où l'on n'entre pas); il aurait ordonné le massacre des deux gardes-du-corps immolés lâchement.

La haine qu'on lui portait engloba Mirabeau : une procédure contre eux s'instruisit, et les imputations injustes des témoins lui firent du bien. Moi-même, persuadé de la pleine innocence de S. A. S., je dis à Dumont de Genève, dont je parlerai peut-être, ce propos à haute portée : « *Le duc d'Orléans est le vase dans lequel il jettera toutes les ordures de la révolution.* »

A la même époque, nous formâmes, à l'instar du club breton, *le club des amis de la constitution*, qui dégénéra bientôt en celui des jacobins. Je ne fis que paraître au premier, et au second la ca-

Digitized by Google

tastrophe du 6 m'ayant dégoûté des exagérés, je crus, avec le marquis de Lafayette et Barnave, que nos opinions patriotiques nous permettaient de créer un nouveau lieu de réunion : ce fut le club des Feuillants, logé tout auprès de son rival. Celui-ci allait vers la démagogie, celui-là voulait conserver le roi et fonder la liberté monarchique.

Ce fut alors que Mirabeau se brouilla avec le duc d'Orléans : voici sur ce fait des particularités ignorées jusqu'à ce jour, et dont je garantis l'authenticité.

Mirabeau se sentait et connaissait sa valeur intrinsèque; combien de fois avant 1789 ne m'avait-il pas dit : Ami, j'ai agi en fou; le jeu, les femmes, la bonne chère et le besoin de travailler pour satisfaire tous ces goûts m'ont fait perdre ma vie et surtout ma position, je veux assurer celle-ci et alors nous verrons qui sera plus honnête homme que moi.

De bonne heure il tenta de s'accommoder avec la cour, de se faire employer par les ministres; plusieurs le repoussèrent, Calonne seul l'employa,

Digitized by Google

mais à demi et presque de manière à le désavouer, s'il fallait en venir là.

Les hommes du pouvoir ont une tendance singulière et qui leur est commune à presque tous les autres, il faut voir leur surprise, embarras, indignation, lorsqu'un esprit supérieur, se plaignant d'être lésé, en appelle au tribunal de l'opinion publique; celle-ci, généreuse, débute par siffler le lésé, car c'est toujours sa première façon d'appuyer le mérite malheureux; puis, non contente de le tourner en ridicule, elle l'accable d'avanie, s'indigne de *son orgueil féroce*, tandis qu'elle portera aux nues un sot qui s'adorera, oui vraiment; ici les sots ont seuls le privilége d'être soutenus; dans les ministères, c'est encore pis : qui vient là par droit est un factieux; la faveur seule y est un titre; parlez de votre génie, de vos travaux immenses, utiles à la nation, qu'est-ce que cela fait; on s'irrite de vos prétentions, on vous repousse, et le premier fat obtiendra une pension de mille louis, lorsqu'on refusera à Corneille ou Molière une annuité de douze cents francs.

Digitized by Google

Cela eut lieu pour Mirabeau, on le repoussa, on le persifla, on l'aigrit, il dut se replier en lui-même; la révolution vint, il comprit qu'elle serait sa vengeance, et il y courut en homme exaspéré; il fallut peu de temps pour montrer sa supériorité, les courtisans s'en indignèrent, le duc d'Orléans voulut se procurer un second de cette importance; Mirabeau consentit à ce pacte, mais le bon accord dura peu : le prince, factieux dans sa tête, n'avait que nonchalance dans son cœur; il dressait avec joie des plans d'attaque, et il n'osait jamais en exécuter la moindre partie.

Mirabeau avait accommodé les choses de manière, au 5 octobre, que le duc, ce jour-là, pouvait obtenir de l'effroi dn château la qualité de *lieutenant-général de l'État et couronne de France;* ce premier pas fait, tout arrivait à lui; mais, pour cela, il fallait l'audace du duc de Guise ou l'énergie de Cromwell : le prince, au lieu d'emporter par violence ce qu'on lui eût refusé, n'osa même pas faire la demande convenue. Admis devant le roi, et lorsque l'on attendait avec anxiété ses paroles, il parla d'un voyage en Angleterre, dont il sollicita l'autorisation; elle lui fut ac-

Digitized by Google

cordée; mais, en même temps, la cour le fit poursuivre avec Mirabeau, pardevant le Châtelet, comme auteurs de l'attentat des 5 et 6 octobre. Ici encore une chance de succès se présentait, il fallait attaquer la cour dans le sein de l'assemblée nationale; le duc s'était engagé à le faire, mais, le matin même, il s'épouvanta, mollit, écrivit à Mirabeau qu'il retirait sa parole et partit pour Londres.

La fureur du lion orateur ne connut pas de borne : ce fut ce même soir qu'en présence de Lameth (Alexandre), du duc d'Aiguillon, de Laclos et de moi, il lâcha son fameux propos si cruellement caractéristique; il ne m'appartient pas de le répéter ni en français, ni en italien. Dès lors Mirabeau, désespérant de faire sa fortune avec un prince faible, et dont le courage décroissait en raison des chances devenues plus favorables, se tourna du côté de la cour.

Plusieurs personnes travaillèrent à ce rapprochement : M. de la Porte, le marquis d'Escouloubre, le chevalier de Cornn; le premier, depuis intendant de la liste civile; le second, membre des Etats généraux; le troisième, ancien pre-

Digitized by Google

mier page; enfin, et ce fut le plus actif, Regnaud de Saint-Jean-d'Angely; on offrait d'abord à Mirabeau l'ambassade de Constantinople, un million comptant et cinquante milles livres de pension viagère. Il répondit :

« Avant tout, il faut s'entendre, je ne suis pas un drôle qui me vends pour aider à faire des coquineries; je suis un homme d'État, investi de la confiance publique, et qui dirige l'opinion; ma position est superbe, ce que je veux, c'est tout ensemble le bonheur du royaume et la tranquillité du roi : le roi doit reconnaître qu'il est mal conseillé, qu'on n'a su éviter aucune faute et profiter de rien; il a besoin d'un ministre capable, je le suis; puissant, je le suis; fidèle, je le serai. Il faut donc me donner le portefeuille des affaires étrangères, et peut-être y réunir celui de la maison du roi; il ne convient pas qu'un si haut fonctionnaire ait des dettes : comme je suis sans fortune, c'est au gouvernement à les payer et à me donner une position dans le monde; enfin, comme je vais jouer le tout pour le tout, exposer ma popularité d'une part, me dévouer au service du roi de l'autre, je sais le bien que je peux

Digitized by Google

faire, les services que je puis rendre; mais je connais l'ingratitude des cours, je ne veux pas qu'un caprice, qu'un favori, qu'une maîtresse me fasse renvoyer comme un misérable, et que je sois réduit à mourir sur un fumier; en conséquence, je veux qu'avant tout, avant que je fasse la moindre démarche, il soit acquis en mon nom, toutes mes dettes payées, des terres d'un revenu de cent mille francs de rente, et qu'une pension d'autre cent mille livres de rente me soit servie sur la banque d'Angleterre : voilà mon ultimatum, ce que je m'estime, ce que je veux. »

La cour, étonnée de ses prétentions, hésitait à répondre; et Mirabeau, pendant ce temps, redoublait la vivacité de ses attaques; il tonnait, faisait des motions incendiaires et manœuvrait avec tant d'habileté, qu'enfin il fut question de traiter sérieusement avec lui. La reine fit les premiers pas : voici la lettre qu'elle lui adressa, et que remit le chevalier de Cornn, jeune homme de bonne maison, léger, superficiel, sans conséquence, mais beau fils, et qui a toujours dû sa fortune à des femmes, jusqu'au moment où il a trouvé certaine dame Le Jeune, qui lui a repris

Digitized by Google

en masse ce que lui avait glané soit auprès de la nièce de lord Bristol, soit auprès de la reine d'Étrurie.

Une lettre du roi accompagnait celle de la reine, mais celle-là insignifiante et seulement donnant titre au porteur de traiter; quant à celle de Marie-Antoinette, la voici copiée sur l'original :

« Je suis, monsieur, femme, mère et reine
» des Français; croyez que mes enfants d'adoption
» ne me sont pas moins chers que ceux donnés
» par la nature, et si je me suis trompée dans la
» voie que j'ai suivie pour atteindre à leur bon-
» heur, je ne me refuse pas à rentrer en meilleur
» chemin. Je suis également prête à prendre les
» conseils d'un homme d'État habile, qui veuille,
» comme moi, conserver et confondre les droits
» du trône et ceux de la nation : de vous, mon-
» sieur, par exemple, de vous, qui avez voulu
» nous paraître redoutable, afin de vous faire
» connaître, et qui, dans votre cœur, con-
» servez, tout me l'assure, les sentiments
» d'un gentilhomme et d'un Français loyal;
» voulez-vous nous servir avec autant de

» franchise qu'on en met à vous le demander ?
» notre confiance est à ce prix, *nous voulons*
» *tout ce qui sera bien,* mais sans vouloir nous
» livrer, pieds et poings liés, à des intrigants
» dont vous-même ne tarderiez pas à vous plain-
» dre : *vous savez ce qu'on veut, à qui l'on en*
» *veut; nous vous apprendrons ce que nous*
» *voulons, et nous n'en voulons à personne;*
» car, parmi ceux qui nous en veulent, il y en
» a beaucoup d'égarés. Je compte sur votre zèle,
» autant que vous devez être certain de notre
» reconnaissance. »

Mirabeau fut enchanté de cette lettre, il la porta respectueusement à sa bouche, et dit à l'oncle du chevalier qui accompagnait son neveu :

« Annoncez à S. M. qu'elle n'aura pas désormais de sujet plus fidèle et plus dévoué. »

Puis il fut le premier à solliciter une entrevue qui eut lieu, et dont lui-même écrivit le procès-verbal; il me le donna, et j'en ai livré dans le temps une copie au comte Fabre de l'Aude; c'est donc lui qui va parler :

« J'étais environné de jaloux, il fallait leur

Digitized by Google

taire ma démarche; j'arrivai aux Tuileries, couvert d'un immense witchoura, autorisé par la saison, on était à la fin de janvier, et, au moyen d'une grille du jardin laissée entr'ouverte, bien que la nuit fût venue, je fus conduit par mon guide à un passage voisin des cuisines, puis à travers des corridors, des chambres, des salles; j'arrivai à une sorte de cabinet, ou cave dépendant de l'office; c'était le lieu d'audience : j'y attendis peu le roi et la reine; à l'aspect de ces au ustes personnages, je me mis presqu'à genoux; le roi me releva en disant :

« Monsieur, ces marques outrées de respect sont de trop, j'aime néanmoins à les croire sincères.

—Mon cœur est dévoué au roi, » répliquai-je, « à la reine et à la monarchie; je voudrais pouvoir vous servir tous à la fois; mais, pour l'entreprendre avec succès, la conviction doit être entière; le roi me pardonnera-t-il si, contre l'usage, j'ose lui adresser une question? »

« Je vis rougir Marie-Antoinette; Louis XVI se mordit les lèvres, cependant il me dit :

« Parlez, monsieur!

— Le roi a-t-il adopté la constitution avec

pleine franchise, ou bien veut-il reconquérir son ancien pouvoir? Dans le dernier cas, je dois devoir lui dire que, croyant impossible ce retour, je ne tenterai pas une entreprise qui nous perdrait tous.

— Je pense de même, comte de Mirabeau, » repartit le roi; « je vois où sont les choses; je ne veux régner que constitutionnellement; et si le pacte que je formerai avec mes sujets est bon, s'il ne compromet ni mon existence, ni celle des miens, s'il me donne assez de force pour gouverner avec succès, je m'y tiendrai irrévocablement.

— En ces cas, sire, j'appartiens à tout jamais à Vos Majestés, je me flatte de conseiller utilement et de bien conduire au port le vaisseau de l'État entré dans une mer orageuse.

— Monsieur le comte, » dit alors la reine, « on nous fait craindre qu'il n'y ait un parti en travail pour porter au trône une autre branche de notre famille.

— Un parti, madame? je dirai à la reine qu'l y en a deux.

—Deux, » s'écrièrent ensemble LL. MM.

Digitized by Google

« Oui, sire, oui, madame, deux : l'un dépense beaucoup d'argent pour vous nuire et préparer les coups; l'autre (celui de MONSIEUR), ménager du sien, se flatte de profiter des circonstances; le premier agit à découvert; peu de gens connaissent le second; au reste, moins dangereux que l'autre, parce qu'il est peu nombreux et timide. Il y en a un troisième qui s'amuse à rêver la république, comme si la belle couronne de France pouvait tomber de votre tête sans qu'il se trouvât une main prompte à la retenir avant qu'elle se brisât; nous avons trop l'habitude de salon pour devenir réellement républicains. L'absence d'une cour consternerait jusqu'à la populace; *il nous faut quelque chose à voir passer de temps en temps;* et on ne déshabitue pas une nation en vingt-quatre heures de ce qu'elle a aimé pendant des siècles. »

Après ce début, Mirabeau entra plus avant dans la matière, il fit connaître à LL. MM. ceux qu'elles pouvaient investir de leur confiance, ceux dont elles devaient se méfier; les députés faciles à gagner; ceux qui seraient incorruptibles, non que, parmi ces derniers, il n'y en eût pas de sincè-

Digitized by Google

rement attachés à la royauté; mais ils voulaient qu'elle restât débarrassée de l'influence du favoritisme. L'orateur déploya dans cet entretien toute la supériorité de ses vues, toute l'étendue de son talent, de telle sorte que la reine, enthousiasmée, ne put s'empêcher de dire : « J'entends, enfin, parler politique pour la première fois, non que j'adopte toutes vos idées; mais vous êtes un véritable homme d'État.

—Madame, » reprit Mirabeau, « nous sommes tous perdus si je n'ai pas entièrement votre confiance; je n'ai pas de préjugé; les vôtres vous trompent peut-être. »

Ici les deux interloculeurs soutinrent leur thèse en présence du roi; la reine termina par ces mots :

« Au reste, monsieur, comme nous vous avons appelé, ce n'est pas pour nous méfier de vous, et l'on se conformera à vos avis, autant qu'on pourra le faire.

— Au moins, madame, » répliqua Mirabeau avec une vivacité téméraire qui faillit tout compromettre, « que l'on ne demande pas au delà du Rhin ce qu'il faut faire à la rive droite de la Seine. »

Digitized by Google

La reine, à ce propos hardi, rougit; un éclair brilla dans son œil, en découvrant ce qui se passa dans son ame; le député du tiers le vit, et poursuivant sa phrase :

« Oui, madame, je demande que l'on ne prenne point avis de gens qui, loin du lieu, ne peuvent donc apprécier la gravité des circonstances. Songez que leur politique ne peut être la nôtre; qu'ils sentent autrement que nous et qu'ils ne voient pas de même; enfin, des amis maladroits. En croyant vous servir, ils peuvent exposer la stabilité du trône, l'existence des vôtres et le bonheur de la France. »

Marie-Antoinette, dans sa réplique, défendit avec chaleur ses amis, lava surtout d'ambition madame de Polignac, ainsi que ses associés. Le roi alors, prenant la parole, ajouta :

« Je pense comme monsieur, on nous a donné de bien méchants conseils, et ceux qui ne sont pas ici ne peuvent que mal voir les choses; d'ailleurs il faut opter entre nos anciens ou nos nouveaux conseillers.

— Je ferai, » dit la reine, « tout ce qui vous sera agréable et ce qui doit être utile.

Digitized by Google

— Alors, » riposta Mirabeau, « nous marcherons droit au succès. »

Ensuite il fut question des députés ennemis ; je ne sais pourquoi Louis XVI redoutait particulièrement Robespierre ; c'était une frayeur d'instinct. La conversation se refroidissait ; l'audience allait finir. Mirabeau, avec une liberté respectueuse, s'adressant à la reine, la conjura d'imiter Marie-Thérèse, son auguste mère, qui permettait à chacun de ses sujets admis devant elle à lui baiser sa main impériale. L'auguste Marie-Antoinette lui tendit la sienne avec une grace infinie et un sourire bienveillant.

Mirabeau, pour cette fois, se précipita à genoux et reçut avec transport la faveur honorable qu'on lui accordait ; il renouvela de nouveau les assurances de son dévouement chaleureux et sincère, et sortit. Dès qu'il fut parti, Marie-Antoinette se prit à dire :

« Je le croyais un ogre de mauvaise compagnie, il a toute l'urbanité d'un vrai gentilhomme.

— Il nous a dit de fort bonnes choses, » répondit Louis XVI, « et je regrette beaucoup qu'il ne m'ait pas été connu plus tôt. »

Digitized by Google

Dès ce moment, la reine fut sous le charme magnétique par lequel Mirabeau commandait à quiconque l'écoutait, elle attendait extrêmement de sa capacité : je crois qu'il aurait fait reculer le char révolutionnaire ; mais on se méfia de lui, et quand sa défection fut connue, les adeptes lui donnèrent la mort. »

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Présidence de l'Assemblée nationale accordée au prince de Talleyrand.—Fédération du 14 juillet 1790.—J'officie en évêque à cette cérémonie.—Quels prêtres me servirent à l'autel.—Ma conversation, ce même jour, avec le duc d'Orléans.—Une fanatique jolie me prédit malheur.—Les évêques Gobel et Mirondot.—Nous sacrons à nous trois, sans droit, les intrus aux siéges épiscopaux. —Le pape m'excommunie.—J'entre dans l'administration du parlement de Paris.—Derniers instants de Mirabeau.—Deux partis, en France, opposés au roi.—Leur composition.—Noms des principaux républicains.—Portrait de Volney.—Calembourg de Napoléon au sujet de celui-ci.—Quelques autres hommes du temps.—Le marquis de Montesquiou, cause involontaire de la mort de Mirabeau.—Les républicains assemblés en tribunal secret.—On résout d'empoisonner Mirabeau.—Avec qui Marat confectionne le poison.—Un Genevois l'administre.—Dernières paroles du grand orateur.—Révélations importantes sur ce qu'il pensait ce jour-là.—Deuil de Paris.—Citation de l'ouvrage du marquis de Ferrières.—Je veux remplir auprès du roi les dernières intentions de Mirabeau.—Je suis mystifié par la cour.—Ma colère.—Fuite du roi.—Anecdote du plus haut intérêt et révélation d'une circonstance inconnue de cette époque.—Le duc d'Orléans n'était pas factieux.

Tandis que, par mes travaux administratifs et politiques, je me faisais des ennemis acharnés, l'assemblée nationale daignait récompenser mes faibles services en me concédant l'honneur de la présider.

Digitized by Google

Ce choix, si glorieux pour moi, fut fait dans la séance du matin, 16 février 1790; trois cent soixante-treize votants m'appelèrent à cette fonction, sur six cent trois qui composèrent le scrutin. L'abbé Sieyes, devenu moins mon ami depuis que la renommée proclamait mon nom auprès du sien, fut mon concurrent dans cette circonstance, il ne réunit que cent vingt-cinq voix.

L'occupation de la présidence ne m'empêcha pas de faire mon service dans les comités; je fis un rapport sur la nécessité d'établir un système uniforme de poids et mesures; on ne put alors donner suite à ma proposition ; plus tard, on l'a exécutée, et je tiens à gloire d'avoir été le premier à le demander et à en faire goûter les avantages.

Sur une proposition de Sylvain Bailly, de fonder une fête annuelle pour célébrer le pacte fédératif qui désormais unirait la France, un comité fut nommé, et il me choisit aussi pour être son rapporteur; je conclus à l'adoption du vœu de Bailly, et cette première fédération fut l'objet de la plus belle fête publique que jamais l'on a vue, n'importe le temps et chez quel peuple. On sait

Digitized by Google

comment le Champ-de-Mars fut creusé, agrandi, ceint de talus dans sa vaste enceinte, et le tout en peu de temps, par les soins de tous les Parisiens, hommes, femmes, sans distinction de rang et d'état. Chaque département, nouvelle circonscription territoriale, envoya une députation de la garde nationale avec son drapeau, qui serait béni.

Assurément, je ne pensais pas que je serais choisi pour officier dans cette journée mémorable; mais, comme tous mes autres confrères se refusèrent à remplir ce devoir, je n'eus garde de les imiter, et, assisté de MM. les abbés Charrier La Roche, de Pradt, Montesquiou-Fezensac, Louis et Sieyes, je montai à l'autel; eux me servaient de prêtres assistants, et cent cinquante lévites, en aubes blanches attachées avec des ceintures tricolores, augmentèrent la pompe de mon cortége.

La grand'messe fut célébrée au milieu du Champ-de-Mars, sur l'autel de la patrie; là, le marquis de Lafayette, appuyant la pointe de son épée sur l'autel, prêta, avec tout son état-major et les députations fédérales, le serment de fidélité à la nation, à la loi, au roi.

Digitized by Google

En même temps, et sous un pavillon magnifique, Louis XVI, son frère, MONSIEUR, ses ministres et l'assemblée nationale s'engagèrent aussi par les mêmes paroles que répétérent avec enthousiasme trois cent mille spectateurs et citoyens, tandis que deux cents bouches à feu tonnaient et annonçaient aux contrées voisines le moment de cette auguste fédération.

Le ciel, du reste, parut ne pas vouloir ratifier nos projets de concorde et de bonheur; on était en plein été, au mois le plus chaud de l'année; eh bien! la journée fut glaciale, la pluie ne cessa presque jamais de tomber à torrents; on admira la constance des citoyens à braver l'intempérie de la saison.

Non, ce présage ne me trompait pas, la discorde seule régnait; on avait cru, dans ce jour, anéantir les haines; elles sortirent plus vivaces et plus envenimées que jamais de la cérémonie dont le but avait été de les anéantir sans retour; ce même soir, j'allai chez le duc d'Orléans, il venait d'arriver d'Angleterre; il me prit à part et me parut très inquiet de la défection de Mirabeau qui n'était pas venu le voir à son retour. Je ne lui dis

Digitized by Google

rien touchant mon ami; d'ailleurs, par le fait, je n'avais rien à dire, car, à cette époque, Mirabeau, s'il était en pourparlers avec la cour, n'avait pas encore traité.

Le duc d'Orléans me demanda, en outre, si la journée avait consolidé le trône de Louis XVI.

« Cela paraît être du moins. »

Je le vis taper du pied, puis reprenant la parole :

« Au fait, tant mieux, » dit-il, « le roi ne m'a fait aucun mal, et c'est un excellent homme. »

Sur ces entrefaites, monseigneur le duc de Chartres vint à moi : « Monsieur, » me dit-il, « quel beau spectacle avons-nous vu tantôt! qu'un roi est heureux de présider à une pareille assemblée, et qu'il devient coupable s'il ne tient pas dans toutes ses clauses un serment contracté avec cette solennité !

— Ainsi, en pareil cas, monseigneur y serait fidèle.

— Oh ! monsieur, je donnerais à mon peuple, si j'en avais un, mon sang, ma vie, mon ame peut-être pour compléter sa félicité.

Digitized by Google

— Monseigneur, » dis-je, « Dieu vous entend, il vous mettra à cette épreuve. »

Je ne me figurais pas que, quarante ans plus tard, la couronne de France serait posée par tout le peuple sur cette tête alors si jeune, et déjà si bien remplie de pensées généreuses.

L'assemblée nationale se mit à discuter la constitution civile du clergé; instruit par l'expérience, je me tins à l'écart et ne me mêlai aucunement des débats, ma résolution était formée sur ce que je ferais; je laissai donc les passions s'entre-choquer, et lorsque l'affaire eut été résolue en décret, je me soumis; la majorité de ceux de mon ordre ne m'arrêta pas.

Quelques jours après le grand événement, une jeune personne, belle à ravir, entra dns mon appartement sans être vue de mes domestiques; j'allais sortir, sa présence m'étonna; mais ma surprise fut bien plus vive lorsque cette charmante créature, s'arrêtant à deux pas de moi, me menaça de la main et se mit à m'appeler prêtre perfide, évêque apostat, second Mathan; puis elle éleva la voix au nom de Dieu, me prédit une longue carrière passée dans le chagrin, le déses-

Digitized by Google

poir, les larmes; que Dieu me frapperait de mon impiété, et que peut-être mon premier sacrilége à venir serait le dernier. »

Cette belle tirade, qui, par bonheur, ne s'est pas réalisée, étant achevée, la jolie prophétesse s'en retourna sans que mes laquais, qui remplissaient l'antichambre, qui montaient ou descendaient les escaliers, l'eussent aperçue nulle part; le cas me parut étonnant, je n'en touchai mot à mes contemporains, et voici la première fois que je raconte cette histoire bizarre.

Quand on s'est élancé du sommet des montagnes russes, l'impulsion est telle qu'il n'est plus possible de s'arrêter en chemin, et qu'il faut bon gré mal gré fournir toute la carrière; ce fut ce qui m'arriva. J'avais abandonné ceux de mon ordre, j'avais prêté le serment civique, et cette dernière démarche accomplie, je me trouvai dans une solitude épouvantable j'étais seul, oui seul du corps épiscopal qui avais préféré la politique à la conscience.

Deux autres prélats cependant se joignirent à moi; je ne peux mettre en troisième le cardinal de Brienne, car, s'il prêta le serment civique, il

Digitized by Google

se refusa, dès ce moment, à remplir les fonctions épiscopales; mes deux confrères n'étaient pas des évêques à charge d'ame : l'un était évêque de Lydda *in partibus infidelium* : c'était Gobel si connu, et que déjà j'ai fait connaître; l'autre M. de Mirondot, évêque de Babylone, également *in partibus*, hommes de peu de considération, sans fortune ni consistance, et besogneux.

Eux et moi oubliaient les lois canoniques, les décrétales, les règles de l'Église gallicane, le concordat, que sais-je ? n'écoutant que ce fanatisme patriotique qui, dans ce temps, causa tant de fausses démarches, entraîna tant de cœurs, nous nous déterminâmes à sacrer sans pouvoir aucun, dans l'église de l'Oratoire, le 25 avril 1791, le curé Expilly, nommé par le peuple curé du Finistère, et M. l'abbé de Marolles, pourvu de l'évêché de l'Ain.

Il y a dix ans encore que j'avais préparé une justification de cette démarche sacrilége; maintenant que je suis mieux éclairé, à mesure que j'approche du tombeau, je retire ma défense, et moi-même m'accuse de ce sacrilége effectif, le châtiment en fut prompt; car, le lendemain

Digitized by Google

même de cette ordination profane et dérisoire, il me fut signifié légalement un bref du saint-père qui, en vertu du pouvoir qu'il a reçu de lier et de délier toutes choses en ce monde, me suspendait de mes fonctions épiscopales, m'accordait quarante jours pour retourner au repentir, et ce délai expiré me déclarait excommunié solennellement.

J'avouerai que, même à l'époque dont je parle, le coup me sembla rude, et si, au dehors, ma superbe sut déguiser sous du calme le dépit qu'elle éprouvait, mon cœur, plus à couvert, laissa pleinement échapper tout le désespoir qui le saisit, lorsque je me vis séparé ainsi de la communion des fidèles. Pour me distraire, et afin de mettre insensiblement à exécution ma résolution nouvelle, je sollicitai et j'obtins sans peine d'être admis au nombre des administrateurs du département de Paris. Je voulais renoncer dorénavant à la carrière de l'Église, et au lieu de lutter contre l'autorité du saint-siége, en conservant mon diocèse, je ne voulus avoir plus rien de l'état ecclésiastique, ni le costume, ni surtout les fonctions.

Ce fut à ce moment que mes ennemis, tou-

Digitized by Google

jours empressés de me nuire, même lorsque la chose leur devenait indifférente, ne manquèrent pas de répandre unanimement le bruit que je n'avais trahi mon ordre et bouleversé la discipline que pour parvenir à me faire élire au siége métropolitain de Paris. Je pris la plume, et les journaux enregistrèrent ma réponse et ma défense, et, en même temps, je me justifiai de je ne sais combien d'imputations calomnieuses que chaque matin l'on rafraîchissait.

Un coup non moins funeste allait frapper mon cœur, j'étais à la veille de perdre le meilleur des amis, et la France son régénérateur véritable et le plus grand de ses citoyens. Mirabeau, atteint d'un mal subit et mortel, descendait au tombeau avant l'âge et périssait victime d'un abominable complot; ce crime si grand, qui nous coûta tant de pleurs, qui livra la France aux horreurs du jacobinisme, n'a pas été bien connu, je me flatte de le montrer sous un aspect aussi curieux que piquant et surtout qu'ignoré.

Mirabeau fut l'Hercule de la révolution ; il la soutint à son début sur ses épaules puissantes, lui donna la robe de virilité par sa réponse fou-

Digitized by Google

droyante au grand-maître des cérémonies, et, depuis, la maintint dans sa vigueur juvénile et mûre. Tant de succès, une popularité immense, l'art de la parole poussé au comble, le poids dont il pesait sur les masses, l'autorité que nul ne lui contestait, la confiance surtout inspirée par son patriotisme, tout, dis-je, lui procurait un pouvoir colossal dont il pourrait se servir soit pour raffermir la monarchie ébranlée sur sa base, soit pour achever de la précipiter dans l'abîme.

Dès 1789, deux partis opposés à la famille royale se dessinèrent au sein de l'assemblée constituante : l'un, voulant du trône, prétendait y placer le duc d'Orléans ; l'autre, faible dans sa naissance, avait pour but l'établissement de la république, et celui-ci se renforça des pertes que fit l'autre, lorsque l'on eut bien reconnu que le prince, dont on voulait faire un roi, n'était factieux que par boutade, que son ame n'était pas assez forte pour conduire à bout une telle entreprise ; et comme, en même temps, chaque semaine le rapprochait de sa ruine financière, les hommes avides, qui ne le servaient que par intérêt, grossirent la masse républicaine.

Digitized by Google

Celle-ci, dès 1789, était composée, soit au dedans, soit au dehors de l'assemblée, de tous les protestants appelés à la députation, moins Boissy-d'Anglas et des autres qui, sans être encore hommes publics, étaient connus par leur mérite et leur enthousiasme patriotique; puis venaient des étrangers : Thomas Payne, le baron de Cloots, l'Espagnol Miranda, le Polonais Lakousky, plusieurs de ses compatriotes réfugiés en France. Il y avait là, en outre, des Américains, des Brabançons et des Belges; puis venaient les marquis de Condorcet et de Lafayette, le duc d'Aiguillon en haine de la cour et pour venger son père; des jansénistes, Camus, Chapelier, Grégoire; puis venaient, de Menou, homme de qualité, brave soldat et pas général, athée à Paris, musulman au Caire; Dubois de Crancé, qui, de fureur de n'être pas reconnu noble, voulait anéantir la noblesse et le roi; le médecin Guillotin, dont la philanthropie funeste ouvrit une voie large aux crimes de la révolution; Garat, d'autant plus ambitieux qu'il était incapable, aligneur de rimes et de lignes, mais sans génie et assurément sans esprit; Lepelletier-Saint-Fargeau qui, se fondant sur sa po-

Digitized by Google

pularité et sa richesse, se voyait déjà président de la république prochaine; Populus, républicain, disait-il, à cause de son nom; Volney, que l'orgueil étouffait et qui, lui aussi, rêvait la prééminence. Je n'oublierai jamais, à propos de celui-ci, un joli mot de Napoléon. On sait que le farouche jacobin Volney était devenu comte, sénateur, et qu'il passait sa vie à faire des nouvelles éditions de son livre *Les Ruines*, bien que les précédentes ne fussent pas épuisées; on vient un jour conter à Napoléon que ledit Volney s'est blessé en faisant une chute : « *Vous verrez,* » repartit gaîment l'empereur, « *qu'il aura trébuché sur ses ruines.* Target se fit républicain par lâcheté, Merlin de Douai par caractère, Barrère par amour du sang, Barnave par erreur, Pétion par calcul et Robespierre en désespoir de ne pouvoir réussir ailleurs. A leur suite, pointaient les personnages qui, depuis, les dominèrent : tels que Marat, Santerre, Fabre d'Églantine, Saint-Hurugue, Legendre, le misérable prince Charles de Hesse, traînant un beau nom dans de la fange sanglante, Danton, Saint-Just, Le Bas, Couthon, Sieyes, Barbaroux, Roland ou plutôt

Digitized by Google

sa femme, Mailhe, Ronsin, etc. Il fallut y joindre, mais seulement aux approches de la mort du roi, les principaux orléanistes : Sillery, Laclos, Beauharnais, Brissot, Voidel, Biron, etc.

Or, le parti républicain, ayant reconnu que Mirabeau, loin de venir à lui, balançait sur ce qu'il avait à faire, commença à lui manifester son mal-vouloir en faisant décréter par l'assemblée nationale que nul ne pourrait être ensemble ministre et député ; Mirabeau sentit le choc, et à cette occasion il me dit :

« Voici que les coquins me déclarent la guerre, ils ne m'égorgeront pas, mais je serai empoisonné. »

Cette crainte le porta à mettre une discrétion extrême dans son traité avec la cour ; cependant il fut dépisté ; et dirai-je qui le dénonça au *comité d'exécution* du club des Jacobins? ce fut le marquis de Montesquiou-Fezensac, premier écuyer de Monsieur. Ce prince, non encore détrompé sur son compte, avait en lui une haute confiance. Mirabeau aurait bien voulu que l'on cachât à Monsieur son retour aux bons principes; cela ne se pouvait pas : il fallut le lui

Digitized by Google

dire. S. A. R., persuadée de la loyauté de son premier écuyer, lui conta la bonne nouvelle, et le marquis de Montesquiou, sans autre idée que celle de faire montre d'importance et de faveur, rapporta ce qu'il savait positivement.

Dès lors la perte de Mirabeau fut résolue; toutefois Robespierre proposa que l'on tentât de le ramener par des remontrances; on lui rit au nez. Condorcet prétendit que, lorsqu'un homme de la trempe de celui-là changeait de parti, c'était parce qu'on lui faisait de tels avantages que toute autre coterie ne pourrait lui offrir.

La discussion dura pendant trois séances. Menou voulait souffleter Mirabeau, afin de le contraindre à un duel où il était certain de le tuer; on lui répondit qu'il en serait pour sa démarche; que Mirabeau ne se battrait pas, et que peut-être la populace le vengerait; on mit en avant la maxime de la nécessité, et, entre les sept membres du comité d'exécution, à qui, en définitive, la sentence rendue fut portée, il n'y eut aucune voix de douceur; la mort prévalut. Je ne livrerai à l'indignation publique, *maintenant, que les initiales* de ces juges du nouveau tribu-

Digitized by Google

nal secret, Marat, Robespierre, Petion, B...re, C....t, O...., S.....

Marat promit de se procurer le poison qu'il disait lui devoir être livré par un chimiste italien; c'était un mensonge; lui-même le prépara de concert avec Fourcroy, qui ignorait le complot et s'imaginait travailler à un *talisman de sûreté;* c'était le nom que l'on donnait alors à cette poudre mortelle dont se munissait chaque personnage important, et que, plus tard, Condorcet, Pétion et plusieurs autres employèrent pour échapper au supplice où ils n'avaient pas craint d'envoyer leur roi et tant d'autres.

Ce fut un Genevois, parmi ceux qui avaient leur entrée chez Mirabeau, qui, en retour de 30,000 francs qu'on lui compta par avance, versa lui-même le poison dans une tasse de café ou de chocolat que confectionnait, à ce que je crois, une amie de Mirabeau. Les monstres qui ont commis ce crime n'ont pas rougi de l'attribuer à cette dame et à moi; elle, qui aurait donné la moitié de sa vie pour conserver ce qui restait de jours à Mirabeau; quant à moi, je ne daignerai pas descendre à une justification qui serait une

Digitized by Google

flétrissure; et bien que je sache l'excès de la haine que me porte le pauvre ...., auteur de *Monsieur de Talleyrand*, il ne me fût jamais venu dans la pensée qu'il aurait chargé de ces inculpations des pages assez saturées de pavots sans qu'il fût nécessaire de les imprégner de ciguë, lui surtout si honnête homme.

Voilà de quelle manière expira Mirabeau : loin de me soupçonner, à peine se sentit-il frappé mortellement, qu'il m'envoya chercher; je l'abordai avec désespoir, je le couvris de mes larmes; en m'embrassant, il me dit à voix basse :

« Locuste m'a gardé un souvenir. »

Dans une conférence de six heures, et pendant des tranchées atroces, qui eussent démoralisé les hommes les plus forts, lui, triomphant d'une souffrance horrible, me confia ses secrets, ses plans d'avenir; me conjura de me rallier à la couronne et me chargea de ses derniers conseils pour le roi, me suppliant de les répéter moi-même à ce prince, en présence de la reine. Ce texte épuisé, la remise faite, soit des papiers à rendre à LL. MM., soit de ceux à remettre à madame L...., il me dit :

Digitized by Google

— Je meurs empoisonné ; c'est le Palais-Royal qui me tue.

— Vous êtes dans l'erreur, » répondis-je, « vous succombez victime des démocrates.

— Dans ce cas, » reprit-il, et ses yeux s'animèrent, « leur premier sacrifice est une hécatombe (1). Vous avez peut-être raison ; d'ailleurs, je crois le duc d'Orléans incapable d'un crime, on ne pourra jamais l'y déterminer, et en désignant sa demeure j'accusais ses amis ; quoi qu'il en soit, je meurs royaliste.

— Et chrétien, » dis-je.

— Mon ami, » repartit le mourant, « je voudrais pour tout au monde partir avec la foi d'un marguillier (ses propres paroles) ; dans tous les cas, j'espère une miséricorde plus ample que la colère. Comptez que, si l'on peut revenir d'où je vais, je retournerai exprès vers vous afin de vous en donner des nouvelles.... »

Puis il ajouta :

(1) Une hécatombe, chez les anciens, était le plus grand des sacrifices : on devait y immoler cent taureaux ou cent bœufs, aux cornes dorées et enguirlandées de fleurs. Ce sacrifice ne convenait qu'aux grands dieux.

Digitized by Google

» Oh! mon ami, que le vrai croyant est heureux; le doute est désolant, et néanmoins.... »

Il n'acheva pas; de nouvelles tranchées le saisirent; un tête-à-tête de six heures l'avait fatigué; les médecins, ses amis entrèrent, et je ne le revis plus que devant témoins. Les choses étaient à un tel degré d'exaltation, que la prudence m'ordonna de taire alors ce qu'aujourd'hui j'éprouve une satisfaction complète à révéler. Ce grand homme, qui n'avait cru à rien pendant les jours de sa vie vigoureuse, revenait, à sa fin, vers la vérité.

J'étais dans sa chambre, lorsque je ne sais quelle cérémonie publique ayant fait tirer le canon, l'écho en porta le bruit au mourant qui, se soulevant sur sa couche, s'écria d'une voix pleine :

« Qu'est-ce que j'entends? Quoi! seraient-ce déjà les funérailles d'Achille? »

Il me nomma l'un de ses exécuteurs testamentaires, me chargea de faire hommage à l'Assemblée de son dernier travail relatif aux dispositions pareilles. Cependant le bruit de son danger se répandait, on accourait en foule autour de lui;

Digitized by Google

les grands seigneurs, les savants, les artistes, les diplomates, les financiers, les administrateurs, les étrangers illustres, jusqu'aux ambassadeurs des puissances amies faisaient foule devant ce lit de douleur. Le roi, l'Assemblée envoyèrent d'heure en heure savoir de ses nouvelles : une consternation morne saisissait les citoyens; on aurait cru que chacun prévoyait que la ruine de la France suivrait le trépas de Mirabeau.

Il avait envoyé chercher aussi deux amis d'enfance, Lamarck, si célèbre, et Frochot, depuis préfet de Paris; il leur parla, avec énergie, de ses propres affaires, et des publiques surtout. Ce fut en ce moment qu'avec un accent prophétique il s'écria :

« J'EMPORTE DANS MON COEUR LE DEUIL DE LA MONARCHIE, DONT LES DÉBRIS VONT ÊTRE LA PROIE DES FACTIEUX. »

Ces mots, si pleins de justesse, épuisèrent sa force humaine; d'atroces épreintes le saisirent; ne pouvant les soutenir, il se fit donner du papier, et écrivit très distinctement ce mot significatif, *dormir*. Cabanis, son médecin, secondé du savant docteur Petit, fit semblant de ne pas comprendre

Digitized by Google

le sens que le malade y donnait ; celui-ci reprit le papier, et ajouta : « *Croyez-vous que la mort soit un sentiment dangereux?* »

Cabanis encore reculant, lui poursuivit avec rapidité : « *Tant on a pu croire que l'opium fixerait l'humeur, on a bien fait de ne pas le donner; maintenant qu'il n'y a plus de ressource que dans un phénomène, même inconnu, pourquoi ne pas tenter ce phénomène? Peut-on laisser mourir son ami sur la roue pendant plusieurs jours.* »

Cabanis, voulant calmer cette ame ardente, feignit d'écrire une ordonnance; mais Mirabeau, trop impatient, recouvrant la parole pour se plaindre, s'écria :

« On me trompe.

— Non, mon ami, » répondit Lamarck, « le remède arrive, nous l'avons vu ordonner.

— Ah ! les médecins, » répliqua Mirabeau en regardant Cabanis avec affection et colère, « ne m'avez-vous pas promis de m'épargner les douleurs d'une telle mort? voulez-vous que j'emporte le regret de vous avoir donné ma confiance? »

Ce furent ses dernières paroles. Une convulsion

Digitized by Google

horrible le jeta sur le côté droit; il leva les yeux au ciel, poussa un profond soupir, et rendit l'ame. Ce fut le 2 avril 1791.

A la nouvelle de sa fin, le deuil fut unanime, la volonté du peuple fit fermer les spectacles, l'assemblée nationale prit le deuil, décréta que les restes de Mirabeau seraient ensevelis au Panthéon, et le cortége funèbre prit tout l'appareil d'une pompe triomphale. Aucun corps constitué, aucun pouvoir, aucune société libre ne manquèrent au cortége conduit par l'assemblée elle-même.

Un auteur a dit : « La mort de Mirabeau fut une perte irréparable pour le roi et la monarchie, pour les aristocrates eux-mêmes, qui le craignaient et qu'il contenait.... Personne n'osait s'emparer du sceptre que Mirabeau laissait vacant, ceux qui le jalousaient paraissaient le plus embarrassés. S'agissait-il d'une question importante, tous les yeux se tournaient machinalement vers la place qu'occupait Mirabeau; on semblait l'inviter à se rendre à la tribune, et attendre, pour se former une opinion, qu'il eût éclairé l'assemblée. *Marquis de Ferrières, Mémoires relatifs à la révolution, tome 2, page* 304.

Digitized by Google

Je laissai passer plusieurs jours avant de remplir envers le roi le dernier vœu de mon ami; je savais qu'il n'avait pu me remettre tous les papiers relatifs à ses travaux avec le ministère. Je recommandai à M. le comte de Lamarck, son exécuteur testamentaire légal, de soustraire tout ce qui occasionnerait du scandale; il le fit, et certes la cour juste aurait dû m'en avoir de la reconnaissance, le contraire arriva.

Je m'étais retiré devant M. de la Porte intendant de la liste civile, et je lui fis part de la nécessité où j'étais de voir le roi, au nom de mon ami; M. de la Porte me répondit qu'il allait prendre les ordres de Sa Majesté, et qu'il me rendrait une prompte réponse. Trois jours après, l'un de ses frères, depuis le concordat évêque de Carcassonne, l'un des esprits les plus aimables, les plus conciliants que j'aie connus, vint chez moi me prévenir que j'étais attendu par le ministre, le même jour à neuf heures du soir, pour une audience que le roi m'accordait, et que j'eusse soin de porter avec moi les papiers dont j'étais le dépositaire.

Charmé de cet appel qui me faisait espérer de pouvoir me justifier devant le roi des mille ca-

lomnies dont on m'avait chargé, de me munir des documents que je tenais de la confiance de Mirabeau, je me présentai à l'audience de M. de la Porte; le ministre me reçut à merveille, me quitta pour aller prendre les ordres du roi, ce que je trouvai étrange, et dix minutes après reparut en me disant que le marquis de Lafayette, les ambassadeurs de l'Espagne et de l'Angleterre venaient d'arriver inopinément, que leur présence contrariant le roi j'étais prié de laisser les papiers de Mirabeau, et qu'une autre audience me serait accordée.

« Monsieur, » répondis-je, « ceci n'est pas adroit, je viens rendre service au roi, et l'on réplique par un outrage; suis-je donc pestiféré? cela m'étonne; un homme rancuneux tirerait vengeance de cette offense, une vengeance éclatante, et l'impression de ceci....

— Ah! Monseigneur, vous en êtes incapable.

— Monsieur, je ne suis plus évêque, et le *Monseigneur* ne m'est pas dû; cependant, comme je rougirais à la pensée que je cherche à faire peur, voici sous ces cachets ce que mon ami m'avait chargé de remettre au roi. Le roi ne perdra que

Digitized by Google

les choses que j'avais mission de lui dire de vive voix; je les oublierai, et je ne les répéterai à d'autres qu'à Leurs Majestés. »

M. de la Porte, plus mort que vif, de ma colère justifiée par une telle offense, et poltron moral, ainsi que le sont les gens de bien, essayait de justifier le roi.

« Eh! monsieur, » repartis-je, « le roi n'est pas coupable, je le sais bien, il est faible, il cède aux suggestions de ceux qui le dominent, et voilà qu'on l'oblige à me fuir, parce que mon christianisme n'est pas le sien; il ne traitera donc plus avec les hérétiques, les schismatiques, les mahométans, tout cela fait pitié. » Je m'en revins trés mécontent.

Ce fut à cette époque que je pus me retirer insensiblement des fonctions épiscopales. On m'accusa d'avoir rédigé une certaine adresse du département au roi, il est vrai que j'en fus le rédacteur, et non M. de La Rochefoucauld. Le refus du roi de me voir me servira peut-être d'excuse près certaines gens et non pas à moi.

L'auteur de *Monsieur Talleyrand* ne veut-il pas

que je sois celui de la déclaration du roi, le jour de sa fuite? Qui ne sait que cette pièce est l'œuvre de trois plumes, du comte de Montmorin, de MONSIEUR et de Louis XVI? MONSIEUR a révélé ce fait dans son voyage à Bruxelles, qui fait partie des mémoires publiés sous son nom, par un auteur à qui la famille royale a fourni tous les documents qui ont servi à la composition de ce curieux et important ouvrage.

La fuite du roi, en juin 1791, fut une faute, puisqu'elle ne réussit pas; tout me porta à croire que, si Louis XVI eût pu dépasser la frontière, il aurait sauvé sa vie et celle de sa femme, de sa sœur et de son fils, mais il n'eût pas recouvré sa couronne. Les évènements eussent cheminé; selon toute apparence, le duc d'Orléans serait monté sur le trône.

Deux heures après la nouvelle répandue du départ du roi, les amis de S. A. S. se réunirent au Palais-Royal. Sillery ouvrit l'avis que le duc devait aller, escorté de la populace, à la barre de la Convention, et là y offrir son secours; des membres demanderaient pour lui le titre de lieutenant-général du royaume, pendant l'absence

Digitized by Google

du roi, et on le lui accorderait; mais il fallait que S. A. S. fît elle-même cette démarche.

Le duc déclara qu'il préférait qu'on la fît, en son absence, que de cette façon le succès lui serait plus honorable. Ses partisans lui répondirent que tel qui lui refuserait son suffrage, s'il lui était demandé par son égal, n'oserait pas résister, en face, au prince, accompagné surtout d'une multitude enthousiasmée et prête à faire un mauvais parti à qui lui résisterait.

Malgré sa répugnance, Monseigneur le duc d'Orléans se détermina à cette démarche, qui devait être décisive. On fit prévenir sous main tous les députés qui lui étaient dévoués de se rendre sur-le-champ à l'assemblée; en même temps Maillard, Méhée de La Touche, la fille Théroigne, jolie courtisane, et qui avait commencé la femme libre, Saint-Hurugue, Fournier l'Américain, Danton, Camille Desmoulins, et les cinquante autres aboyeurs en mesure d'ameuter la plèbe parcouraient les quartiers de Paris, en répétant que les aristocrates, profitant du départ du roi, voulaient égorger le duc d'Orléans.

Les choses en étaient ainsi, lorsque le maire

Digitized by Google

de Paris et le marquis de Lafayette firent prendre simultanément les armes à la garde nationale ; en même temps, un billet cacheté de noir fut apporté à monseigneur le duc d'Orléans, il lui disait :

« Prince, vous touchez à vos derniers mo-
» ments ; vous allez à l'Assemblée faire une dé-
» marche dont vos ennemis profiteront pour vous
» perdre : le marquis de Lafayette a donné l'ordre
» de vous arrêter, comme factieux, si vous sortez
» à la tête du peuple, et douze royalistes sont en
» armes dans l'Assemblée, prêts à vous poignar-
» der, si vous êtes nommé lieutenant-général du
» royaume. Déjà tout Paris sait quel conciliabule
» a été tenu chez vous ce matin, et on dit partout
» qu'on ne veut pas plus de votre tyrannie que
» de celle de Louis XVI.

» UN AMI,

» *Qui vous aime mieux en vie que mort.* »

J'aime à croire que cette lettre, écrite par un royaliste adroit, et que, depuis, j'ai su être sortie de la plume réunie du comte de Rivarol et du marquis de Champcenets, n'influença pas la résolution qu'il prit de lui-même, une heure après. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous fûmes quatre,

Digitized by Google

Sillery, Pétion, Voidel et moi, auxquels il dit vers midi, que, décidément, il ne lui convenait pas de se dessiner en aventurier, mais qu'il se tenait à la disposition de ses amis. Nous ne pûmes que répéter le terrible propos de Mirabeau, et le duc d'Orléans manqua la plus belle occasion qui lui ait été offerte par la fortune; certes, ce n'a pas été lui qui a mis en œuvre cette maxime d'Ovide :

Cura quid expediat prior est, quàm quid honestum.

(Le premier soin est de voir ce qui est utile, et non ce qui est honnête.)

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Voyage en Angleterre. — Cour de Londres. — Portrait du roi George III. — La reine d'Angleterre. — Le prince de Galles. — Ses frères. — Ses sœurs. — Portrait de Williams Pitt. — Shéridan. — Willkes. — Fox. — Chauvelin. — Byron. — Un peu de politique. — Plusieurs mots heureux qu'on m'attribue. — Le jeu des bateaux. — Rivarol. — Ses principes pour le faire connaître. — Portrait du ministre Roland. — Portrait de sa femme. — Clavières. — Dumouriez. — Vingt-six ministres en dix-neuf mois. — Durovray. — Garat. — Gallois. — Reinhart. — Fausse position du duc d'Orléans à Londres. — Portrait de Saint-George. — La bague talisman et la vi ion mystérieuse, anecdote de 1783.

Pendant l'année 1791, je demeurai en pleine disgrace de la cour; cependant, au commencement de 1792, le roi voulut m'envoyer en Angleterre, où je me rendis avec le duc de Lauzun, alors connu sous le nom de général Biron, homme du monde, et plus de boudoir que de cabinet; il prenait sa bravoure pour de la science militaire. De ce qu'il avait passé sa vie à tromper les femmes, à leur plaire, à les séduire, il se croyait diplomate; ainsi nous sommes; voilà, par exemple,

Digitized by Google

M. Laffitte, qui se croit homme d'État, parce qu'il est banquier habile, et grand citoyen, parce qu'il est ambitieux ; tel était le prince de Polignac, convaincu de sa suprématie, parce que le hasard l'avait fait grand seigneur ; Biron était un esprit ordinaire et des plus ordinaires, qui fut prodigue, avantageux ; il a cherché à flétrir la reine et n'a pas vu qu'il se déshonorait lui-même.

Lorsque l'on a eu les faveurs d'une personne aussi malheureuse, le révéler est un crime et jusqu'où va l'infamie lorsqu'on ne souille une infortunée qu'au profit d'un amour-propre extravagant.

La cour de Londres, à cette époque, était nombreuse et brillante; le roi George III, attaqué d'une triste maladie, siégeait au trône et ne régnait pas; on ne pouvait trouver un monarque plus honnête homme, plus probe, plus vertueux; son intérieur offrait un modèle à tous les bons ménages; simple, pieux, chaste, hospitalier, libéral sans prodigalité, il possédait l'amour de son peuple dont il méritait l'estime.

La reine Sophie-Charlotte, princesse de Meck-

Digitized by Google

lembourg-Strélitz, était également recommandable par d'éminentes qualités on n'accusait pas sa pudeur et nul ne lui reprochait une légèreté dont la malice envenime les moindres écarts; renfermée dans son intérieur, occupée de ses filles, veillant sur son mari; ses peines, car qui n'en a pas sur la terre? étaient adoucies par cette haute considération que toutes les femmes, même les souveraines, briguent et n'obtiennent pas toujours.

Treize enfants ornaient ce trône, sept princes et six princesses : l'aîné de tous, S. A. R. le prince de Galles, né le 14 août 1762, n'était pas marié encore : remarquablement beau, ayant la tête d'Apollon sur le corps d'Antinoüs, il donnait déjà aux soins du gouvernement, vu la maladie de son père, les instants qu'il arrachait à ses plaisirs; cherchant à plaire, homme à bonne fortune, on le voyait trop souvent banqueter et, le verre à la main, il tenait à passer pour le plus gentilhomme des trois royaumes, et il ambitionnait alors autant le sceptre de la mode que celui de l'État; nul ne l'égalait dans sa mise, il était joueur et pas toujours de bonne foi; on prétendait qu'il avait mis

Digitized by Google

à la mode un certain habit auquel on adaptait des boutons d'acier d'une grandeur démesurée et tellement polis que les cartes de ses adversaires s'y reflétaient comme dans un miroir; un seigneur de sa cour ayant découvert la fourberie la lui reprocha durement.

De ses six autres frères, dont le dernier avait dix-huit ans, un seul était marié, le duc d'Yorck, époux d'une princesse de Prusse; ce prince, déjà, était mal avec la renommée, ce qui n'a fait que croître jusqu'à sa mort; lui et ses frères rendaient la cour brillante, et elle était également parée des princesses dont la dernière n'avait que onze ans, nulle n'était mariée.

Un ministre, Williams Pitt, né en 1759, et entré au ministère dans sa vingt-troisième année, gouvernait l'Angleterre depuis environ dix ans et aux applaudissements de la sympathie de la nation; second fils du grand comte de Chatam, jamais il ne fut esprit plus lucide, plus prompt, plus apte à saisir les sens d'une affaire, à la creuser et s'en emparer, toujours prêt, n'importe la matière ou le moment; financier supérieur, comme savant diplomate; les littératures anciennes et modernes

Digitized by Google

le délassaient en homme qui les domine et les explique parfaitement; désintéressé comme Fabricius, éloquent à la manière de Démosthène, il vouait à l'Angleterre et à la royauté un culte religieux; inattaquable de tout point, en raison de sa science, de sa perspicacité, de sa franchise; nul ne l'insultait dans sa vie privée, ni ne prenait avantage sur lui de quelque sale concussion; cher à son souverain, porté aux nues par la bonne compagnie, par les véritables patriotes, c'était une sorte de flétrissure que de combattre contre lui; aussi ses illustres adversaires avaient beaucoup plus de talents que de vertus. Les intérêts nationaux passaient chez lui avant tout, il ne pardonnait pas à la France sa coopération à la révolte des États-Unis; mais autant il haïssait nos républicains, autant se montra-t-il généreux et compatissant envers les émigrés; il trouvait dans la perpétuité du travail le délassement que d'autres demandent aux plaisirs, que de fois on l'a entendu dire : *Ah! c'en est trop, délassons-nous*; et alors il fermait un portefeuille et en ouvrait un second. Il fut un temps où son cabinet était le centre de la diplomatie du monde

Digitized by Google

entier; on ne reconnut pas en ce moment que le fardeau fût trop lourd pour ses fortes épaules, son génie domina son époque, et sa mort fut une calamité européenne; on pouvait le combattre, mais il fallait l'estimer et peu devant lui se sentaient à leur aise, car tous reconnaissaient leur infériorité.

Certes, Shéridan, Willkes, Fox et autres membres de l'opposition britannique furent de rares hommes d'État; leur sagacité, leur éloquence, leurs connaissances variées les ont rendus célèbres; mais par combien de vices étaient-ils inférieurs au grand Williams Pitt! Ces gens d'argent, de luxe, de jeu, de concussions, prenaient de toutes mains, il est vrai, pour répandre, mais avaient besoin, par des talents extraordinaires, de contre-balancer leurs débauches, leurs déportements; toujours prêts à traiter, toujours esclaves diplomatiques, prêts à se vendre. On pouvait avec de l'or faire faiblir leurs arguments; tandis que l'or était contre Pitt sans puissance. Pitt avait compris combien une renommée pure est nécessaire à l'apothéose d'un talent supérieur.

Digitized by Google

Le marquis de Chauvelin allait être notre ambassadeur à Londres; il y paraissait maigrelet; son esprit à petits traits ne renforçait pas son importance; son peu de fortune le faisait mépriser, et la noblesse anglaise instruite de tout le bien que lui avait fait Louis XVI ne lui pardonnait pas de s'être donné à vendre aux ennemis de ce roi.

Nous arrivâmes, le citoyen Biron et moi, à Londres le 25 janvier 1792. Je m'abouchai avec Pitt d'une part, avec Fox et l'opposition de l'autre. Louis XVI voulait que l'Angleterre le secourût; le parti opposé demandait la paix de nation à nation, et la neutralité entre les républicains et le roi. Tout cela ne pouvait être mené de front aisément; j'allai, je vins, je revins de Paris à Londres, de Londres à Paris, négociant partout, échouant là ou ici, souvent désavoué, presque pas soutenu; la situation était embarrassante, et cependant, malgré la fausseté de ma position, les Anglais me témoignèrent de l'estime, de la bienveillance dont je tirai un grand parti dans mes négociations publiques.

Dans un de ces voyages, j'accompagnai le

Digitized by Google

marquis de Chauvelin dont j'ai parlé trop tôt; ce fut MONSIEUR qui le présenta à son frère. Le comte de Montmorin venait de se retirer derrière la toile, renonçant à servir ostensiblement Louis XVI. L'honnête Lessard, son successeur, craignant que l'étourderie de l'ambassadeur en titre ne nuisît aux travaux, me fit adjoindre à la mission; mais, je le répète, que pouvais-je faire, lorsque mes dirigeants ne savaient eux-mêmes ni ce qu'ils voulaient, ni même ce qu'ils pouvaient?

C'est vers cette époque, et je crois qu'il ne se trompe pas, ce qui lui arrive rarement, que l'auteur de *Monsieur de Talleyrand* place des mots heureux, et qui, véritablement, m'appartiennent; je les avais oubliés, et puisque lui les présente, je m'en empare; tout est de bonne prise envers un ennemi, et celui-là ne se cache pas d'être le mien. Je trouve qu'il ressemble, par son impartialité, à ce valet de bourreau qui tire le patient par les pieds, tandis que son maître pèse sur les épaules du malheureux, et qu'il s'en va disant : Ce n'est pas moi qui l'ai pendu.

Rivarol qui me détestait, et j'avoue que je ne

Digitized by Google

l'aimais guère, faisant le bon devant moi, se plaignit de la réputation de malice infernale qu'on lui imposait.

« J'affirme, » disait-il, « n'avoir fait qu'une méchanceté dans toute ma vie.

--Monsieur,» répliquai-je, « quand finira-t elle?»

Dans une autre circonstance, le comte Louis de Narbonne, qui mettait à faire de très mauvais vers la prétention qu'il n'avait pas lorsqu'il faisait de bonnes actions, fort nombreuses chez lui, se promenait avec moi aux Tuileries et m'assommait du plus long madrigal!!! Au milieu de mon supplice, j'avisai sur une chaise un monsieur qui baillait; me voilà, posant la main sur la bouche du rimeur, en lui disant :

« Narbonne, pas si haut. »

Je citais devant le bon Collin d'Harleville une des plus mauvaises actions d'un de *nos amis communs;* l'excellent homme s'écria :

« Ce que vous me dites est atroce; ce misérable est donc capable d'assassiner....

— Oh! d'assassiner, non,» répliquai-je, « mais d'empoisonner, oui. »

Et nous parlions de celui qui tua Mirabeau.

Digitized by Google

N'est-ce pas aussi vers ce temps que madame de Stael, qui, non contente d'être admirée, prétendait encore à l'adoration, me voyant à la poursuite de la divine Fontenay (1), s'avisa de jouer un jeu si connu du sauvetage des bateaux, me fit la question sotte, pour une femme de génie (eh! que Beaumarchais a eu raison de dire que les gens d'esprit sont bêtes), qui, dans un bateau où je serais seul avec elle et la marquise (de Fontenay), je sauverais, la tempête venue?

« Eh! madame, » m'écriai-je, « ne savez-vous pas nager? »

Rivarol était un facétieux personnage, fils d'un cabaretier ou à peu près; venu à Paris par le coche, il fit, contre l'usage, fortune avec de l'esprit. Jamais il n'attaquait à part un inconnu; ses

(1) Mademoiselle Gabarrus, Espagnole, mariée en premières noces au marquis de Fontenay; remise en liberté par un premier divorce, elle épousa en secondes noces le conventionnel Tallien. Un deuxième divorce rompit cette union : la double veuve convola en troisièmes noces; elle épousa, cette fois, M. Riquet, comte de Caraman et prince de Chimay, par succession de ligne indirecte. Cette dame, qui a laissé, à ce que je crois, des enfants de ses trois maris, est morte l'an passé, 1837.

(*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

traits acérés ne portaient que sur des réputations établies. Quelqu'un lui disait: «Vous devriez bien tympaniser un tel.

— Vous me proposez là une belle sottise; ce serait de l'esprit perdu.

» L'épigramme, » ajouta-t-il, « ne profite que lorsqu'elle monte; alors on y fait attention; si vous l'enfoncez dans la nuit ou dans la boue, qui se donnera la peine d'y porter le flambeau ou de se salir les doigts pour la relever? »

« Mais vous avez fait, en contradiction de ce principe, votre *petit almanach des grands hommes*.

— Point, je fis une masse de mille parties détachées, et de tous les cris liés de ces imperceptibles il en résulta une clameur d'ensemble dont je profitai. »

Les évènements cheminaient; le roi et la monarchie allaient disparaître; on avait donné au trône des ministres qui devaient le briser. Roland, l'atlas de ces pygmées, passait pour un génie, parce que sa femme avait de l'esprit; elle le bourrait d'idées et lui en faisait des mots : probe comme un honnête homme, c'est à dire, niais et dur. Il s'était fait républicain, parce que cela convenait à

Digitized by Google

sa femme; ministre, parce que sa femme voulait avoir un portefeuille à triturer et un débouché pour ses élucubrations littéraires; philosophe, philantrope, politique, je ne sais pourquoi.

Peu de femmes ont été plus louées, peu de femmes ont fait autant de mal que celle-là; ambitieuse comme madame Satan, mesquine bourgillonne physiquement; elle avait l'âme d'un grand homme, mais étranglée par la petitesse de sa vie; elle s'avisa de joûter avec la reine, et cela en suivant la marche (elle seule) de ces commères qui piaillent, criaillent et jacassent sur leur carré; elle ameuta tous ses amants, ses encenseurs contre la reine; elle brisa la couronne pour *faire des traits* à la fille des Césars; ratatinée et grande, elle dictait des pages sublimes, et ses actes étaient ceux de la classe roturière. Néanmoins sa haine porta coup, et elle-même fut haïe, ainsi que l'on hait un homme, parce qu'elle fit illusion. Roland portait la jupe, elle le chapeau; et ceux qui la tuèrent la prirent certainement pour son mari.

Clavières, leur homme, autre Genevois gourmé, prétentieux, faux, avide, avare à la manière de ceux de son pays, trahit le roi avec Roland, Du-

Digitized by Google

mouriez, intrigant de premier ordre, que la fortune fit habile capitaine, et qui n'a jamais su conduire les évènements. Menteur et volage, allant du roi au duc d'Orléans, de la république au duc de Chartres ; négociant avec chacun, se vendant à tous, ne se livrant à personne; il ne sut ni sauver le roi, ni se procurer la gloire de l'avoir entrepris ni le venger enfin; jactant comme s'il eût eu dans ses mains les destinées de la France, il fut chassé comme un missérable par ces mêmes soldats qu'il se targuait de mener contre Paris.

Que dire, hélas ! de tous les ministres de cette époque : de Duport-du-Tertre, Duranton, Joli, tous trois derniers *gardes-des-sceaux ;* de Chambonnas, de Bigot de Sainte-Croix, *aux affaires étrangères ;* de Cahier de Gerville...., de Mourgues, de Terrier de Monciel, de Champion, *à l'intérieur ;* de de Graves, de d'Abancourt, de Servan, de Lajart, *à la guerre ;* de Mourgues, de de Laville - Leroux , *aux finances ;* de Bertrand de Molleville, de Lacoste, de Dubouchage, *à la marine :* nullités ou honnêtes ou livrées, gens d'arrière-poste et mis au front de ba-

Digitized by Google

taille? Tout ce monde-là faisait pitié, et ce fut parmi eux que disparut la monarchie.

Sauf omission, le malheureux Louis XVI eut, de janvier 1791 au 10 août 1792, vingt-six ministres divisés en six départements

Lorsque j'accompagnai à Londres le marquis de Chauvelin, nous avions avec nous un génie; un des tiens encore, ô Genève, ô ville inévitable! je crois que tu n'envoies tes enfants qu'aux seuls lieux où il faudrait en faire ou des saints ou des hommes désintéressés. Celui-là s'appelait Durovray, finaud taillé sur le patron de ses autres compatriotes; car à tous, *in globo*, on aurait pu appliquer les vers si connus de Clément Marot:

> Monsieur l'abbé et monsieur son valet
> Sont tous les deux égaux de même cire.

Après donc le sieur Durovray, venaient en arbalète Garat, dont je ne dirai plus rien, et qui a trop fait parler de lui; Gallois, qui s'est tant remué pour être quelque chose, et qui n'a pu n'être rien; Reinhart, véritable diplomate, esprit fin, mais probe, que tous les cabinets de l'Europe ont vu, et qui tous se sont félicités de cette con-

Digitized by Google

naissance : l'empereur lui avait voué une estime et une affection particulières, et je ne balance pas à dire qu'à sa mort les affaires étrangères ont perdu leur diamant.

Pendant que je fis ce voyage, le duc d'Orléans vint à Londres. J'aurais voulu, dans son intérêt, qu'il ne sortît plus de Paris : ses ennemis avaient tellement égaré l'opinion sur son compte, que, chaque jour, il avait à supporter une nouvelle avanie. Nul Anglais de qualité ne le visitait, ne répondait à ses invitations, ou ne l'appelait chez lui; aux théâtres on le sifflait : j'ai vu des matelots lui jeter du parterre des pelures d'orange. Un soir, j'étais dans une des loges du Wauxhall à causer avec Fox et Shéridan, un brouhaha plus fort qu'à l'ordinaire attirant notre attention, nous reconnûmes qu'il provenait de la présence du prince français. Peu à peu, chacun s'écartant, comme pour éviter son contact ou sa conversation, il demeura seul au milieu de la salle immense, comme s'il eût été un objet curieux et redoutable, tant on mettait de l'affectation à le regarder de loin. Sa situation nous toucha, et tous trois, d'un commun accord, descendîmes

Digitized by Google

pour ne pas le laisser avec Sillery (Genlis), Latouche, Laclos et Saint-George, qui l'accompagnaient.

Celui-ci était un créole singulièrement organisé pour la musique, la danse, l'escrime, l'équitation et de plus doux travaux. Élégant, magnifique, très à la mode, joueur, libertin, il n'avait pas d'égal dans tout ce qu'il étudiait; il faisait de charmants opéras-comiques (le chant s'entend, car il n'était pas heureux en paroles); aux échecs il eût pu lutter avec Philidor, et aujourd'hui M. de La Bourdonnaye. Le duc d'Orléans, l'ayant pris en belle amitié, l'avait nommé officier dans ses gardes. Saint-George, fort aimé des dames et des hommes du grand monde, était alors tombé en disgrace complète, parce qu'on ne lui pardonnait pas sa reconnaissance envers son bienfaiteur.

Je l'ai entendu raconter un effet singulier de l'imagination, car sa philosophie ne lui a pas permis de voir quelque chose d'extraordinaire dans ce fait si singulier; voici comment il le racontait :

« Un matin que je sortais de mon logis, à Pa-

Digitized by Google

ris, où je me trouvais alors, je fus heurté par une jeune fille singulièrement belle, qui pouvait avoir dix-huit à dix-neuf ans : j'en avais vingt-deux. Frappé d'une réunion de charmes très remarquable, je la suis, et en même temps il me semble que son cœur et le mien causent de bonne amitié, et qu'il lui dit :

« Prenez-y garde! si vous m'aimez, il faut m'aimer bien, sans quoi la mort ne nous séparera même pas. »

» J'observai son jeu de physionomie, il n'était repoussant. Enfin j'aborde cette merveille, elle me répond; je propose de la conduire chez elle, refus de sa part; j'insiste, elle alors :

« Monsieur, prenez-y garde! si vous m'aimez, il faut m'aimer bien, sans quoi la mort ne nous séparera même pas. »

» Confondu d'entendre sa bouche répéter mot à mot ce que j'avais entendu mentalement, je ne mets que plus d'énergie à l'assurer de mon amour :

« Eh bien! alors, » dit-elle, « je me fie à votre parole. Je n'ai jamais eu d'amant, il m'en faut un. Voici ce que vous devez faire; conformez-vous-y de tout point. Vous avez, dans la maison

Digitized by Google

où vous logez, un pavillon élégant qui s'ouvre sur le jardin; laissez, à onze heures du soir, tous les mardi et vendredi, la porte ouverte; n'ayez avec vous que des armes, du courage et de l'amour, je viendrai vous trouver exactement, mais *prenez-y garde! si vous m'aimez, il faut m'aimer bien, sans quoi la mort ne nous séparerait même pas.* »

» Encore plus étonné que les localités de ma demeure lui fussent si bien connues, frappé désagréablement de sa phrase de menace mystérieuse, j'hésite un instant; puis, entraîné par la fougue de l'âge, je promets tout, consens à tout et j'obtiens tout en effet. Nous étions au jeudi de la semaine, dans la nuit du vendredi au samedi : je laissai la porte du pavillon ouverte; le jardin était là; et, deux minutes après les onze coups frappés, ma séduisante maîtresse m'apparut, belle, belle à en être jolie comme Vénus. En me quittant, elle mit à mon doigt une alliance que j'ouvris après son départ. N'y trouvais-je pas gravée sa phrase de tendresse assommante!

» Six mois s'écoulèrent, jamais je ne fus si heureux. Surpris de ma constance, je ne la voyais

Digitized by Google

plus que sans terme; hélas! cette erreur dura peu et fut cruellement détruite.

» J'avais cru porter mon hommage à une Parisienne, je m'étais trompé; ma maîtresse n'appartenait pas à cette ville commode, où le plaisir ne touche ni au poignard, ni au poison, ni à la mort, où une infidélité rentre dans les évènements de la vie commune (dit en 1790). J'aimais, j'étais aimé d'une Sicilienne ardente, passionnée; des malheurs, disait-elle, avaient amené sa famille en France, mais cette famille, qu'était-elle? je ne l'ai jamais connue.

» Il y avait six mois de la durée de cette tendresse, et au bout de ce laps de temps, sans chérir moins Violenta (qu'elle était bien nommée!), je commençais à reconnaître que d'autres femmes, sans posséder ses qualités précieuses, pouvaient être néanmoins jolies; je les regardais, ce que je n'avais pas fait ci-devant. Enfin, à l'Opéra, une danseuse, débutante enchanteresse, m'inspira le vif désir de l'admirer de près; c'était le samedi au soir que j'obtins d'elle un premier rendez-vous, et ce ne serait que dans la nuit du mardi au mercredi que je reverrais ma Violenta; cette distance me rassura, et je devins infidèle sans remords.

Digitized by Google

» Le mardi arriva; j'attendis la Sicilienne, non sans battements de cœur; elle entra dans la chambre, s'approcha rapidement du lit où je veillais; là elle s'arrêta, fit mine de humer l'air, puis se pencha sur les oreillers, les sentit, et aussitôt un cri terrible lui échappa.

« Une femme, » dit-elle ensuite avec un accès de rage et de désespoir, « une femme est venue ici et tu l'as reçue là ou tu m'attendais. »

» Sa pantomime m'avait décontenancé, son propos me terrifia, j'essayai de balbutier une dénégation; elle m'écoutait avec une incrédulité visible, quand tout à coup ses yeux s'allumèrent, elle se baissa, sa main saisit quelque chose que la Sicilienne me montra en triomphe, c'étaient les poches de la danseuse que l'étourdie, en s'en allant dimanche matin, avait laissées par mégarde. Comment moi et mes gens ne les avions-nous pas vues? je ne me l'explique pas; cependant Violenta les fouilla et le premier objet qu'elle en retira, c'est le billet où, en invitant la danseuse à souper, je lui donnais mon adresse; Violenta le lut, le glissa prestement dans son sein, puis d'une voix sourde se mit à dire :

Digitized by Google

« Ceci veut du sang, je remplirai ma destinée...; *mais prenez-y garde, si vous m'aimez, il faut m'aimer bien, sans quoi la mort ne nous séparerait même pas.* »

» Elle achevait à peine sa phrase fatale, que je la vis s'enfuir avec une promptitude qui ne me laissa pas le loisir de la calmer; mais à peine futelle partie, que me rappelant sa première phrase: *ceci veut du sang*, je pensai à l'innocente danseuse, et en me relevant je me mis à lui écrire, à lui conter la vérité, bien certain que son âme généreuse ne me bouderait pas ainsi que le ferait sa rivale; je lui peignis celle-ci comme une femme dangereuse qui savait son adresse, et qu'il fallait redouter; je la suppliais de ne pas sortir le lendemain avant que je n'eusse été m'entendre avec elle, et surtout vu M. le lieutenant de police.

» Deux heures après, c'est à dire à une heure et demie du matin, le domestique que j'avais chargé de porter ma lettre, avec ordre de réveiller toute la maison de ma belle danseuse, plutôt que de s'en retourner sans lui avoir remis ma missive, reparut devant moi, mais avec une physionomie tellement renversée, et un tremblement nerveux dans

Digitized by Google

tous ses membres si violent, qu'à sa seule vue je compris qu'il allait m'annoncer une horrible catastrophe ; je ne me trompai pas. La Sicilienne, en me quittant, avait couru chez la danseuse, le portier lui avait livré d'autant plus facilement le passage, que, ce soir-là, cette pauvre créature donnait à souper à certains de ses consœurs et de ses confrères en baladinage : on prit pour une convive attardée l'effarée qui se précipita dans la salle à manger. Là, ayant appris d'un valet quelle était la dame du logis, elle s'était élancée vers elle, et en lui présentant d'une main mon billet, elle la frappa au cœur d'un poignard qu'elle tenait de l'autre, et cela en lui disant :

« Voici une lettre de change qu'il faut que tu acquittes. »

» Ce récit me parut affreux, cette catastrophe me fut très désagréable : d'abord j'eus à pleurer ce double trépas; puis je fus soumis à des tracasseries sans nombre de la part de la police, que mes amis puissants firent cesser; mais les investigations les plus sévères, les recherches les plus minutieuses ne purent faire découvrir, à Paris, aucune trace de la famille de Violenta.

Digitized by Google

» Je fus plusieurs jours dans un désespoir, une exaltation d'idées qui ne me laissa pas respirer; je ressentais une crainte vague, quelque chose de sinistre et de mystérieux qui me consternait. Le vendredi prochain, je me couchai de bonne heure, car depuis ce fatal évènement je n'avais plus quitté ma maison; au coup de onze heures, j'entendis ouvrir la porte de ma chambre, et je vis..., oui je vis Violenta pâle, défaite, vêtue de blanc, les yeux atones, la physionomie immobile, et de la blessure qu'elle s'était faite sortaient de gros bouillons de sang.....; du moins tel était le spectacle où l'illusion de mon imagination ardente me présenta; car le lendemain mes recherches les plus minutieuses ne purent me faire voir aucun reste de ce sanglant spectacle.

» Je demeurai pétrifié, mes yeux fixes comme les siens, ma bouche également entr'ouverte et mon corps restant dans une immobilité absolue. La terrible vision s'approcha lentement, sans bruit, monta sur mon lit, souleva les draps et se coucha contre moi à mon horreur inexprimable. Un évanouissement m'aurait rendu heureux, et je le demandai à la nature; elle me le

Digitized by Google

refusa, ou peut-être dormais-je, et j'étais, sans m'en douter, sous l'empire d'un cauchemar abominable.

» Cette visite infernale se prolongea jusqu'au moment où l'horloge de la paroisse sonna une heure du matin : alors l'ombre de Violenta se releva ; ses lèvres glacées posèrent sur les miennes un baiser fétide et puis dirent avec une lenteur désespérante : *Prenez-y garde ; si vous m'aimez, il faudra m'aimer bien, car, vous le voyez, la mort ne nous séparera même pas ;* ensuite elle s'éloigna, atteignit la porte qu'elle avait fermée, l'ouvrit, la dépassa, disparut..., et un coup affreux de tonnerre, me faisant tressaillir, rendit à mon sang glacé sa circulation interrompue... Je revins à moi ; j'étais trempé de sueur ; cependant je me retins d'appeler à mon aide ; ma veilleuse brûlait, j'allumai quatre bougies, et il était jour que je veillais encore.

» Je me gardai de conter à mes amis cette apparition : la nuit suivante, j'avais placé plusieurs pistolets sur la table de nuit, afin de punir, pensai-je, le mystificateur habile qui se jouait de moi ; je ne vis rien. La seconde, la troisième nuit

Digitized by Google

furent également tranquilles, je respirais; mais à la quatrième, celle du mardi au mercredi, voilà que le haineux fantôme revint avec le même jeu se coucher près de moi, y passa deux heures, me quitta en me baisant atrocement sur la bouche et en me répétant sa phrase détestable.

» Depuis lors, et pendant onze mois, je fus poursuivi par la même hallucination; ce qu'il y avait de plus étrange, c'était que, chaque fois, je faisais le projet de passer ces deux nuits fatales de chaque semaine avec mes amis, dans le monde, au jeu ou en parties de débauches; eh bien! malgré moi, en quelque lieu que je fusse, une force invincible, irrésistible me ramenait chez moi, et tout en la maudissant, je lui obéissais, je rentrais, et à dix heures et demie, au plus tard, j'étais prêt à attendre la visite fatale.

» Ce secret me consumait; une mélancolie profonde me minait; je voyais avec dégoût tous les plaisirs de la vie, et en moi se glissait déjà une manie sanglante du suicide. Onze mois, dis-je, me séparaient du jour de la catastrophe funeste, je venais de quitter une société charmante: c'était un vendredi; je m'étais refusé à toutes les

instances faites pour me retenir, et, de retour dans ma chambre, j'allais sonner pour qu'on vînt me déshabiller, et moi rentrer ainsi dans ma longue agonie, lorsque mon regard, errant machinalement, s'arrêta sur mes mains et sur la gauche d'une façon toute particulière, et tout à coup y découvrit la bague, présent sinistre de Violenta, et dans laquelle était gravée la phrase cruelle. Cette vue me fit horreur, et je m'écriai avec l'*Œdipe* de Voltaire, et tout en le parodiant à la fin du second vers :

> Et je ne conçois pas par quel enchantement
> J'oubliai jusqu'ici *ce cruel talisman.*

Aussitôt, par un mouvement désespéré, je saisis cet anneau détestable, et, en le maudissant, je le lançai dans le feu.... Il y tombait à peine que je me sentis dégagé d'un poids énorme; mes idées, rafraîchies, cessaient instantanément de me tourmenter, je ne fus plus poursuivi par cette force infernale qui me contraignait à rentrer; bien au contraire, une impulsion opposée me conseilla de revenir dans la maison charmante d'où je venais de sortir.

» Me voilà sonnant non pour me faire désha-

Digitized by Google

biller, mais pour dire que l'on remette les chevaux à ma voiture; mes valets s'étonnent et ne font aucune observation, je ne le permettais pas; et avant le coup de onze heures, j'étais au milieu d'un cercle rieur. Ce n'est pas que je fusse complètement tranquille; je redoutais que le spectre vindicatif ne vînt me poursuivre en si bon lieu..; j'en fus pour ma crainte : ni cette nuit, ni celle du mardi suivant, ni aucune autre, je ne revis plus la vision sans égale, fruit d'une imagination allumée et que j'aurais éteinte beaucoup plus tôt si, plus tôt, je me fusse avisé de me débarrasser de la bague qui, sans doute, alimentait cette illusion odieuse.

» Dès lors, je fus heureux. »

J'avais écouté Saint-George avec une attention extrême, et j'avoue que le dénouement de cette histoire si extraordinaire me parut singulier, et que ma raison ne put l'admettre; je préférai croire à un cas plus naturel : c'est que pendant onze mois, et à la suite d'une catastrophe horrible, sa raison avait failli et qu'elle lui était revenue quand la nature l'avait voulu. C'est

Digitized by Google

de cette manière que l'on devrait expliquer un grand nombre d'histoires extraordinaires qui rentreraient dans le cas d'une maladie ordinaire.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Ma situation embarrassante à Londres. — J'y voyais mieux les affaires de la France qu'à Paris. — J'y reviens pour servir le roi. — Je ne peux le voir. — Enfin j'obtiens un rendez-vous. — IL EST TROP TARD. — Entrevue avec Louis XVI, le 7 août 1792; révélations curieuses. — Journée du 10 août 1792. — Ce que me disent les jacobins. — J'obtiens des meneurs d'être renvoyé à Londres. Retour vers la Constituante. — Orateurs de l'ordre de la noblesse. — Portrait de Cazalès. — Ce que Napoléon pensait de lui. — Ce qu'il voulait en faire. — Comte de Montlosier. — Vicomte de Clermont-Tonnerre. — Comte de Lally-Tollendal. — Duval d'Epré menil. — Son propos à Pétion. — Marquis de Laquaille. — Comte d'Entraigues. — L'armoire de fer. — Lettre de M. de la Porte qui m'inculpe à la fin de 1792. — Achille Viard. — Il me dénonce à la Convention. — Lettre que j'écris d'Angleterre pour me justifier. — Je suis mis en accusation et sur la liste des émigrés. — Je manque d'argent. — Desrenaudes et Biard. — Biographie de celui-ci depuis 1772 jusqu'en 1795. — Toujours le pot de terre contre le pot de fer. — Je suis banni d'Angleterre. — Sort qui m'attend si je descends sur le continent européen. — Je passe aux Etats-Unis. — Portraits de Washington. — D'Adams. — De Jefferson. — De Madisson.

Je ne réussissais à rien de bon en Angleterre; ma position même y devenait insoutenable. Les jacobins gagnaient chaque jour du terrain à Paris, et nous, placés loin de la lutte, pouvions

Digitized by Google

en mieux apprécier les résultats. On ne recevait l'ambassadeur français à la cour que les jours de cérémonie, on ne l'appelait en aucune intimité; lui en ressentait un dépit mêlé de colère; je ne m'en étonnais pas, car, puisque la France, en anarchie, n'avait plus de gouvernement, que pouvait être son ambassadeur? Quel rôle jouerait-il désormais dans la diplomatie européenne?

J'ai dit qu'à Londres nous pouvions mieux apprécier les symptômes de dissolution de la monarchie, parce que nous n'étions pas distraits par ces milles passions qui emportent, égarent, enivrent les acteurs d'un combat politique. En mon particulier, je recevais des lumières qui me venaient de plusieurs républicains de mes amis; eux, voulant me gagner à leur opinion, ne se cachaient pas dans leurs espérances, et ils me confiaient leurs manœuvres.

Épouvanté des coups qu'ils allaient porter, redoutant pour le roi la haine sombre et farouche de Marat, de Robespierre, et surtout de Pétion, l'ennemi le plus acharné que pût avoir la famille royale, je me déterminai à partir de Londres, et j'arrivai à Paris deux ou trois semaines après le

Digitized by Google

20 juin, terrible journée, où Louis XVI montra un courage qui l'eût raffermi sur le trône, si, le lendemain, il n'était pas retombé dans sa fatale apathie.

Dirai-je encore que mes efforts pour obtenir une audience furent inutiles; on ne me la refusait pas précisément, mais on me renvoyait à un temps meilleur. J'avais à garder des mesures : un membre de la législative, un imbécille nommé Ribbes, m'avait accusé et dénoncé à la tribune comme faisant partie du *Comité autrichien ;* celui-là, prétendant déchirer le voile, affirma que j'étais l'agent du duc d'Orléans, et l'homme de cette faction particulière. On s'était moqué de lui, n'importe, nous étions dans un moment où tout était périlleux.

Avec donc la meilleure volonté du monde, je ne pus servir le roi, et ce furent ceux qui le dirigèrent qui m'empêchèrent de lui être utile. Je voulais le sauver, lui faire quitter la France, et j'avais un moyen sûr pour le faire arriver jusqu'à la Manche, là des navires anglais auraient peu tardé à l'arracher à ses ennemis.

Le 7 août, à cinq heures du matin, je fus

Digitized by Google

réveillé par le comte de Rochefort d'Ailly, gentilhomme de haute maison, fort aimable, gracieux, fanatique dévoué de Voltaire, et royaliste au plus profond de son cœur. Le roi lui avait dit la veille de me conduire au château, à six heures précises. J'eus à peine le temps de m'habiller, et je suivis mon guide ayant la mort dans le cœur, *car il était trop tard.*

Je fus introduit par l'escalier noir, et j'arrivai dans le cabinet de Louis XVI. Ce prince, vêtu de violet, avait passé une robe de chambre de basin blanc, par dessus sa veste. Il me parut abattu, somnolent et comme déjà frappé de mort; il me demanda des nouvelles d'Angleterre; je lui en donnai succinctement; il m'écouta ainsi que l'eût fait un indifférent : sa pensée était ailleurs. Puis il me dit : « Qu'avez-vous à m'apprendre?

— Il y a vingt jours que j'aurais pu donner au roi des avis salutaires, » repartis-je; « alors il y avait facilité de le faire sortir de Paris; mais, depuis huit jours, on le garde à vue, pour ainsi dire; un triple rang d'espions enceint les Tuileries, et leur vigilance redouble lorsque la nuit est venue.

—Je le sais, » répartit le prince; « que la volonté

Digitized by Google

de Dieu soit faite. Et, il y a vingt jours, quel était votre plan ?

— De vous sauver, sire, avec la reine.

— Et mon fils, et ma sœur, et ma fille?

— Ceux-là ne couraient aucun danger en restant à Paris. (Hélas ! je le croyais, et qui pouvait croire, à l'avance, à l'horrible crime qui enleva la vie à madame Élisabeth et à son royal neveu !)

— Monsieur, je vous suis obligé, mais je ne me serais pas séparé d'eux.... Maintenant, que me conseilleriez-vous de faire?

— Le roi n'a de ressource que dans lui-même; Paris va lui devenir fatal, et il ne peut en sortir que les armes à la main.

— Jamais je ne commencerai la guerre civile.

— Ah! sire, l'initiative ne vous en restera pas. »

Alors je lui dévoilai le plan des conspirateurs; je lui fixai le 10 août comme celui où il serait attaqué.

— C'est bien prompt, » me répondit-il; « je crois que vous trompez d'une semaine.

Digitized by Google

— Je crains plutôt que le roi ne soit dans l'erreur.

— Ah! monsieur de Périgord, que l'Assemblée constituante a de reproches à se faire!

— Sire, qui a bien vu dans ces temps de brouillard? personne; mais, depuis deux ans, pourquoi s'obstiner à fermer les yeux?

— Que la volonté de Dieu soit faite, » répéta-t-il, et il me congédia. Je ne le revis plus.

Que dirai-je de la terrible journée du 10 août 1792. Qui ne sait que le roi menacé dans son palais, où un cœur héroïque se serait défendu, se livra, trompé qu'il fut par la fourbe infame de Rœderer? L'assemblée législative retint comme prisonnier le roi légitime, qui était venu lui demander un asile momentané.

Je vis, ce jour, les chefs de la faction, ils avaient jeté le masque : c'était une république qu'ils voulaient, leur joie était féroce, je compris le péril que je courais, et, après avoir vu les premières exécutions, je fis comprendre aux meneurs combien la neutralité de l'Angleterre pouvait les servir; je me présentai comme l'ami in-

Digitized by Google

time de Pitt, je me remuai tant que Robespierre, les Girondins, Danton et Roland se déterminèrent à me lâcher, oui; lâcher est le mot; je courais risque de mort si je fusse demeuré sur cette terre brûlante.

Un caprice des meneurs faillit me perdre, ils savaient que la Convention, à sa première séance, proclamerait la république, et ils tenaient à ce que je partisse non comme ministre d'un roi détrôné sans retour, mais comme agent de la république; on ne me donna mes pleins-pouvoirs que dans les derniers jours de septembre; dès que je les eus, je me sauvai d'une ville où je venais de voir, en quelque sorte, massacrer devant moi les anciens évêques mes confrères, ceux dont la vie avait été si parfaite, si pure.

Avant de quitter la France pour plusieurs années, je m'aperçois qu'entraîné par la chaleur du récit, j'ai omis de signaler quelques députés fameux appartenant à l'ordre de la noblesse, comme j'avais fait de ceux en sommité du clergé et du tiers.

Certainement le premier orateur dans l'ordre de la noblesse, celui qui, dès les premiers jours,

Digitized by Google

se démêla de la foule, fut un député languedocien du bailliage de Grenade, près Toulouse, Casimir de Cazalès, né en 1752, et simple capitaine d'infanterie; son extérieur prévenait peu, il avait des formes épaisses, des manières lourdes, un ensemble guère distingué; cependant, au jeu mobile de sa physionomie et à l'expression que ses yeux prenaient parfois, on pouvait comprendre que sous ces dehors massifs il y avait un volcan prêt à s'allumer.

Ses amis, ses camarades avaient de la peine à le croire spirituel, et aucun ne lui eût accordé de la science; cependant, et dès son premier début, il prit un essor élevé, se grandit avec une facilité incroyable, et il dépassa tous ses antagonistes, hors Mirabeau, qui sut se maintenir en équilibre avec lui; son éloquence véloce, impétueuse était réellement la foudre tempérée tantôt par le sentiment, tantôt animée par l'indignation, et toujours cela tout de franchise, de verve et de loyauté royaliste depuis le cœur jusqu'à l'épiderme. L'amour du roi était son culte, non que cette adoration le maintînt en esclavage, mais il la professait en homme éclairé qui trouve dans la

Digitized by Google

monarchie la garantie universelle du maintien de l'ordre et des droits acquis.

Cazalès, de simple gentilhomme qu'il était, et perdu dans la foule, se trouva bientôt publiciste éminent, politique supérieur, légiste consommé. Les anciennes coutumes lui étaient familières; il les avait présentes et savait s'en servir. Il opposa des faits, des preuves, des raisonnements à la mauvaise foi de certains de ses adversaires, et il les écrasa en outre par l'éclat de ses talents oratoires. Sans titres, sans décorations, nouveau noble peut-être, il se fit chef de son ordre, et cela avec tant de vigueur, que le duc de Luxembourg, président de la noblesse, ne fut plus que son aide de camp. Ce pauvre duc faisait pitié à voir; écrasé sous sa nullité qui s'était fatalement manifestée au moment où lui croyait compter parmi les esprits supérieurs, il se traînait piteusement à la suite de Cazalès et sans cesse le consultant des yeux, du geste, de la bouche; le voulant toujours près de lui; n'agissant que d'après sa parole; ne suivant que son impulsion; il en avait fait, en quelque sorte, sa tête, sa langue, ses mains; jamais on ne vit éclater davantage la supériorité

Digitized by Google

du génie sur le rang : celui-ci commande pendant les temps calmes; il obéit, l'orage commencé : en pleine paix, les hommes sont classés selon leur naissance; au moment des divisions intestines et des guerres du dehors, le mérite choisit son rang.

Cazalès avait la repartie encore plus assommante que l'attaque; celui-là aussi aplatissait les centres qu'il dominait de tout son talent hardi; avantageux, téméraire, ne doutant de rien; vrai Gascon par sa jactance et sa bravoure dont il donna des preuves; car il soutenait son opinion l'épée au poing, comme il la défendait à la tribune; il bravait tout, parce qu'il était sans crainte; poli, cependant, mesuré dans ses propos; sachant, comme le flot de la mer, jusqu'où il pouvait aller; rempli d'esprit, de finesse, de malice, de bonne compagnie, de force d'ame, de vigueur du corps; il fut constamment cher à son parti, estimé de ceux dont les opinions lui étaient contraires, et il a pu jouir de son vivant de la plénitude de sa gloire.

Pourra-t-on croire que, dans l'émigration, des jaloux osèrent l'écarter du prince, que des imbécilles lui reprochèrent ses mauvaises opinions, que

Digitized by Google

le comte d'Artois l'accueillit faiblement? aussi tarda-t-il peu à rentrer en France aussitôt que le premier consul y eut ramené la paix.

Napoléon montra une joie vive de l'adhésion de Cazalès.

« Je la préfère, » me dit-il, « à cent mille des hommes ordinaires, c'est un beau génie, un excellent citoyen; il veut la monarchie et non les vaines spéculations de l'idéologie. Il est bon que Cazalès marche un moment tout seul; plus tard je me charge de sa fortune. »

Lorsqu'il le sut candidat au corps législatif, il le fit recommander au sénat par ses frères et Cambacérès, et, au moment où la mort frappa Cazalès, Napoléon lui ouvrait le conseil d'État, en attendant le sénat et une des grandes charges de l'empire : il me l'a dit plusieurs fois, sa mort lui causa un regret sincère.

Parmi les gentilshommes royalistes, je citerai le comte de Montlosier, gentilhomme d'Auvergne. Celui-là joignait à une érudition profonde une éloquence d'entraînement : il parlait en homme convaincu, aussi savait-il souvent convaincre. Il brillait par des éclairs de génie, par

Digitized by Google

des mouvements oratoires; il lançait tout à coup de ces mots qui ressemblent à l'éclat du tonnerre. N'écoutant que son cœur, il ne fut inspiré que par sa conscience. On le vit défendre avec une véhémence égale le trône et l'autel, parce qu'il croyait qu'on était injuste envers l'un et envers l'autre. Il n'en demeura pas moins la sentinelle avancée de tant d'intérêts froissés et le plus ferme rempart des droits du monarque et du peuple.

Le marquis de Clermont-Tonnerre, monarchien constitutionnel, ne regrettant pas les vieilles institutions, aurait voulu que le royaume fût fondé sur un pacte consenti de tous. Cependant, plus bourbonniste que démocrate, il finit par se ranger vers la cour aussitôt qu'il lui fut prouvé que ses amis, en se trompant, abusaient de sa mansuétude. Parleur agréable, dissertateur profond, on aimait à l'écouter, et cette audition profitait à une vive intelligence, qu'elle aidait à se développer.

Le comte de Lally-Tollendal, fils d'une victime du despotisme, ayant débuté brillamment dans le monde par la défense de son père, prit celle de la

Digitized by Google

monarchie dans l'assemblée nationale : sa gloire fut sans tache. En ne ménageant pas les abus, en ne flattant personne, en disant la vérité à tous, il sut faire respecter son caractère. Ce n'est point que les gens de goût ne le trouvassent trop amateur du pathos, et, en général, on désapprouva sa parodie de l'*ecce homo,* qu'il employa pour intéresser les Parisiens en faveur de Louis XVI, lorsque ce roi parut à l'Hôtel-de-Ville après les journées d'octobre 1789.

Duval d'Éprémenil eut aussi de beaux mouvements oratoires à l'assemblée constituante. Ce parlementaire, jadis factieux, parut aux États généraux en défenseur enthousiaste de la monarchie. Le peuple, qui l'avait admiré, le prit en haine et, dans une circonstance, faillit l'assommer sur la terrasse des Feuillants. Pétion, alors maire de Paris, accourut et lui sauva la vie. D'Éprémenil, entendant les vivat dont on flattait celui-là, lui dit avec amertume :

« Monsieur, et moi aussi j'ai été porté en triomphe par le peuple. »

Le marquis de Laqueuille, le comte d'Entraigues, etc., et autres, furent aussi parmi ceux qui

Digitized by Google

défendirent le trône croulant. Je pourrais étendre cette galerie, mais j'ai hâte de revenir aux événements.

J'avais bien fait de quitter Paris. A peine fus-je hors de la France que l'on trouva la fameuse armoire de fer, et dans elle cette foule de papiers que le roi aurait dû brûler, et qui compromirent tant de personnes : je fus du nombre. Une lettre de M. de La Porte au roi, en date du 22 avril 1791, disait :

« Sire, j'adresse à Votre Majesté une lettre » écrite avant-hier, et que je n'ai reçue qu'hier » après-midi : elle est de l'évêque d'Autun, qui pa- » raît vouloir servir Votre Majesté. Il m'a fait dire » que le roi pouvait faire l'essai de son zèle et de son » crédit, et lui désigner les points où il désire de » l'employer. La nouvelle faction qui s'élève aux » jacobins veut le rétablissement de la force pu- » blique, le maintien de la monarchie, l'anéan- » tissement de la démocratie et la sûreté de votre » personne. »

Ce coup m'accablait, car, à cette époque, on regardait comme crime toute velléité de travailler pour le roi. Peut-être, mes amis ja-

Digitized by Google

cobins, car j'en ai eu dans tous les partis, seraient parvenus à mettre en oubli cette pièce malencontreuse, lorsqu'un misérable nommé Achille Viard, second Titus Oatès (1), s'avisa, pour se faire valoir, de venir dénoncer à la barre de la Convention nationale des gens qui, certes, ne méritaient pas le titre de traîtres. Ce drôle, chargé de me nuire, prétendit m'avoir vu en Angleterre faisant partie d'un comité royaliste où se réunissaient la comtesse Dubarry, le duc d'Aiguillon, le comte de Narbonne, Maury, Cazalès et la suite; qu'enfin j'avais promis de me placer au premier rang dans un complot tendant à renverser la république.

Sur ces paroles corroborées de la lettre de la Porte, la Convention nationale me décréta de mise en accusation; j'aurais dû supporter le juge-

(1) Sous le règne de Charles II, et lors de l'incendie de Londres, en 1666, un misérable docteur, nommé Titus Oatès, dénonça un prétendu complot papiste. Chaque jour, il ajoutait à ses calomnies : d'abord, on le crut; puis on le connut mieux. Déclaré faux-témoin, il fut condamné à la prison perpétuelle et à être fouetté en public quatre fois l'an. La révolution de 1688 le rendit à la liberté, et l'usurpateur lui donna une pension. *Qui se ressemble s'assemble.*

Digitized by Google

ment; il y avait pour moi autant de péril à répondre qu'à me taire; car je ne pouvais répliquer qu'en prenant les formes républicaines, et par là me faire mal voir à l'étranger. Mais aussi, je ne voulais pas être privé du droit de rentrer en France. L'émigration forcée ne me convenait pas plus que la volontaire : ce fut ce qui me détermina à envoyer à la Convention nationale l'adresse conçue dans les termes suivants, que je datai du 12 décembre 1792 :

« Citoyens,

» Je viens de lire dans le n° 3 du Bulletin de » la Convention nationale, le plus officiel de tous » les journaux, la phrase suivante : *Par une lettre » du 21 avril, La Porte adresse au roi une pièce » de l'évêque d'Autun qui, dit-il, paraît désirer » de servir S. M.; il m'a fait dire que vous » pouviez faire l'essai de son zèle et de son » crédit.* Le Bulletin ajoute que, tout de suite, » la Convention nationale a décrété d'accusa» tion Talleyrand de Périgord, ancien évêque » d'Autun.

» Ma réponse à cette inculpation est simple et » courte; je n'ai jamais rien dit ni rien fait dire

Digitized by Google

» de semblable ; je n'ai jamais eu aucune espèce » de rapport direct et indirect, ni avec le roi ni » avec M. La Porte ; je n'ai pas rencontré quatre » fois dans ma vie M. La Porte ; je l'ai vu chez » lui deux fois pour des objets étrangers à nos » questions révolutionnaires.

» A l'époque du mois d'avril 1791, voici ce » qui s'est passé : on s'occupait à Paris de l'arrêté » du directoire du département concernant les » églises paroissiales, les chapelles, etc. Cet » arrêt, pris le 11 avril, fut soumis par le direc- » toire à l'Assemblée nationale qui, le 18, le ren- » voya au comité de constitution pour qu'il fît » son rapport. Je fus chargé de ce petit travail » et m'en occupai au même instant ; ce fut le » lendemain ou le surlendemain que je rencontrai » dans une société M. La Porte ; on y parla » beaucoup comme on ferait ailleurs des pâques » du roi, de l'arrêté du département et du bon » ou du mauvais succès qu'il aurait dans l'As- » semblée. Je dis que j'ignorais quelle serait » l'opinion de l'Assemblée à cet égard, mais que » la mienne était bien décidée, et qu'au départe- » ment et à l'assemblée, je soutiendrais l'arrêté;

Digitized by Google

» j'ajoutai que j'avais déjà rédigé dans ces prin-
» cipes le projet du rapport du comité de constitu-
» tion, l'objet de ce rapport devant être de rendre
» très familières des mesures importantes à l'ordre
» public; j'avais le projet de consulter plusieurs
» personnes. Quelques uns de mes collègues,
» actuellement de la Convention nationale, peu-
» vent se rappeler que je le leur ai communiqué
» à cette époque et que je profitai de leurs con-
» seils en y faisant des changements considé-
» rables. M. La Porte qui, comme tous les servi-
» teurs du roi, n'était occupé que des inquié-
» tudes de conscience qu'il manifestait aux
» approches de Pâques, paraissait s'intéresser
» vivement au succès d'un arrêté qui déclarait
» que la liberté du citoyen dans ses opinions reli-
» gieuses doit être garantie contre toute espèce
» d'atteinte. J'ai su ensuite d'une personne de la
» chambre dans laquelle nous étions qui me
» demanda de lui prêter ce rapport, que M. La
» Porte en avait obtenu communication, et c'est
» apparemment cette pièce qu'il se hâta de faire
» copier et envoyer au roi comme propre à
» rassurer sa conscience.

Digitized by Google

» Si M. La Porte, en envoyant cette pièce à » Louis XVI, a écrit que je paraissais désirer » servir S. M.; s'il lui a parlé de mon zèle, de » mon crédit, parce que je voulais, avec tous les » patriotes de l'Assemblée constituante, faire » faire consacrer la liberté générale des opinions » religieuses où le roi devait trouver, comme tous » les citoyens, la liberté particulière, M. La Porte » s'est servi d'une expression *inconvenable.* » Mais d'après quel principe de justice puis-je » être décrété d'accusation? parce que M. La Porte » s'est mal exprimé? On a cherché à faire valoir » son zèle auprès du roi par des espérances ima- » ginaires. Les faits que je viens de rapporter » suffisent, par leur rapprochement, pour » expliquer le véritable sens des expressions de » M. La Porte.

» Je n'ai plus qu'un mot à dire et ce mot suf- » fira à tout homme d'honneur qui sait en re- » connaître dans les autres les principes et le » langage; c'est le 19 de ce même mois d'avril » que je rédigeai cette fameuse adresse du dépar- » tement, adresse que les patriotes appelaient alors » trop républicaine; je prie les hommes justes

Digitized by Google

» qui ont accordé quelque estime à ma conduite
» politique, dans ce cours de la révolution, de re-
» lire cette adresse et de se demander si l'homme
» qui adressait au roi de telles paroles le 19, qui
» les lui portait le 20 au matin, et qui n'ignorait
» pas de quelle manière elles avaient été reçues,
» pouvait, le 21, faire parler au roi de son zèle
» pour lui? »

Cette démarche fut infructueuse; la Convention, entraînée vers les proscriptions et les échafauds, me maintint brutalement sur la liste des émigrés. Du moins, si j'avais pu rester paisible en Angleterre; mais non, la haine de mes ennemis aspirait à me chasser de l'Europe. Une démarche officielle fut faite contre moi, auprès du ministère anglais, par les agents des frères de Louis XVI; des pièces fausses prouvèrent que, loin d'être proscrit par les jacobins, j'avais mission, de leur part, de pousser la Grande-Bretagne dans l'abîme des révolutions, et que je recevais d'eux des sommes énormes.

Je manquais d'argent à cette époque, et Biard, de concert avec l'excellent Desrenaudes, dont je parlerai plus tard, me firent passer une chétive

Digitized by Google

somme de mille écus, qu'ils obtinrent de plusieurs débiteurs que j'avais dans la Convention même. Tel fut le fondement de la calomnie, si bien exploitée, et à laquelle le cabinet de Londres se laissa prendre. Aussi, dès que la loi de l'*alien bill* eut été votée par le Parlement, et que les ministres du roi George III purent bannir à volonté les étrangers de la terre britannique, je fus le premier peut-être à qui l'on appliqua cette mesure, odieuse quand elle pèse sur des gens qui veulent le bonheur de l'humanité.

Avant de parler de l'Amérique, où je dus aller chercher une retraite, je veux consacrer quelques lignes à parler de mon ami Biard. Lorsque je fus nommé agent général du clergé, je vis arriver chez moi, inopinément, le compagnon de collége auquel m'unissait une tendre amitié; il y avait huit ans que je ne l'avais vu; j'ai raconté comment, pour échapper aux conséquences d'une fantaisie de la comtesse Dubarry, il avait quitté la France, vers 1792, s'en alla à Ferney, à Genève, et là il rencontra un riche Anglais catholique.

Celui-ci contraint de retourner à Londres, pour

Digitized by Google

recueillir une immense succession, ne voulait pas que son fils, âgé de dix-neuf ans, renonçât, comme lui, au voyage que tous les deux allaient faire en Italie. Biard était prêtre ; ce titre plut à sir Jenkinson, qui le plaça, en qualité de gouverneur suprême, auprès de son héritier, et Biard, avec tous les agréments de la fortune, parcourut la Péninsule, alla avec son éleve en Sicile, à Malte, puis en Grèce. Ils rentrèrent par Venise ; de là, à Vienne, parcoururent l'Allemagne, la Pologne, Moskou, Saint-Pétersbourg, la Suède, la Prusse, le Danemarck, la Hollande, et ils s'embarquèrent pour la vieille Albion.

Ce voyage avait duré quatre ans ; Biard, bien accueilli, resta avec sir Jenkinson jusqu'à la guerre de l'indépendance américaine ; alors il le quitta, riche d'une pension viagère de deux mille quatre cents livres de rente, d'un cadeau de mille guinées et d'environ douze mille francs d'épargnes.

Enfin, en France, il alla courir après sa mère retirée en province : là, il se débarrassa de sa somme, d'environ trente-six mille francs, en faisant le bonheur d'une sœur qu'il avait. Nous

Digitized by Google

nous écrivions, et je ne pouvais l'attirer à Paris; ma nouvelle charge le détermina à y venir; il voulait une cure, celle du lieu où vivait sa mère et sa sœur. M. de Marbœuf, dont elle dépendait, la lui accorda, et mon sage pratique, refusant une place de douze mille livres que je lui procurais à la feuille des bénéfices, s'en retourna faire le bon pasteur.

Quatre ans après, sa mère était morte, et, lui en 1786, fut contraint de se démettre de sa charge d'ame, parce qu'il avait enseveli par piété un jeune homme tué en duel, et cela contre la volonté d'un grand-vicaire, pieux ennemi de la famille du défunt. Biard ne me conta pas sa mésaventure; sa sœur me l'écrivit, en me recommandant, comme si j'avais besoin qu'on m'enseignât, *mon devoir*.

Je venais, l'an auparavant, de sortir de fonction; néanmoins je trouvai à caser mon ame de bronze. Un richissime financier avait un fils, il le donna à Biard pour l'élever jusqu'à ce qu'on le mît au collége, et, outre la table, le logement, la nourriture et le reste, il y joignit un traitement annuel de trois mille livres.

Digitized by Google

En 1788, Biard revint à moi, il s'est démis de ses fonctions de gouverneur, et en voici la cause : la mère de l'enfant, superbe brune, vieille de vingt-cinq ans, s'était amourachée de mon ami; lui en perdit son cœur, mais non la tête, et se rappelant qu'il était prêtre, ne voulut pas, à trente-quatre ans environ, recommencer ses torts du temps de la comtesse, et bravement il avait fui le pays.

Dans le temps que je cherchais à le placer, l'évêché d'Autun tomba dans ma bourse; voilà Biard, secrétaire intime du prélat, à pallium, en attendant le vicariat et le meilleur bénéfice du diocèse; mais la révolution arrive, je jurote, Biard se fait confesseur de la foi, et me quitte. Le 10 août a lieu. Je suis proscrit, Biard m'écrit, me console, et expose sa vie pour me faire passer de l'argent..., l'argent de mes débiteurs, à l'entendre. En 1796, Desrenaudes m'apprendra que Biard avait fait sur son petit pécule l'avance de la somme que j'ai relatée, et que le pauvre diable n'en a pas été remboursé encore.

Desrenaudes trouvait cela superbe; de Biard à moi la chose me parut simple; car l'amitié,

Digitized by Google

ai-je dit, a des devoirs et est une charge... Mais j'anticipe sur les événements; attendons, à reparler de Biard que je sois en 1796; je ne suis qu'en 1793 et forcé de sortir de l'Angleterre sans savoir où j'irai.

Expulsé de l'Angleterre, pouvais-je assurément descendre sur le sol européen? les émigrés le remplissaient avec leurs passions vindicatives, leurs haines, leur désir de vengeance; se subdivisant en catégories, chacune se croyant plus pure que celle venant après, ils s'accusaient, se dénonçaient, s'espionnaient réciproquement. Le baron de Breteuil me détestait; il jouait alors un grand rôle. Monseigneur le comte d'Artois était presque certain qu'en conséquence de l'excommunication dont le saint-père m'avait frappé je me changerais en loup-garou chaque nuit du sabbat, Monsieur ne m'avait point pardonné encore de n'être pas entré dans ses vues. En Portugal, en Espagne, j'avais à craindre l'Inquisition; en Italie, la justice papale; en Prusse, les deux Lameth arrêtés en expiation de leur *conduite révolutionnaire* gémissaient dans les casemates de Spandaw, et les cachots d'Olmutz, en Autriche,

Digitized by Google

renfermaient Lafayette et de Latour-Maubourg qui, y étant allés demander un asile, y avaient rencontré des fers; on m'avait répété un *bon mot* de la Sémiramis du Nord (Catherine II, impératrice de Russie) qui, disait-elle, me réservait un diocèse en Sibérie.

Ainsi, de toutes parts, l'Europe m'était fermée; partout où je descendrais, je rencontrerais des ennemis, des persécuteurs : l'exil est une horrible prison. Les États-Unis seuls m'offraient un lieu paisible; je dis donc adieu à la vieille terre, et j'allai chercher la paix sur un continent nouveau.

Washington, ce grand homme qui, dans cette époque moderne, a fait reparaître en lui toutes les vertus de l'antiquité; ce sage qui exerça la souveraine puissance et qui ne fut pas ambitieux; qui, directeur d'un grand empire, a laissé une succession dont rougiraient les enfants de nos receveurs généraux, occupait en Amérique, aux États-Unis, la présidence où le vœu de ses concitoyens le rapporta deux fois consécutivement; le si véritable fondateur, avec Francklin et Adams, de la liberté de leur patrie naissante ne pardon-

Digitized by Google

nait pas à la révolution française ses excès envers Louis XVI que lui regardait comme le libérateur et l'ami de son pays.

Quand je fus présenté, il ne laissa pas que de se montrer inquiet de mes pensées secrètes; je le rassurai pleinement en lui jurant sur l'honneur que je venais, non embraser les États-Unis, mais leur demander du repos et peut-être une tombe. Lorsque le grand homme ne me regretta plus, il me traita avec une bonté particulière.

Je vis là, et souvent, l'habile, le savant, le politique Jefferson, que déjà l'opinion désignait pour une présidence plus ou moins éloignée; celui-là, autre homme d'État sans orgueil, et qui, pour toute ambition, avait celle de la grandeur de sa patrie.

Je fus assez heureux pour me lier d'amitié étroite avec M. Madisson, successeur de Jefferson à la présidence, et son émule soit par les qualités brillantes, celles du cœur, l'amour du pays et de l'indépendance. Il est doux surtout, après les temps désastreux qui venaient de finir pour nous et qui se perpétuaient pour les autres, de

Digitized by Google

rencontrer des hommes et une contrée où la vie ne fût pas à charge, où le mérite ne rendît pas suspect, et où la vertu ne fût pas persécutée. L'Amérique m'offrit cette terre heureuse, et certes j'en savourai les délices avec autant de charme que la France tant aimée, la France révolutionnaire, m'avait trouvé impatient de la quitter.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Aperçu sur les États-Unis. — Causes de leur prospérité. — D'où viendra leur décadence. — Le catholicisme l'emportera sur toutes les sectes chrétiennes. — Pourquoi. — Opinion que Napoléon avait de ce culte. — Que les Américains sont sans urbanité. — Et que leur politesse est une des branches de leur industrie. — Qu'il n'y a aux États-Unis ni savants, ni littérateurs, ni artistes. — Pourquoi. — Biard, Desrenaudes, Chénier, Sieyes, Garat, Ginguené, Cambacérès, Dubois-Dubay. — Barras, etc., m'écrivent pour m'engager à rentrer en France, après le 9 thermidor. — J'hésite. — Lettre que m'écrit madame de Stael. — Je demande ma radiation à la Convention nationale. — Pétition que je lui adresse à ce sujet. — Sur le rapport de Chénier, je suis rappelé. — Je quitte les États-Unis. — Traversée. — Capitaine Biard. — Je débarque à Hambourg. — Qui j'y trouve. — Portrait de la comtesse de Genlis. — Marquis de Valence. — MM. Alexandre et Charles de Lameth. — Duc d'Aiguillon. — La duchesse d'Aiguillon. — Mot que je dis sur le général Danican. — Billet de Reinhart. — Portrait de Barras. — Larévcillère-Lepaux. — De Rewbell. — De Letourneur (de la Manche). — De Carnot.

Je ne dirai rien des États-Unis; ce sont des adolescents encore dans le bel âge, où les vertus viennent du cœur, et où l'ambition sommeille; peuple nouveau, créé avec l'expérience des anciens royaumes, il a été civilisé, riche, éclairé,

Digitized by Google

au jour même où il a pris naissance, il n'a donc pas eu à passer au milieu de ces convulsions politiques et guerrières qui, pendant des siècles, ont retenu l'élan des autres nations.

Là, les lois ne sont pas venues du temps, on les promulguait d'abord avec tout le perfectionnement possible; les autres peuples, pendant plusieurs centaines d'années, ont cherché le bien au hasard, et c'est à force de faire des fautes que la science leur est venue. Des sages, des philosophes instruits par l'histoire de tout l'univers, lui ont donné en un jour une constitution plus parfaite que celle à laquelle les peuples de l'Europe sont arrivés, après tant de fausses démarches, d'erreurs, de crimes, de folies. Que de sang nous avons versé pour obtenir un code satisfaisant! tandis que l'Anglo-Américain a tout à coup profité de nos fautes, de nos excès, de nos travaux et de nos expériences.

Pourra-t-il gagner encore? j'en doute. Sa jeune perfection hâtera sa décadence; des intérêts divers surgiront au milieu de tant d'États, de constitutions différentes, et que lie à peine au faisceau commun e cordon fédéral. Déjà de l'a-

Digitized by Google

mour de la richesse établie acquise, on passe au contentement de la vanité. Ceux qui fondèrent la liberté, l'égalité, en Amérique, voudraient dominer les nouveaux-venus, qui sont pour eux des intrus, ou tout au moins des étrangers.

Des points quelconques diviseront ces États, et alors celui qui comptera plusieurs millions de citoyens pesera sur ceux qui n'en renfermeront que quelques centaines de mille. Alors il y aura, dans ces présidences boiteuses, des empereurs, des rois, des grands-ducs, des margraves, des comtes, etc., de fait, de droit, sinon de nom, et là où la réalité ne fait faute, il est rare que la fiction n'arrive pas à son tour. La manie nobiliaire, innée dans l'homme, gagnera les États-Unis, comme elle a régi tous ceux établis depuis la confusion de Babel.

Occupés uniquement jusqu'à aujourd'hui du soin de s'enrichir, les Américains ont dédaigné les sciences, la littérature et les arts; on ne rencontre, chez eux, ni bibliothèques nombreuses choisies avec sagacité, ni musées publics, ni galeries, ni cabinets de tableaux remarquables par le goût habile qui a présidé à leur formation;

Digitized by Google

ils n'ont pas de théâtre national, presque pas d'auteurs nationaux, et ceux-ci encore sont plus appréciés, plus honorés en Europe qu'aux États-Unis; ne leur demandez ni peintres, ni graveurs, ni sculpteurs, ni architectes; comme ils n'ont eu besoin que d'ingénieurs, ils ont méprisé tout ce qui fait la gloire et l'éclat d'une nation. Ont-ils une musique nationale, un opéra, un corps de ballets nationaux? non encore. L'Europe doit leur fournir tout cela; et encore non pas nos chefs-d'œuvre. Sur cent mille Américains, il y en a un à peine qui mettra 50,000 fr. à un volume rare, un tableau de maître, à une statue de Canova, si l'achat a pour but l'art. Les spéculateurs de tous les pays, et en Amérique comme ailleurs, solderaient à 100,000 fr. un Raphaël s'ils étaient sûrs de le revendre 200,000; mais sacrifier à ces objets morts un, deux millions, perdre ainsi tant de revenu, ceux des États-Unis en sont incapables, ils n'y viendront qu'à l'époque qui leur donnera simultanément tout ce que je viens de signaler dont ils sont privés.

Alors la monarchie naîtra avec le goût, l'esprit, le génie et la politesse; alors la grossièreté

Digitized by Google

ne sera plus une vertu, et tout cela arrivera dès qu'à force de multiplier les religions, une seule les englobera toutes, celle qui, toujours la même, a traversé six mille ans en deux faces, l'une de promesse, l'autre d'exécution; celle qui est seule à instruire ses catéchumènes à la Chine comme au Sénégal; celle dont chaque membre sur toute la face de la terre et depuis dix-huit cents ans a la même profession de foi, divisée en douze articles : LA RELIGION CATHOLIQUE.

Napoléon prétendait qu'elle était la meilleure de toutes les franc-maçonneries, et qu'un catholique seul peut espérer de trouver des frères n'importe dans quel lieu écarté du globe que ce soit, et il ajoutait : « Le luthérien n'est pas le frère du méthodiste, il n'y a pas égalité de foi entre le trembleur et le sectaire de Calvin, le quaker et le puritain. »

Les Américains n'ont aucune urbanité; leur politesse est guindée, non universelle, mais toute spéciale; elle s'applique à un individu et non à une compagnie. Le *primo mihi* marche le premier; puis on doit des égards aux gens de notre connaissance et rien à ceux que l'on ne

Digitized by Google

voit qu'en passant et avec qui on ne se retrouvera jamais.

Un Américain à table d'hôte demande pour lui, et boit seul une bouteille de clairet ; un Français aime mieux s'en passer que de ne pas en offrir à toute une société ; c'est qu'en France l'urbanité est la vertu de tous envers tous, et qu'aux États-Unis elle n'est qu'un des auxiliaires nombreux de l'intérêt. Là, on juge la politesse inutile, ridicule, absurde même, si elle ne doit rien rapporter; c'est une sorte d'effet de commerce que l'avidité et la bassesse tirent sur l'orgueil et la sottise.

Somme totale, lorsqu'aux États-Unis on a admiré la nature des forêts vierges qui ne sont presque plus visitées, le saut du Niagara; vogué sur une des mers intérieures; descendu un fleuve en compagnie de bisons et d'alligators; vu des Indiens; entendu conter des traits horribles de la barbarie sauvage; acquis une paire de mocassins, un tomahawk, un casse-tête, des couronnes de plumes, et fumé des cigares de la Havane (pour les amateurs); assisté à une session du congrès; bâillé à un raout; s'être donné

Digitized by Google

une indigestion pendant un dîner de cérémonie; fait acte d'ivrognerie au dessert; pris enfin le thé en famille, on n'a plus rien à faire (si l'on n'est pas trafiquant). L'ennui gagne, et sous peine de mourir de consomption, il faut payer son passage, monter à bord et se hâter de regagner un lieu quelconque de l'Europe, fut-ce l'Yorkshire, le Portugal ou Cracovie.

J'étais dans ces dispositions, lorsque mes amis de France, Biard, Desrenaudes, l'abbé Sieyes qui ne me boudait plus, le grand Chénier, mon ami, malgré les épigrammes dont il m'a transpercé, Garat, Ginguené, Cambacérès, Tallien, Dubois-Dubay, Barras, Villetard, Grégoire, quelques échappés de la Constituante m'apprirent presque tous à la fois que, les démagogues s'étant à peu près dévorés les uns des autres, les honnêtes gens avaient repris le dessus; que l'on pourrait dorénavant vivre en France heureux et tranquille, obscur ou homme public, sans la nécessité de porter dix-sept mois après sa tête à l'homme de M. de Mestre; tous me conseillaient d'adresser à la Convention nationale une pétition

Digitized by Google

en demande de réintégration dans mes droits de citoyen !

Oh ! que je fus heureux à la réception de ces bonnes nouvelles ! A force d'admirer le modèle des républiques, je mourais d'ennui, et en bâillant, j'hésitais toutefois. Le calme serait-il stable ? L'orage ne gronderait-il plus ? une dernière lettre que voici me détermina complétement à repasser l'Océan :

« Enfin, monsieur, on peut sans trahir la
» patrie pour les uns, la France pour les autres,
» sans enfin s'exposer à la mort soi et les siens,
» écrire à un ami hors des frontières, l'informer
» de notre santé et le prier de nous rassurer sur
» la sienne : il est passé sans retour, et tout l'as-
» sure, ce temps d'horrible folie où, sur l'écha-
» faud en permanence, sont tombés au moins les
» trois quarts de nos amis : avec ceux demeurés
» sur cette triste terre, que Paris était maussade!
» Nul ne parlait, ne riait, n'écoutait; on faisait
» un crime d'un mot échappé à la confiance ou
» à l'irréflexion; un soupir rangeait sur la liste des
» suspects, et le silence semblait fort séditieux.

Digitized by Google

» Ces monstres, après nous avoir ruinés, nous » ont ravi nos soupers.... Hélas! monsieur, on » ne soupe plus en France, avec dix ou douze » amis ou gens aimables; plus de causerie, » d'outre-nuit, de gentil babil aux bougies: » que dis-je? plus de ces bougies qui rendaient » les femmes charmantes, et qui devenaient pour » elles la ceinture de Vénus; le suif horrible, » la lampe puante étaient nos lumières. Aussi, à » ces époques, nos maîtres furent des bouchers, » des épiciers, des tanneurs... Eh! quels maîtres! » L'enfer doit en mourir de jalousie, et nous » devons peu craindre d'y aller, car il ne peut » y avoir pis.

» Ces ogres, ces légistrons, ces cyclopes, ces » anthropophages, à force de nous dévorer, ayant » manqué d'aliments, se sont entre-dévorés eux-» mêmes; ils ont péri comme ils tuaient les » autres. Le couteau fatal ayant été juste cette » fois, nous respirons. L'humanité est sauvée, » et la France, après tant de sacrifices, va entrer » dans la voie de sa régénération..... Quel calme » après une tempête si violente! En vérité, je ne » sais si le cœur, presque accoutumé à des émo-

Digitized by Google

» tions affreuses, ne s'affadira pas de cette paix
» qui ne lui laisse plus à trembler pour aucun
» de ceux qu'il aime. La bonne compagnie
» éparpillée dans la bourrasque se rassemble
» déjà; on se retrouve entre soi; les meneurs
» actuels sont gens très portés à nous refaire du
» passé. Barras est à la tête; il a donné des
» preuves de son courage et de sa capacité aux
» journées décisives de thermidor. On croit qu'il
» sera à la tête du gouvernement; car on s'occupe
» enfin de donner une constitution à la France,
» celle si infame de 1793 n'ayant pu être mise en
» jeu, même par ses pères.

» Cette constitution aura un pouvoir exécutif
» composé de cinq ou de sept membres des
» chambres; enfin ressemblera à quelque chose.
» Si vous étiez ici, vos talents, votre réputation
» déjà européenne vous auraient mis au rang de
» ces presque rois. Venez vite; il est impossible
» qu'on ne vous utilise pas. Lorsque vous serez
» présent, une seule pétition en demande de
» radiation suffira : tous les honnêtes gens l'ap-
» puieront. . . . .

Baronne DE STAEL-HOLSTEIN.

Digitized by Google

A la suite de ces derniers mots viennent des détails particuliers qui ne peuvent intéresser le public et que je réserve pour l'ami ou l'héritier auquel je ferai cadeau de ma collection d'autographes. Charmé de voir luire des jours plus prospères et surtout de pouvoir espérer mon départ des États-Unis, je ne balançai pas à adresser à la Convention nationale la requête que voici :

Philadelphie, 16 *juin* 1795 (28 prairial an III de la république française).

« Maurice Talleyrand - Périgord, ancien
» évêque d'Autun, est parti de France le 10 dé-
» cembre 1792 avec un passeport du gouverne-
» ment qui lui ordonne d'aller à Londres. Cette
» mission avait pour but d'essayer de prévenir
» la rupture entre la France et l'Angleterre. Les
» circonstances n'ont pas permis que les efforts
» fussent couronnés de succès; mais les envoyés
» de France en Angleterre rendront témoignage
» au zèle français que Talleyrand a constamment
» montré pour la république.

» Pendant la durée de sa mission, même le
» 5 décembre, il fut décrété d'accusation, et sur

Digitized by Google

» un prétexte si frivole, que les comités chargés » de rédiger l'acte d'accusation n'ont jamais » trouvé de quoi le composer et qu'il eût été sans » doute rapporté sans les évènements désastreux » qui s'opposèrent aux mesures de justice. » Talleyrand pouvait-il revenir sans que l'objet » de son décret d'accusation lui fût connu? De- » vait-il se constituer prisonnier alors que les » prisons venaient d'être violées? L'assemblée » nationale, gémissant des massacres qui s'y » étaient commis, s'était vue dans l'impossibilité » de les empêcher. Elle aurait donc rendu à » chaque homme le droit de nature pour se dé- » fendre; et quel droit de nature plus évident » que celui de se soustraire à ces mêmes prisons » où l'on avait massacré, où rien ne pouvait » garantir d'un massacre nouveau? Le nouveau » ministère anglais, parfaitement instruit du » patriotisme de Talleyrand, se servit du pouvoir » qu'il acquerrait par l'*alien bill* pour lui or- » donner de sortir d'Angleterre sous trois jours; » Talleyrand partit pour les États-Unis d'Amé- » rique, où il réside encore en attendant qu'il lui » soit permis de revoir sa patrie et d'être reconnu

Digitized by Google

» digne d'elle par ses principes et ses sentiments.
» Talleyrand représente que la qualité de contu-
» mace et celle d'émigré ne peuvent se réunir
» sur la même personne ; que la fuite causée par
» un décret d'accusation, et à plus forte raison,
» l'absence prolongée, par ce motif n'ont aucun
» rapport avec le départ volontaire qui constitue
» le délit de l'émigration; que la Convention
» nationale a reconnu que ceux qui, depuis
» le 31 mai, avaient été persécutés par des man-
» dats d'arrêt dénonciateurs, étaient autorisés
» à reparaître. Talleyrand, décrété d'accusation
» depuis le 2 septembre 1792, est absolument
» dans le même cas; car les prisons étaient alors
» ce que toute la France est devenue depuis sous
» la tyrannie de Robespierre; il eût été in-
» sensé de se constituer prisonnier au milieu
» des troubles qui déchiraient alors la répu-
» blique, etc.

» Charles-Maurice Talleyrand-Périgord. »

Ma pétition partie, j'en attendis le résultat avec impatience; envoyée en triple original à Barras, à Desrenaudes et madame de Stael; tous les trois se concertèrent; mes nombreux amis les secon-

dèrent vivement, et, le 4 septembre de la même année, Chénier, montant à la tribune, me rendit justice cette fois, ou plutôt n'était pas encore passé au rang de mes ennemis; ses paroles bienveillantes ne trouvèrent pas de contradicteurs; il sut faire remarquer, et ceci décida le vote de la Convention, que le ministère anglais me proscrivait de son côté; tandis que les jacobins, ayant Marat et Robespierre à leur tête, en faisaient autant du leur.

Legendre qui, certes, n'était pas suspect, le parfait Boissy-d'Anglas, Génissieux, Duval le secondèrent; on alla aux voix, et une majorité tellement immense qu'elle passa pour unanimité décréta, séance tenante :

« Considérant que le citoyen Talleyrand-» Périgord a puissament secondé la révolution » par sa noble conduite comme citoyen et comme » ecclésiastique; appréciant, en outre, les motifs » qui l'ont éloigné, l'autorise à rentrer en » France. »

Cinquante lettres m'annoncèrent cet acte solennel d'équité; on se hâta de presser l'envoi du décret lui même, que je reçus des mains de l'es-

Digitized by Google

timable, vertueux et savant Caillard, ministre de la France, auprès du président des États-Unis.

A peine si je perdis quelques jours sur cette terre hospitalière, tant j'avais impatience de rentrer dans ma patrie; mais je n'étais pas encore rendu dans celle-ci : les Anglais tenaient la mer, bloquaient les ports de la république française, interdisaient l'entrée aux vaisseaux neutres : je payai mon passage sur un corsaire, sous le commandement du capitaine Vital, brave marin, mais capable d'en apprendre à l'enfer en fait de blasphêmes neufs et piquants.

La traversée fut heureuse jusqu'à notre mer d'Europe, où les tempêtes nous assaillirent avec tant de furie, que nous dûmes chercher un asile dans un port obscur de l'Angleterre; l'*alien bill* m'en éloignait; mais une puissance supérieure, la nécessité, me fit aborder à demi incognito cette terre inhospitalière où, trente-cinq ans après, je fus reçu avec les honneurs dus au représentant d'un des plus grands rois du monde.

L'Océan n'étant plus agité, car lui aussi a ses heures d'orage et de calme, nous remîmes à la voile; nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest;

Digitized by Google

de l'Allemagne, je devais débarquer à Hambourg : c'était le lieu le plus sûr, le moins agité de fièvre politique, bien qu'il s'y trouvât une foule d'émigrés français de toutes les opinions. La première personne que je vis fut la comtesse de Genlis ; mon Dieu, que je la trouvai changée !

Je l'avais laissée étant, elle, forte du monde, et maintenant elle vivait dans une retraite absolue ; maîtresse souveraine au Palais-Royal, à Hambourg elle était presque subordonnée à qui ne la valait pas ; autrefois galante, aujourd'hui timorée ; naguère républicaine, ou tout au moins orléaniste, maintenant elle ne jurait que d'après les Bourbons ; non toutefois, sans garder rancune à Marie-Antoinette, qu'elle outragea barbarement et calomnieusement dans ses *Chevaliers du Cygne*, production qui n'honore ni son esprit ni son cœur.

La nature avait fait la comtesse de Genlis méchante, et elle s'est toujours targuée de bonté ; amoureuse de la flatterie, elle a perpétuellement élevé dans ses ouvrages des autels à de bien chétives déités, et répandu un vernis de vertu sur des créatures furieusement entachées de vices ;

Digitized by Google

gouvernante dans tous les actes de sa vie, elle régentait sans cesse en théorie, et laissait en pratique ses élèves aller à la diable; l'une de ses plus illustres éducations et dont elle a eu raison de tirer vanité m'a juré n'avoir appris l'orthographe qu'après sa séparation d'avec son gouverneur.

Madame de Genlis a passé une moitié de sa vie à être détestée et pour cause, et une autre, à être portée aux nues sans trop de raison; sa conduite envers l'ange terrestre, nommé vulgairement *duchesse d'Orléans*, fut bien coupable; et pour lui donner tort, il n'y a qu'à lire ses *Leçons d'une gouvernante*, où certes elle n'a cherché qu'à se diviniser. Madame de La Reynière avait été aussi sa bienfaitrice : on sait comment elle l'en récompensa dans *Adèle et Théodore;* elle devait de la reconnaissance à madame de La Popelinière, le venin qu'elle dégorgea sur cette infortunée salit les pages de ses *Mères rivales*.

Qui, plus qu'elle, a prêché mœurs, modestie, chasteté de style! quels romans sont plus licencieux de fond et même de forme, que les *Chevaliers du Cygne*, *Alphonse*, *Alphonsine*, *les*

Digitized by Google

Mères rivales que je viens de nommer; il y a des peintures où l'on retrouve la connaisseuse et la femme qui a passé par là.

Son style est pur, net, élégant même, ses peintures de la société sont parfaites, on peut apprendre chez elle à connaître la vraie bonne compagnie; il y a de l'ostentation de catholicisme dans ses pages capucinales; on y voit trop la prétention d'arriver au titre de *mère de l'Église*, que ses critiques lui ont donné par dérision.

Faite pour servir de modèle, estimée des grands, investie d'une belle réputation littéraire, centre où venaient aboutir les illustrations de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci; son inconstance, ses inconséquences, sa manie de s'entourer de bâtards ou d'à peu près, et d'en semer ses productions les plus morales; les femmes dépravées, les chevaliers d'industrie auxquels elle a prodigué l'encens; ce besoin de faire passer aux autres ce qu'on aurait eu tant de joie à lui voir conserver en souvenir d'estime affectueux; cette manie qu'elle partage avec le seul M. de Lormian, de courir de demeure en demeure, et d'être dans le cas de se faire deman-

Digitized by Google

der sérieusement, comme on l'a fait au dernier : « Où logerez-vous cette semaine? » puis un reflet de ses anciennes fredaines; tout cela nuisait à sa position honorable. Ses *Mémoires*, ridicules par ce qu'ils disent, et qui auraient pu être si intéressants par ce qu'elle n'a pas voulu dire, ses *Mémoires*, véritable gazette d'antichambre, dont les quatre derniers volumes surtout n'ont pas le sens commun, achevèrent de la faire décroître dans l'opinion publique. On ne lui pardonna jamais ses méchancetés si condamnables envers l'infortunée princesee de Lamballe, pas plus, répéterai-je, que cette foule d'intrigants et intrigantes qu'elle a vêtus en gens de bien en femmes d'honneurs, parce qu'ils ont brûlé du gros encens *à son joli nez*.

Chaque fois que je voyais son appartement mal soigné, les meubles enterrés sous la poussière, la crasse, l'huile, la cire, l'encre tachant les rideaux, les fauteuils, et puis ses robes, ses coiffes si haillonnées, si sales, je me rappelais les passages nombreux où elle répète que la propreté extérieure est la marque certaine d'une ame chaste, et que le vice seul se montre dégue-

Digitized by Google

billé; et puis, me rappelant le passé et la voyant si peu convenablement mise, je ne pouvais m'empêcher de dire qu'elle avait raison.

Dès que je la vis à Hambourg, je dus entendre ses doléances contre tout l'univers, l'ancien, le nouveau régime, les royalistes, les jacobins, les émigrés surtout, parce qu'elle oubliait facilement le passé; elle ne pouvait concevoir que les autres eussent de la mémoire; ne me nia-t-elle pas son intimité avec Pétion, Brissot et les autres; elle ne voulait plus avoir mené ses élèves aux séances de la Convention, et ne se ressouvenait plus de la gaîté avec laquelle elle vit passer, le 6 octobre, le roi et la reine de la terrasse du jardin de Passy.

Ses récriminations, ses propos de vengeance la rendaient peu aimable et faisaient son commerce dangereux. Rivarol venait d'arriver dans la ville de Hambourg, elle l'avait cajolé, et lui, dans son dédain royaliste, s'était reculé en la persiflant; elle voulait rentrer en France, et pour cela venait d'écrire à son élève cette plate, maligne et méchante lettre, dont aussi plus tard elle ne s'est pas souvenue.

Digitized by Google

Je la vis peu et j'y gagnai; il n'en fut pas ainsi de MM. d'Aiguillon de Valence, des deux Lameth et de plusieurs autres victimes de la Terreur; ceux-là, échappés à la malice, Charles et Alexandre de Lameth, avec le duc d'Aiguillon, avaient établi une maison de commerce, en espérant des temps plus heureux. J'y pris un intérêt, connaissant leur probité; ceux-là, je parle des deux frères, ont été cruellement calomniés: royalistes constitutionnels, mais véritables royalistes, ils ne méritaient pas les odieuses inculpations dont on les a chargés, ils ont pu se tromper; qui marche droit pendant sa vie? mais aucun d'eux n'a eu la moindre pensée dont il ait dû rougir; Louis XVI, s'il eût vécu, leur aurait montré de la reconnaissance s'il eût voulu être juste.

Le duc d'Aiguillon avait été, dès sa jeunesse, élevé par son père dans la haine qu'il vouait à Louis XVI et à Marie-Antoinette. Le jeune duc demeuré sans guide en 1789, son père était mort dès l'année précédente, se jeta en aveugle dans l'opposition, et la rendit pour sa part hostile et rude : c'était un homme de peu de moyen, hors d'état de se faire remarquer parmi les gens de

Digitized by Google

vrai mérite; son titre de duc le servit dans le début; mais, en révolution, on ne va pas longtemps lorsqu'on ne s'appuie que sur ces misères; et à la fin de la Constituante, M. d'Aiguillon était tombé dans le *caput mortuum* de l'assemblée, c'est à dire parmi les méchants incapables. Sa femme, sorte de jolie furie, était, elle aussi, endiablée après la reine, prodigue de ses faveurs dans le seul but de faire des ennemis à Leurs Majestés; elle allait vociférer dans les rues, dansant sans honte avec la Théroigne, La Rose, Lacombe, Julie Duplay, la femme à Montmoro, et toutes ces commères qui, à cette époque, firent tant de mal : sans la duchesse d'Aiguillon, son mari n'aurait pas été aussi loin.

Je ne voulais pas séjourner longtemps à Hambourg, et, plus que jamais, j'étais tourmenté du désir de rentrer en France; l'échauffourée du 13 vendémiaire m'avait fait espérer une réaction royaliste, elle n'eut pas lieu. Barras et le général Bonaparte, dont j'entendis prononcer le nom pour la première fois, déjouèrent une tentative qui ne pouvait pas réussir, par cela seul qu'elle était conduite par le lâche et inepte général Danican.

Digitized by Google

Un de ses amis ayant osé l'appeler devant moi Dumouriez second :

« Oui, » répondis-je, « le jour de sa fuite. »

J'avais déjà pris mes passeports des mains de mon ami Reinhart, que j'avais retrouvé à Hambourg, ministre plénipotentiaire de la république, lorsque deux heures après, et tandis que j'étais en marché pour acheter une voiture de voyage, je vis arriver M. Kercy, consul général dans cette ville; il venait, de la part de Reinhart qui l'estimait beaucoup, et cela suffit à son éloge, m'apporter un pli que j'éventrai après sa retraite; je tombai d'abord sur un billet du ministre plénipotentiaire qui me disait :

« Mon cher ami, voici une voie glorieuse de » rentrer en France; vous n'êtes qu'à peine ar- » rivé en Europe que déjà votre patrie a besoin » de vous. La lettre du citoyen Barras, directeur, » et les dépêches officielles du directoire, qui » m'arrivent pour vous, vont vous expliquer » ce qui me comble de joie. Adieu... »

On doit croire avec quel empressement je rompis le cachet qui me séparait des paroles de Barras, puisqu'elles allaient m'instruire des motifs

Digitized by Google

qui faisaient arriver à moi un message du nouveau gouvernement.

Barras, gentilhomme de haute lignée, militaire non sans capacité, avait servi dans l'Inde, où il s'était fait une réputation militaire : à la révolution, je ne sais pourquoi, il prit parti contre la cour; nommé à la Convention nationale, il pactisa avec les jacobins, partagea leurs excès, se couvrit des mêmes crimes, et comme eux, vota la mort de Louis XVI. Envoyé en mission dans la Provence, sa terre natale, avec Fréron, Fouché et autres farouches démagogues, il fit couler le sang innocent; mais tout à coup il se sépara de ses complices, passa aux modérés, décida par son énergie la journée du 9 thermidor, se montra intrépide aux scènes de prairial et au 13 vendémiaire, et partagea l'honneur de cette journée avec le général Bonaparte.

Il résulta, de ces antécédents de tant de garanties données à la république, que, lors de la constitution de l'an II, il fut appelé au directoire. Qui l'a connu depuis cette époque ne peut se le figurer jacobin : je le vois encore avec ses vices, sa médiocrité turbulente, sa faconde et sa dissipation, tout occupé à cette époque de trouver, au

moyen du pouvoir, les ressources propres à satisfaire ses fantaisies désordonnées; dans quelque sphère qu'il montât, homme de premier, de second, de troisième rang, ne sachant rien être au fond; car il était de ces gens qui ne savent être ni vertueux ni vicieux en entier. A part son besoin insatiable d'argent, son goût des plaisirs, ses excès révolutionnaires, dont assurément il ne s'était pas rendu compte, il y avait en lui de bonnes qualités; il était capable d'amitié, de reconnaissance et devenait obligeant dans l'occasion; il avait de vieux amis qu'il ne sacrifiait pas aux nouvelles connaissances; qui, obtenant sa parole, y pouvaient compter, à moins que sa légèreté inconcevable ne lui fît oublier son engagement; il avait, en outre, une sorte de générosité indépendante de sa position, une tournure distinguée, les manières de grand seigneur, le ton de la bonne compagnie, ce qui ne l'empêchait ni d'être débauché, ni de lâcher de gros mots; il avait un penchant visible pour ceux de sa caste, il souffrait de les voir se reculer de lui, et était rongé dans son cœur des témoignages de leur mépris et de leur haine envers lui; s'il pouvait en gagner

Digitized by Google

un, il triomphait, il était heureux, c'était à ses yeux une conquête réelle; il leur accordait facilement la faculté de rentrer en France, non sans la leur faire payer quelquefois. Très déplacé parmi tant d'hommes du commun, espèce de perle parmi ses quatre collègues, il apporta au directoire une sorte d'étiquette qu'il aurait bien voulu faire prendre pour de la majesté, et qui, en résultat, ressemblait plutôt à de la morgue bouffie qu'à autre chose, parce que les disgracieux pentarques ne savaient pas se poser comme lui.

Il aimait les personnes bien ou mal nées, pourvu qu'elles fussent jolies; les petits soupers qu'il conserva malgré les démagogues, et que vainement aussi il tâcha de transporter dans les habitudes nouvelles; la causerie, voire même le commérage, curieux, inconstant, habile à se créer des fantaisies inutiles, dont il se faisait des besoins impérieux sans aucune fixité de pensées et de principes; il jurait haine à la royauté, et en même temps négociait avec le roi de France, et bien que, tout en apparence à son parti, il coquettait sans cesse avec celui contraire.

Laréveillère-Lepaux, ancien avocat d'Angers,

Digitized by Google

ne payait certes pas de mine; bossu, bien que ses flatteurs le grondassent de ce qu'il se tenait mal, lui qui avait une taille si droite! laid à faire peur, bavard, tenace, orgueilleux et possédé de la manie de fonder une religion, celle des théophilanthropes; c'est à lui seul que l'on doit attribuer les torts du directoire envers le pape; Laréveillère le jalousait en rival sifflé; au reste il passait pour honnête homme, pour bon compagnon, et des dames se sont plaintes à moi de son extension de galanterie; leur vertu n'y a pas gagné, j'en ai conclu seulement qu'elles n'aiment que les beaux garçons. Laréveillère, à part sa manie sacerdotale, ne manquait ni de sens, ni d'une sorte d'habileté politique; votant de la mort du roi, ce crime lui était devenu un droit à la place de directeur.

Rewbell, plus Allemand que Français, avocassait à Colmar, et avec succès; celui-ci, sous une enveloppe épaisse, cachait de l'esprit; un peu lourd, de l'activité, de la prévoyance, la grande habitude des affaires et une éloquence teutonne, qui, vu ses formes allongées, passait pour de la profondeur; il croyait peu à la vertu, et il tâchait

Digitized by Google

d'avoir sous sa férule les munitionnaires, les fournisseurs; son beau-frère, Rapinat, le bien nommé, fut le Verrès de la Suisse, il la dépouilla de son dernier écu. Ce n'est pas qu'il n'eût pu dire de Rewbell ce que dit Petit-Jean, du vieux Dandin, son maître, dans la comédie *des Plaideurs*, de Racine :

Il est vrai qu'à monsieur j'en rendais quelque chose.

Enfin véritable légiste, il détestait les militaires, et néanmoins les cajolait, parce qu'il en avait peur; il avait voulu la mort de Louis XVI.

Letourneur de la Manche, quatrième directeur, était, avant la révolution, chevalier de Saint-Louis et officier distingué du génie; nommé à la Convention nationale, il déclara au premier vote l'assemblée incompétente; au second, il fut pour l'appel au peuple; au dernier, il opina pour la mort.... Oh! frayeur!.... oh! pusillanimité!.... oh! faiblesse!!!

Le dernier, et ceci par respect pour le proverbe, était le célèbre Carnot, homme d'honneur, de mœurs pures, d'une probité à toute épreuve; malheureusement trop fanatique dans son amour

Digitized by Google

de la liberté, ou trop indifférent du fait de la vie ou de la mort d'hommes qu'il croyait coupables, Carnot avait montré un excès de complaisance pour les membres du comité de salut public, ses collègues ; les signatures de confiance qu'il apposa à tous leurs actes sanguinaires sont des fautes dont il ne s'est jamais justifié ; mais en revanche, nul ne poussa plus loin l'amour du pays et de la gloire nationale, il possédait cette capacité supérieure qui dirige les évènements ; cette fermeté qui triomphe des obstacles, cette patience qui assure le succès ; désintéressé comme Fabius-Dentatus, au dessus de tout soupçon de vénalité, il a pu essayer de justifier sa conduite, parce qu'elle fut toujours sincère. Il est certain qu'il y a eu en lui quelque chose de ces qualités supérieures qui font de grands citoyens. La preuve en est acquise par l'estime que des rois lui ont montrée, par la protection qu'il en a obtenue à chacune de ses disgraces; car, quel est le gouvernement qui ne l'a pas frappé? hors de tout rapport avec ses contemporains, sorte de Romain dans Paris, il forme un tout isolé au milieu de son époque, puisqu'en résultat il n'a complètement appartenu

Digitized by Google

à aucun parti ; il les a tous combattus, sans songer à son avantage personnel, ne voyant que l'intérêt de la chose publique, et même quand il s'est trompé, ses ennemis n'ont pu lui refuser leur estime ; il apporta lors de sa nomination de directeur, il apporta, dis-je, à un gouvernement trop facile à soutenir, les dilapidations, une vertu inflexible qui le fit haïr de tous ceux dont elle était la satire vivante ; ils se réunirent pour le perdre, et on en fit un royaliste afin d'avoir un prétexte pour le faire.

Je ne sais si mon jugement du caractère de Carnot plaira aux fanatiques ; je suis assuré que les gens de bien l'applaudiront.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Lettre que Barras m'écrit. — Le directoire m'envoie en mission à Berlin. — Comparaison entre les règnes de Frédéric II et de Frédéric-Guillaume II. — Portrait de ce dernier roi. — Bischoffwerden. — Colonel Manstein. — Marquis de Luchesini. — Comte d'Hauwitz. — Comtesse de Lichtenau. — Dissertation sur l'art de donner. — Je négocie avec succès. — La mort de *Monsieur de Talleyrand*. — Quelques cadeaux, application de l'art de donner. — Placet pour une descente en Irlande. — Accueil qu'on me fait à Paris. — Je veux me lier avec le général Bonaparte. — Lettre que je lui écris. — Sa réponse. — Suite de notre liaison. — Portrait de Moreau. — Hoche. — Pichegru. — Kléber. — Autres généraux. — Dumouriez. — Je deviens membre de l'Institut. — Mes travaux. — Portrait de Benjamin Constant.

Je tenais à tracer le portrait des premiers directeurs; quatre, dans le nombre, ont occupé les bouches de la renommée; je me flatte de les avoir montrés sous les teintes dont l'avenir les colorera; maintenant j'ai à transcrire la lettre de Barras.

« CITOYEN,

» La république, en vous rayant de la liste des
» émigrés, a fait un acte de justice; des hommes

Digitized by Google

» tels que vous ne peuvent être laissés en présent
» aux étrangers; maintenant la patrie, en vous
» rappelant, a repris tous ses droits à vos ta-
» lents, à votre intelligence, et son pouvoir exé-
» cutif, se confiant en votre loyauté, vous charge,
» sans vous avoir vu, d'une de ces missions dont
» on n'honore que les citoyens vertueux.

» La république lutte pour assurer son indé-
» pendance, pour consolider son pouvoir; elle
» est en guerre avec l'Allemagne, avec l'empe-
» reur, comme chef de l'empire, et avec le même
» prince, en sa qualité de roi de Bohême, de
» Hongrie, etc.; les rois de Naples, de Sardai-
» gne, l'Angleterre, la Russie, etc.; grâce à la
» vertu civique, les armées françaises se main-
» tiennent glorieusement, mais il ne faut pas que
» le nombre de ses ennemis augmente au lieu de
» diminuer.

» Le Directoire exécutif a reçu l'avis certain,
» et le citoyen Reinhart vous corroborera cette
» nouvelle, que les coalisés font à cette heure les
» plus grands efforts pour décider la Prusse à
» entrer dans l'arène et à tenter une autre fois le
» sort des combats. Notre ambassadeur à Berlin

Digitized by Google

» nous tient le même langage; lui travaille à pré-» venir les effets de ces trames souterraines, et le » gouvernement rend justice à son zèle et à ses » talents; mais tout nous porte à croire que vo-» tre naissance, *sorte de mérite procuré par le* » *hasard* (1), et en grande estime dans les cours » despotiques; que votre ancienne position sociale, » vos parents, vos alliances, le rôle honorable » que vous avez rempli, les talents dont vous avez » fait montre à l'Assemblée nationale, en An-» gleterre, aux Etats-Unis, et avant la révolu-» tion; votre esprit éclairé, vif, profond, conci-» liant; que tout, dis-je, vous procurera une » autorité diplomatique dont la France ressen-» tira les meilleurs effets.

» Partez en toute hâte pour Berlin, voyez le » roi, voyez les ministres, faites-leur sentir les » avantages de la paix, faites-les souvenir de la » fidélité avec laquelle la république a tenu et » tient envers Sa Majesté prussienne par la lan-» gue de la persuasion et de la fermeté, songez

(1) Cette phrase est d'autant plus piquante que Barras se savait très illustre noble. En Provence, un dicton très vieux dit : *Barras aussi ancien que nos rochers.*

» au peuple qui vous confie ses intérêts.... Que
» dis-je! peut-on apprendre à votre expérience,
» à votre haute sagacité? Malgré la pénurie du
» Trésor national, on consentirait à un sacrifice
» pécuniaire si on ne pouvait faire autrement,
» si on était assuré du secret; voyez la comtesse de
» Lichtenau, M. Rietz, Bischoffwerdenn, le colonel
» Manstein, le marquis de Luchesini, enfin tous
» ceux qui ont de l'influence dans le pays; méfiez-
» vous des agents anglais, de ceux surtout de la
» Russie; enfin ne négligez rien de ce qui peut
» assurer le succès, consolider la république, et
» contribuer à vous faire rentrer brillamment
» parmi nous....»

A cette lettre, toute de la main de Barras, étaient jointes des notes importantes et les instructions qui, tout en m'indiquant ce qu'il fallait obtenir, me laissaient entièrement maître de la manière dont j'arriverais au résultat espéré.

Malgré mon vif désir de retourner en France, j'avoue que je fus flatté de cette preuve d'estime et de confiance. Il est rare que les cabinets prennent leurs agents parmi les exilés; mais

Digitized by Google

celui du Luxembourg savait combien mon cœur était français.

Je ne retardai pas ma sortie de Hambourg. Un badinage dérouta la curieuse Genlis, fort occupée à me faire parler et parlant trop elle-même contre son propre intérêt, oubliant qu'elle avait fait une comédie contre le défaut de la curiosité.

La cour de Berlin avait, au commencement de 1796, une autre physionomie qu'à l'époque où son grand monarque, Frédéric II, en était l'ornement et l'ame. A cette époque, centre de la politique européenne, elle était d'un poids énorme dans les négociations diplomatiques, et nulle puissance n'eût aimé à voir le génie et l'armée du roi de Prusse prendre position avec son adversaire; alors une pensée forte, grande, complète dirigeait toutes les opérations de ce cabinet, et les rendait imposantes et redoutables.

Frédéric II était mort; Frédéric-Guillaume II, son neveu, occupait son trône et ne le remplaçait pas; prince à qui la nature avait prodigué les avantages extérieurs, afin de le dédommager de ceux de l'esprit qu'elle lui refusa universellement; il avait une figure gracieuse, une tournure

Digitized by Google

agréable, un air majestueux, des formes prévenantes et faciles; mais ces qualités brillantes recouvraient une faiblesse d'ame, une pente superstitieuse, un amour immodéré des plaisirs, une présomption inspirée par un excès d'amour-propre, et que ne soutenaient ni vigueur ni capacité; sa confiance ridicule dans la secte des illuminés le rendait l'objet de la risée du peuple et de la pitié des gens sages; sans moralité, sans mœurs, marié deux fois légitimement, il ne rougit point, pendant la vie pudique de sa deuxième femme, de contracter à la fois deux hymens clandestins, illégaux, sacriléges, et bien à la honte des ministres évangeliques dont la lâcheté impie ou les bénit, ou les toléra. Il croyait sa tâche remplie quand il avait représenté avec pompe et ostentation; on lui donna le sobriquet *d'Agamemnon second, de roi des rois*, qu'il eut la bonhomie de prendre à la lettre, et cela pour avoir commandé la première coalition dont la fin lui fut si humiliante; léger, frivole, incapable d'un travail suivi, perdu de débauche, dévoré de douleurs, fruits de son intempérance, il laissait son royaume en proie à ses maîtresses ou femmes prétendues et à ses

Digitized by Google

favoris; l'un devait le jour à un jardinier, l'autre était jardinier lui-même; Rietz, l'un de ceux-là, devait sa fortune à une charmante figure à laquelle le roi fit trop attention; il consentit plus tard à épouser la première maîtresse de ce prince, mademoiselle Henck; cet acte de bassesse confirma son élévation.

Rietz, ex-jardinier, ex-valet de chambre, ex-musicien, etc., gouvernait son maître sans que rien justifiât son élévation. Favori d'un autre Adrien, lui, comme Antinoüs, n'a pas eu des temples, bien que sa vie infame l'en ait rendu digne. Il était tout-puissant et ne pouvait souffrir les Français dont les railleries le poursuivaient depuis longtemps.

Le favori numéro deux, et dont le crédit dépassait celui de Rietz, était un enfant de la Saxe nommé du nom harmonieux de Bischoffwerden; le roi avait une telle idée de sa capacité qu'il l'employait universellement. Celui-là était une manière d'hippopotame, lourd de forme et délié d'esprit; adepte dans la secte des illuminés, il s'était servi de cette charlatanerie coupable pour fasciner l'esprit de Frédéric-Guillaume dont il

Digitized by Google

partageait les débauches et l'intempérance; prenant de l'argent de toutes mains pour le répandre de même, épicurien, affectant parfois les manières du stoïcisme, son habileté, sa dextérité dans les affaires politiques le rendaient fort dangereux, et d'autant plus que sa masse pesante n'inspirait aucune défiance et n'avertissait pas de s'en méfier.

Pour faire ombre à ce tableau et en manière de dédommagement à la morale publique, le roi de Prusse avait investi également de sa confiance celui qu'à Berlin on qualifiait de *vertueux* : c'était le colonel Manstein, personnage modeste, sans vices connus, probe, incapable de malverser; n'accompagnant pas son souverain à ces orgies, à ces bacchanales qui faisaient rougir l'Allemagne; mais, au revers de cette belle médaille, on retrouvait encore l'illuminisme avec ses rits fanatiques, ses illusions, ses mensonges. Manstein en était le régulateur suprême, le grand rose-croix, l'étoile de la science mystique, et l'on s'étonnait qu'un homme et qu'un culte qui affectaient tant de régularité virginale pussent admettre aux solennités religieuses et candides de cette secte

Digitized by Google

des êtres si vils, si impurs que Rietz, Bischoffwerdenn et même leur royal patron.

La comtesse de Lichtenau (mademoiselle Henck), femme de Rietz, à qui Frédéric la maria tout en l'aimant, et concubine de celui-ci qu'elle rendit père, avait une influence extrême sur les actions de l'héritier du grand Frédéric. Jamais femme frappée d'un double adultère ne poussa plus loin l'audace d'une vie corrompue; elle calomnia l'épouse légitime, écarta les enfants et la famille du roi qui succombait sous le poids de ses folies, spolia du trésor et de l'écrin royal tout ce qu'elle put en enlever, et contrainte ensuite par la force des circonstances ne rendit presque qu'un cadavre à des parents vertueux. Riche à l'excès des prodigalités de son amant, des sommes énormes qu'elle extorqua en retour des injustices, des passe-droits qu'elle fit commettre, des places, des charges, des titres, des cordons qu'elle vendit, elle osa se plaindre et faire grand bruit du léger châtiment que lui imposa avec une modération angélique un fils devenu tout-puissant, et qui, certes, fit preuve de magnanimité en lui pardonnant la

Digitized by Google

perte de la tendresse de son père due à des intrigues sales et odieuses.

En achevant la peinture du groupe qui, menant le roi de Prusse, pesait à un seul près sur le public, j'ai failli oublier de crayonner un personnage qui, certes, a beaucoup fait parler de lui : ce n'était plus un Allemand un peu enfoncé dans la matière; c'était un raton fin, spirituel, profond, Italien ; homme tout despotique, de diplomatie; rompu aux affaires; les traitant comme s'il se fût agi d'un plaisir, et cela sans rien négliger, rien omettre, sans faire aucun sacrifice ni jamais exposer les intérêts de qui l'employait; le marquis de Luchesini, Toscan de naissance et de race, avait subi à son avantage l'épreuve, si honorable pour lui, de l'étude du grand Frédéric; ses talents, ses saillies, sa présence d'esprit, sa sagacité rapide avaient charmé ce prince, qui le recommanda à son successeur; celui-ci l'employa et s'en trouva bien.

Grâce à la protection de madame de Lichtenau, le comte d'Hauwitz pointait; vers ce temps, il tenait une partie du cabinet prussien, mais avec

Digitized by Google

moins de crédit qu'il n'en eut sous l'autre règne. Je le vis souvent; il me fut facile de reconnaître qu'avec des *politesses pesantes* on pourrait l'attacher aux intérêts français. Le Directoire, d'après mes avis, en profita lorsque Sieyes eut été envoyé ambassadeur en Prusse, mais petitement et avec cette mesquinerie de la bourgeoisie qui retourne dix fois une pièce de vingt sous dans sa main et la regarde le double avant de s'en démunir; or, en tout, la manière de donner en augmente ou en diminue la valeur. L'homme de peu outrage quand il faitun présent; le grand seigneur, par la façon dont il l'offre, en quadruple la valeur.

Il n'y a que la noblesse qui sache donner.

Je parus à Berlin sans fracas, sans caractère apparent, ce qui fit dire à cette vipère de Rivarol que j'avais déjà pris tant de caractères qu'on ne savait plus lequel m'appliquer. J'étais incognito, en vrai touriste anglais, qui va badaudant, bayant aux corneilles et examinant en conscience chaque caillou, clocher, pont ou abîme marqués sur son itinéraire.

J'eus le bonheur de plaire sous le nom du citoyen Maurice, Américain des Etats-Unis, soit

Digitized by Google

au roi, soit à la comtesse de Lichtenau ; je ne fus jamais son amant, vu mon âge ; car il n'y a que l'auteur de *Monsieur de Talleyrand* qui puisse imposer des bonnes fortunes à un homme hors d'âge, vieilli, flétri par les chagrins, les malheurs et le temps ; je laisse à sa conscience et non à son imagination, car la pauvre est défunte, mon intrigue amoureuse avec la princesse allemande de Hambourg, qu'il n'a vue que dans son livre : infortunée destinée par lui à périr deux fois, et si tôt : la première par ma faute, selon lui ; la seconde, plus certaine avec son livre : *Requiescat in pace*, et j'ajouterai pour l'auteur : *Et lux perpetua luceat ei* (faites luire sur lui votre éternelle lumière).

J'eus plusieurs conférences avec le colonel Manstein : ce fut l'homme de mon choix ; je craignais pour mes mœurs à fréquenter Rietz pour mon secret avec Bischoffwerdenn, et d'être mis à l'enchère avec de Luchesini ; je préférai m'entendre avec le colonel, me faire éclairer par M. d'Hauwitz, et traiter avec la comtesse de Lichtenau. Ici on m'arrête et on me demande si ma vertu craint moins la femme que le mari : je réponds

qu'une jolie femme n'a pas de sexe, elle est une divinité : interrogez là dessus la sculpture antique et les anges du moyen-âge, époque d'un goût si pur et d'un tact si exquis dans les beaux-arts.

Je me remuai si bien, je fis tant de peur des accroissements de l'Autriche, je poussai tant à la jalousie de l'empire russe en cours de grandeur, je fis tant voir le *primo mihi* anglais et la faiblesse du reste des coalisés, que, sans bourse délier, à part des caisses de modes venues de Paris à l'adresse de la comtesse (de Lichtenau); d'un service de vermeil en vente à Berlin, dont l'hippopotame (Bischoffwerdenn) avait envie; d'un diamant constellé, qui avait appartenu au comte de Saint-Germain l'adepte, que j'achetai cent mille écus à Rietz, au nom du Directoire, et que je remis au colonel en relique précieuse du grand rose-croix; d'une collection de tableaux flamands et hollandais que le marquis de Luchesini accepta pour compléter sa galerie italienne, et d'une terre dont, si ma mémoire est bonne, je facilitai l'achat pour quelques écus de plus...

Ce fut pendant mon séjour à Berlin, et par

Digitized by Google

suite de mon sejour en Angleterre trois ans auparavant, et à Hambourg il n'y avait guère de temps, que profitant des lumières et des confidences de lord Fitz-Géraldy, l'époux aimé et honoré de la belle Paméla, chaste élève de madame de Genlis et bien digne de sa maîtresse, d'Arthur O'Connor et d'autres Irlandais réfugiés, je brochai un plan de descente en Irlande.

J'avais été si bien instruit, mes confidences étaient si claires, si précises, que le Directoire, y donnant suite, chargea le général Hoche de cette expédition, non plus que celle du général Humbert, postérieure, et ceci en raison du peu d'importance qu'il mit à ce coup de main. Le défaut d'une armée assez nombreuse, d'une flotte à l'avenant, fut la cause de ces revers qui eussent été changés en triomphe, si mon plan eût été suivi dans tous ses détails.

Le Directoire, charmé de mes négociations, et sachant que je lui portais la preuve que le roi de Prusse ne rentrerait pas dans la coalition, m'écrivit enfin qu'il était temps que je rentrasse dans ma patrie pour y goûter les douceurs d'un système de paix que j'avais consolidé.

Digitized by Google

Je ne demandai pas mieux : je fus accueilli à mon arrivée d'une manière flatteuse, tant par mes amis que par les indifférents; mes ennemis même ne me saluèrent point pas des clameurs de rage; ils criotèrent un peu, firent des épigrammes, me lâchèrent Lebrun-Pindare, et travaillèrent à me brouiller avec les hommes du pouvoir, du gouvernement, et ceux dont le suffrage m'importait par leurs qualités privées ou leur réputation publique.

J'eus le bonheur de n'en perdre aucun de ceux désignés dans ces dernières catégories; à peine si j'y compte Marie-Joseph Chénier : celui qui m'avait porté aux nues en 1789 et jusqu'en 1796 fut l'auteur de la proposition de décret qui, en juin 1795, me rendit à mon pays. En 1796, lorsque je reparus, je ne vis dans ses sentiments rien de défavorable; mais à la suite du 18 fructidor, il commença une bouderie qu'il orna de plusieurs épigrammes : deux entre autres furent si malicieuses qu'elles durent amener une rupture complète entre nous.

On m'avait parlé du mariage du *général 13 vendémiaire*, comme on désignait alors le

Digitized by Google

général Bonaparte, avec madame de Beauharnais, femme de mon ancien ami Alexandre de Beauharnais, et sans ajouter grand'chose, le second époux étant peu connu. Mais l'homme obscur avait étrangement pris sa revanche lors de ma rentrée à Paris : ce n'était plus ce petit compagnon qu'on trouvait si heureux de ce qu'il avait épousé une femme de qualité; mais le jeune, le brillant, l'héroïque Bonaparte. Déjà il avait, en deux campagnes, rompu l'alliance de la Sardaigne avec la coalition; conquis la Haute-Italie, battu les généraux autrichiens Beaulieu, Alvenzi; établi des républiques cisalpines, transpadanes, cispadanes; que sais-je encore? son nom était dans toutes les bouches, et, en tirant son horoscope, je devinai qu'il irait loin.

En conséquence, dès mon arrivée à Paris je courus chez madame Bonaparte. Alors ma visite la flatta; je la trouvai préparant sa correspondance pour son mari qui devait partir le lendemain. Je la priai de trouver bon que je me joignisse à elle, et, en vertu de sa permission, j'écrivis au général Bonaparte de la manière suivante; ce fut le premier nœud de la chaîne qui

Digitized by Google

nous a liés depuis, et que, certes, quoi qu'il ait dit, je n'ai pas rompue le premier.

« Général, ancien ami de votre heureuse » femme, et si fière, avec raison, du beau nom » qu'elle vous doit, je partagerais plus vivement » sa joie si je me savais un peu aimé de son » mari.

» Général, en n'écoutant ni mes intérêts de caste, » de robe et de fortune, j'ai été excité à établir ce » nouvel ordre de choses que vos victoires pla- » cent sur une base si ferme; des sages de toutes » classes commencèrent la révolution; je prévois » qu'elle sera finie par un sage héros, et ce sera » vous; je hais l'anarchie, je redoute l'éparpil- » lement du pouvoir, je préfère la liberté con- » duite par la force que par la multitude aveugle » et brutale.

» Méditez la fable de La Fontaine, *du dragon » à plusieurs têtes et du dragon à plusieurs » queues* : en elle, bien appliquée, gît le bonheur » ou le malheur d'une nation; enfin je prétends » que la liberté ne doit craindre que la fai- » blesse.

» J'achève, vous employez tant d'heures à

» vaincre, qu'il doit vous rester peu de minutes
» à donner aux bavards ; je le suis, j'en ai honte
» et me tais : l'admiration véritable est silen-
» cieuse, etc. »

Mon agacerie partit; elle visait loin d'ailleurs, et je n'étais pas sans inquiétude sur la réponse; huit jours après, pas davantage, madame Bonaparte me la fit remettre; la voici :

« Citoyen, c'est pour des hommes tels que
» vous, c'est pour mériter leur suffrage que le
» conquérant tente de beaux faits d'armes. Alexan-
» dre ne triomphait peut-être que pour enthou-
» siasmer les Athéniens, et les Athéniens, pour les
» autres capitaines, sont les gens d'élite de la
» société; vous, par exemple.

» J'ai trop étudié l'histoire de la révolution
» pour ignorer ce qu'elle vous doit; les sacrifices
» que vous lui avez fait méritent une récom-
» pense; vous ne l'attendriez pas si j'étais au
» pouvoir.

» Vous me demandez mon amitié, elle vous
» est acquise avec mon estime; en retour, je sol-
» licite vos conseils; j'en ferai cas, je vous l'as-
» sure.

Digitized by Google

» Le tort de la révolution est d'avoir beaucoup » démoli et rien construit, tout est encore à » faire.

» Vous avez raison, mieux vaut la liberté as- » sise sur le faisceau lié, que des baguettes dé- » tachées.

» Qui fermera la révolution? c'est un problème » dont le temps garde le secret, et que résou- » dront la raison et la nécessité : cela se ferait » bientôt si le dragon à plusieurs têtes (l'anar- » chie) n'avait pas intérêt à repousser celui à » plusieurs queues (un gouvernement ramassé et » fort.)

» J'aurai toujours le loisir de lire vos lettres et » surtout celui d'en profiter. »

Cette missive me charma d'autant plus que j'a- vais été compris; dès ce moment, nous eûmes la même pensée et je ne travaillai plus que pour le *dragon à plusieurs queues*, bien que je fusse employé par son rival; mais la France avant tout: et l'essai qu'elle venait de faire m'avait prouvé qu'elle ne pouvait fleurir et être heureuse avec le système républicain.

La monarchie est la religion de l'honnête

homme; quant au monarque, c'est le résultat des circonstances et des nécessités d'une nation; les rois sont faits pour aider à sa prospérité, et elle n'est pas faite pour satisfaire aux exigences des rois.

Depuis cette ouverture de correspoudance, je ne laissai passer aucun évènement majeur sans écrire au général Bonaparte; il me répondait, et je le repète, lorsque nous nous vîmes la première fois, nos paroles furent celles qui résonnent à l'unisson quand on les heurte simultanément.

Alors apparaissaient comme de brillants météores des capitaines habiles, qui grandiraient jusqu'au jour où il n'y aurait plus en France qu'un seul héros, Bonaparte.

Je citerai dans cette belle liste le général Marceau, qui à la beauté d'Achille joignait sa bravoure avec toutes ses qualités sans un de ses défauts, et avec des vertus que ne posséda jamais le héros d'Homère; Marceau, second Miltiade, et qui purifiait la victoire, du sang versé, par les larmes de son humanité et les dons de sa bienfaisance; Marceau dont les ennemis respectèrent la tombe, lui qui fit tant pour la patrie, et qu'il

Digitized by Google

put aimer sans défiance, car il était trop élevé pour descendre jusqu'à l'ambition.

Hoche, au contraire, faisait un pêle-mêle de l'ambition et des vertus; lui cherchait la gloire parce qu'il la croyait le chemin du pouvoir; Hoche, humain, quoique soldat, et, à ce titre, accoutumé à voir couler le sang. Lorsque les hommes civils devenaient cruels par fanatisme, celui-là fut grand tant qu'il n'aspira qu'à la renommée; mais, quand on eut offert un leurre à son désir de commander, le héros disparut, et l'intrigant prit sa place. Enfin on le punit, par une mort précoce, de ce qu'il avait voulu compter avec ses complices qui prétendaient faire de lui un instrument pour accomplir leurs vues, et non lui en servir pour l'aider à les devancer au but où tous ensemble tendaient.

Pichegru, capitaine aux conceptions rapides, au coup d'œil de l'aigle, génie improvisé sur un champ de bataille, ferme, énergique; autre Hercule dans l'action; dans le repos, faible, incertain, hésitant, tâtonneur, et perdant la victoire à force d'environner de précautions ce succès qu'il emportait dans le péril, en s'y précipitant en aveugle et

Digitized by Google

comme en jeune inconsidéré. Pichegru ne sut pas être républicain ou royaliste; ses tergiversations le perdirent avec son mépris extravagant du grand Bonaparte. Par un effet singulier d'optique et qui est propre à la sotte envie, Pichegru voyait s'amoindrir la réputation de Bonaparte, lorsque celle-ci planait déjà sur l'univers; sa mort fut le calcul de sa haine, qui, ne pouvant combattre avec avantage un rival heureux, tenta de le déshonorer en le chargeant du poids d'un crime inutile et que la vertu de celui-là aurait repoussé si on le lui eût offert.

Kléber, demi-géant, héros complet; la beauté de son corps était en harmonie avec celle de son ame; républicain pur, sans arrière-pensées, il aspirait à des lauriers glorieux, sans songer aucunement qu'ils pussent se changer pour son front en diadême; partisan de la liberté, il ne l'eût pas chargée de chaînes; le despotisme de la France aurait rendu ses jours amers, et le crime qui le tua d'un coup lui évita doublement une longue mort morale et en même temps la rébellion contre le choix du peuple, acte coupable, que son cœur toutefois aurait érigé en vertu.

Digitized by Google

Tels étaient les principaux, parmi les habiles capitaines de cette époque, ceux qui avaient remplacé Luckner, Biron, Custines, Beauharnais, Westermann, dévorés par les jacobins, ou ceux qu'un exil pénible avait arrachés au supplice, Broglie, Bouillé, Montesquiou et Dumouriez, plus ambitieux que héros, et qui, n'ayant voulu vaincre comme un autre Monck, avait été contraint de souiller lui-même par sa désertion honteuse une gloire trop réelle pour un pareil intrigant.

L'Institut qui venait d'être organisé m'admit au rang de ses membres dans *la section des sciences morales et politiques;* fier d'un tel choix, je ne voulus pas qu'on me reprochât de ne rien faire, et en conséquence, lorsque le vœu de mes collègues m'eut fait le secrétaire de notre classe, je me mis à composer d'abord un compte rendu des travaux moraux et politiques des membres, puis un *mémoire sur les relations commerciales des Etats-Unis;* cette œuvre était le fruit de mon séjour dans ces contrées auxquelles je me crus obligé de payer un prix de reconnaissance pour le bon accueil que j'y avais reçu.

Un an s'écoula à peu près depuis que j'étais

Digitized by Google

revenu dans ma patrie, ce temps avait été bien utilisé par moi à me faire de nouveaux amis, à réchauffer le zèle des anciens, à demander au Directoire un témoignage éclatant de sa satisfaction, tant pour ma conduite antérieure à mon retour en Europe que pour le voyage que j'avais su faire à Berlin avec un tel mystère, que j'étais parvenu à dérouter pleinement les argus diplomatiques des puissances ennemies.

Madame de Stael, je dois en convenir, me seconda avec cette chaleur précieuse, si rare parmi nous; Benjamin Constant, alors plus que jamais attaché au char de cette fée brouillon, ne fut pas un de ceux qui me furent le moins utiles.

Le baron de Rebecq (Benjamin Constant), Suisse de naissance, Français d'origine, joignait à beaucoup d'esprit une éloquence naturelle et facile; homme du monde et de cabinet, à sa place dans un salon ou dans une tribune, il ne se reculait ni du boudoir, ni de la taverne (le café d'alors), ni de pire; parleur élégant, toujours prêt à courir au vainqueur, pourvu que celui-ci lui fît des cajoleries dorées, sa conscience politique était dans sa tête et pas dans son cœur; ferme dans des

Digitized by Google

questions de philanthropie, il variait dans toutes les autres avec une facilité peu convenable pour la fixité de son opinion; on l'a vu soutenir, le lendemain, le pouvoir qu'il combattait la veille, prêcher pour la liberté le matin, et le soir faire le panégyrique du despotisme; trop besogneux pour n'être pas forcé de courir après un écu, il sacrifiait parfois son indépendance aux exigences du moment; girouette brillante, il tournait toujours, soit avec le vent, soit contre, car il n'était arrêté ni par la honte d'une apostasie, ni par le ridicule de son enthousiasme pour l'homme de parti ou la chose contre lequel, la veille, il avait tenté de prémunir le public; homme d'un commerce aimable, ami peu sûr à cause de son irréflexion, de son étourderie, de son inconséquence, et celle-ci poussée si loin, que lui, de bonne foi, au milieu de ses oscillations perpétuelles, n'a cessé de se croire le plus constant des mortels, et le plus invariable dans ses principes de morale politique, religieuse, de gouvernement, et la vérité était qu'il n'en avait aucun d'arrêté sur ces matières importantes.

Si nous étions à une époque moins oublieuse

Digitized by Google

et moins égoïste, j'aurais craint de lancer le portrait d'un personnage qui a dû laisser des amis ; mais à une époque où *le chacun pour soi* est suscrit sur toutes les barrières, qui se ressouvient de celui décédé depuis plusieurs années, et lorsqu'on a à se louer soi et à se pousser dans la route de la fortune, qui va s'attarder en chemin pour rompre une lance en l'honneur de celui qui ne peut plus être utile, et de qui l'on n'attend ni secours, ni réciprocité?

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Je suis nommé ministre des affaires étrangères. — Lettre par laquelle j'en fais part à Bonaparte. — Sa réponse. — Le Directoire m'explique la position et la nécessité d'un coup d'État. — Révélations que je fais au lecteur. — Je m'associe au Directoire. — Motifs qui m'y décident. — Maximes d'à-propos. — Faiblesse des Clichyens. — Force du gouvernement. — Augereau vient à Paris. — Son portrait. — Pourquoi Bonaparte le choisit. — Les conseils conspirent. — Noms des principaux chefs du parti royal. — Ils reculent le jour de l'attaque. — Causes de la conduite incertaine de Pichegru. — Le prince de Carency. — Le 18 fructidor. — Détails à ce sujet. — Barthélemy. — Carnot. — Victoire du Directoire. — Déportés; leurs noms. — Lettre que j'écris à ce sujet à Bonaparte. — Lettre antérieure de ce grand homme.

Les démarches de mes amis, quelque estime pour ma personne et de la confiance dans mon patriotisme indépendant de tout esprit de parti, déterminèrent le Directoire à me confier, en qualité de ministre, le portefeuille des relations extérieures ; ma nomination me fut remise le 18 juillet 1797; le 24 du même mois, j'en avais fait part à Bonaparte de la manière suivante :

Digitized by Google

« J'ai l'honneur de vous annoncer, général, » que le Directoire exécutif m'a nommé ministre des relations extérieures.

» Justement effrayé des fonctions dont je sens » la périlleuse importance, j'ai besoin de me » rassurer par le sentiment que votre gloire doit » apporter de moyens et de facilité dans les négociations. Le nom seul de Bonaparte est un auxiliaire qui doit tout aplanir.

» Je m'empresserai de vous faire parvenir » toutes les vues que le Directoire me chargera » de vous transmettre, et la renommée, qui est » votre organe ordinaire, me ravira souvent le » bonheur de lui apprendre la manière dont vous » les aurez remplies, etc., etc. »

C'était du style officiel. La réponse ne se fit pas attendre; elle portait :

« Citoyen ministre,

» Vous êtes enfin à votre place; le meilleur » moyen de nous réconcilier avec l'Europe est de » lui montrer que l'égalité n'est pas chez nous un » vain mot, que le gouvernement accueillera » toutes les capacités, lors même qu'elles appar- » tiendront à l'ancienne noblesse. Est-ce que les

Digitized by Google

» du Guesclin, les Bayard, les Catinat, les Vau-
» ban n'étaient pas aussi bons patriotes que Robes-
» pierre ou Dumolard ? Malheur aux sots qui re-
» poussent des classes entières; qu'on se méfie d'un
» individu, soit ; mais bannir toute la noblesse
» parce qu'il y a eu des gentilshommes avides et
» traîtres, c'est une injustice criante; le fils d'un
» malhonnête homme est souvent le plus vertueux
» de son temps.

» Les rapports qui vont s'établir entre nous
» me seront agréables, vous m'entendez, et le
» citoyen Lacroix ne me comprenait pas ; je ne
» l'estime comme habile, ni ne le regrette; votre
» perte me serait irréparable. »

Dès mon entrée au ministère, et la première fois que j'allai chez Barras, il me prit par la main et me conduisit chez Laréveillère, où Rewbell arriva peu après. Là les trois directeurs me dirent par l'organe de Barras :

« Que la république était minée au profit des Bourbons; que le parti actuel de ceux-ci consistait dans deux directeurs, Barthélemy et Carnot, dans un très grand nombre de membres des deux conseils ayant à leur tête Pichegru, Villot, de La

Rüe, *Bourdon de l'Oise*, *Rovère* (qu'on remarque ces deux-là), Aubry, Lafont-Ladebat, Tronçon-Ducoudray, Barbé-Marbois, Murinais, La Harpe, Richer-Sérisy, de Rippert, directeur de la *Quotidienne*, Laville-Heurnois, quoique détenu, l'adjudant-général Ramel, commandant la garde des conseils, et d'Ossonville leur ministre de la police (d'autres noms furent prononcés, je les ai oubliés); que le moment était proche où ces conspirateurs tenteraient de s'emparer du pouvoir; qu'il fallait les prévenir; le général Bonaparte approuvait ce coup d'État, et pour en diriger la partie militaire, il envoyait le général Augereau, déjà peut-être en route, et que l'on attendait incessamment; que, comme ministre des relations extérieures, je devais être dans le secret du gouvernement, qu'on me le confiait, et que, maintenant, on réclamait le concours des mes lumières.

Je me doutais à l'avance de ce qu'on me révélait; j'avais été, à mon arrivée, visité par mon ex-collègue de plusieurs façons, l'abbé de Montesquiou-Fezensac. Il avait voulu me faire dîner avec Pichegru, Richer-Sérisy, le marquis de Clermont-

Gallerande et le reste de *la fleur des pois* du royalisme; mais j'avais refusé : on était venu à moi, le croirait-on? par l'intermédiaire de madame de Stael, qui, en adorant Dieu, aurait négocié avec Satan pour le ramener en paradis, plutôt que de rester tranquille en présence d'intrigues politiques.

J'eus de la peine à prouver à ma brouillante amie que ma position délicate et reconnaissante envers le Directoire m'interdisait tout rapprochement avec ses ennemis; que d'ailleurs, loin de trouver de la constance dans le parti de Pichegru, je n'y voyais que fluctuation, faiblesse, incertitude et vaine jactance.

Cela dit, je me retirai provisoirement de ce cercle à qui se liait Benjamin Constant, déjà acquis au Directoire, et pour lequel il venait de publier un écrit adulateur, en attendant qu'on le chargeât de l'apologie de la journée du 18 brumaire.

Instruit donc de toutes ces choses, je répondis à Barras que je ne croyais Pichegru ni ses adhérents hommes capables de renverser le Directoire; que cependant, si on les prenait en flagrant délit

Digitized by Google

de conspiration, la loi du *primo mihi* commandait qu'on ne leur permît pas de tenter un coup de main qui, bien que sans résultat, n'en troublerait pas moins la tranquillité publique. J'avançai en cette circonstance une maxime que je crois bonne :

Qu'un gouvernement n'est fort que lorsqu'il ne laisse pas aux faibles l'espérance de le renverser, et cela en ne leur permettant à eux-mêmes aucun signe de vie active.

Dans le fait, il y avait trop peu de temps depuis la chute de la royauté pour qu'on pût espérer de la reconstruire aussi vite; les griefs contre elle, contre la noblesse restaient, à tort sans doute, dans toute leur vivacité; la masse républicaine commençait à vivre sous ce régime qui lui convenait; les acquéreurs des biens de l'Église et des émigrés les possédaient depuis trop nouvellement pour qu'ils crussent avoir acquis le droit de prescription; ceux-là donc redoutant de les perdre, et si jeunes propriétaires, frémissaient et s'indignaient à la pensée que les émigrés de retour les contraindraient à leur rendre ce qu'ils faisaient valoir avec autant de satisfaction que d'orgueil; la

Digitized by Google

bourgeoisie, les avocats, la basse magistrature, et puis cette tourbe noire, âpre, avide, sangsue permanente, classe de procureurs, d'huissiers, de recors, jadis saucés dans le ruisseau et la boue par l'audace folle, impudente des gens de qualité qui, naguère, les voyant à leur poursuite, les pourchassaient de toutes façons; eux aujourd'hui, à leur tour, mieux payés, les faisant trembler de leur côté, raffolaient de cette ère nouvelle. Que de paysans, de petits bourgeois jubilaient aussi de leur importance accrue et de la dignité de leurs supérieurs anéantie; enfin les diverses armées que la noblesse avait cru désorganiser en les abandonnant avaient trouvé dans leur sein des héros impromptus, d'habiles, de grands capitaines, qui, dès le premier instant se mettant à leur tête, les avaient conduites au combat et à la victoire.

Que pouvaient opposer à cette masse compacte ces royalistes si faibles, si chétifs, si malingres, eux qui, à part la Vendée, exception glorieuse et où l'honneur du peuple et des nobles s'est conservé intact, n'avaient su que fuir, qu'abandonner Louis XVI à ses bourreaux? maintenant qu'ils

Digitized by Google

ne formaient plus un ordre, qu'ils n'avaient ni leurs richesses, ni leurs vassaux, ni leur influence, ni l'appui des États de province, des parlements, de l'administration, de la cour, du roi; à qui enfin tout manquait.

Pichegru était forcé de marcher à leur tête, mais son orgueil l'aveuglait; il se figurait être encore un grand poids dans la balance politique, surtout vis à vis du soldat, et il ne voyait pas qu'en perdant le commandement en chef il avait tout perdu, et que sa renommée, déjà obscurcie par le soupçon de royalisme, ne lutterait pas un instant contre la jeune gloire du vainqueur d'Italie.

J'ai voulu présenter la masse des raisons qui me déterminèrent à me ranger du parti du Directoire plutôt que de celui du général Pichegru et de l'abbé de Montesquiou. Ce parti n'était pas celui du roi : on trouvait là des niais et des avides, l'un faisant de la chevalerie pour être nourri, l'autre fourbe et poltron, tous incapables de combat et de résistance.

Le bon sens voulait donc que j'allasse avec le pouvoir exécutif, surtout soutenu par le consen-

Digitized by Google

tement du général Bonaparte; ma détermination prise, je l'exécutai franchement. Je ne suis pas de ceux qui font de la politique amoureuse : le sentiment est ridicule ailleurs qu'en tête-à-tête, les hommes ne se laissent pas conduire, ni les obstacles vaincre avec des mots de pathos et de sensibilité.

L'homme que Bonaparte envoya d'Italie présider, ai-je dit, à la partie militaire du coup d'État fut Augereau.

Ce général, enfant de Paris, fils d'une fruitière, véritable chenapan, et tout homme de mauvaise compagnie, de ton détestable, républicain forcené, tant que dura la république, ce qui ne l'empêcha pas de devenir un des courtisans les plus adulateurs de Napoléon, n'en était pas moins un excellent militaire, un héros véritable, dont la conception s'illuminait sur un champ de bataille, au point d'étonner ceux qui l'approchaient : son nom, il faut l'avouer, se rattacha à nos plus beaux faits d'armes, et parmi les braves de cette époque, Augereau comptait au premier rang.

Digitized by Google

Quand il nous vint avec l'assentiment de Bonaparte, j'admirai la sagacité supérieure de celui-ci, le général qui allait nous aider à vaincre deviendrait, par la force des choses, le bras droit du Directoire, et acquerrait une haute popularité parmi les républicains, le service qu'il rendrait suffirait à élever ses prétentions, et en retour de la délivrance du Directoire il pourrait en exiger un premier commandement.

Bonaparte avait vu cela, et s'il avait choisi dans la foule des vaillants militaires, son choix lui avait fait mettre la main sur un homme incapable de profiter pour lui du bénéfice des circonstances; Augereau, sans doute, était ambitieux; mais qu'est-ce que l'ambition sans le génie? elle nuit dans cette condition et ne sert pas; la preuve lui en fut acquise de nouveau; en ce cas-ci, Augereau, dans les premiers jours de succès, se crut l'égal de Bonaparte, lui écrivit en conséquence, et puis tomba dans sa nullité politique.

Les mesures que prenait la majorité du Directoire ne purent, malgré leur prudence, rester cachées de manière à n'éveiller aucun soupçon.

Digitized by Google

Les clichyens (1), ou plutôt les royalistes, en prenant alarme, se réunirent chez le général Willot, rue du Cherche-Midi, n° 295; là vinrent, comme chefs de cette pauvre conspiration, Pichegru, Henri La Rivière, Aimé, affublé, sans raison, du prénom de *Job*, dont sans motif encore, on lui faisait un ridicule; de La Rue, Imbert-Colomès, Camille Jordan, Merssan, Lemerer, Madier-Monjau, Vaublanc (le comte de) Lafond-Ladébat, Murinais, Rovère, Tronçon du Coudray, l'abbé de Montesquiou, Clermont-Gallerande, Richer-Sérisy, La Harpe, l'abbé Morellet, et tout le comité royaliste; d'Ossonville, toujours grand faiseur d'embarras, et chargé de la police par ces messieurs, la sienne opposée à celle du gouvernement, en déjouait les manœuvres.

Dans ce comité, selon l'usage, on parla beaucoup et on ne conclut rien. Willot, qui était le Marcellus de la troupe, dont Pichegru s'obstinait à être le Fabius, proposa que, cette nuit même (celle du 15 au 16), les conseils se rassemblas-

(1) On appelait *clichyens* les membres des deux conseils qui se réunissaient en un club particulier dans la rue de Clichy.

Digitized by Google

sent, et que lui, muni de leur ordre, s'en irait avec leurs gardes s'emparer, au Luxembourg, de Barras, de Laréveillère et de Rewbell; ce projet eût réussi peut-être.

Pichegru, en ne demandant que trois cents hommes pour enlever cette *nichée de jacobins*, ajouta, selon son usage, qu'il n'était pas temps; il fit ajourner le dénouement à la nuit du 19 au 20, et par cette faute se perdit avec tout son parti.

Malheur, dans les temps de révolution, à celui qui, pouvant agir la veille, se repose jusqu'au lendemain; la prudence veut, et le succès l'exige, qu'on suppose toujours notre adversaire aussi pressé que nous d'en finir; par là, on le prévient et on se sauve.

L'abbé de Montesquiou, en 1814, me conta que la cause réelle du retard de Pichegru provint de l'oubli de son nom, dans la liste des cinq nouveaux directeurs qui devaient être élus; Montesquiou président, le duc de La Trémouille, Barthélemy, Barbé-Marbois et Boissy-d'Anglas, qui n'en savait peut-être rien. Louis XVIII voulut que, sous ce simulacre de continuité de la répu-

Digitized by Google

blique, le gouvernement provisoire précédant son retour fût caché; or Pichegru, surpris, s'irrita même de ne pas voir son nom au rang de ces élus, et tint à reculer afin d'en faire exclure ou Boissy ou Barbé, et de se faire mettre à la place du rayé.

Vers le soir du 16 fructidor (2 septembre 1797) la police instruisit plus vivement le Directoire que les conseils étaient sur le point de tenter un coup d'État; Rewbell et Laréveillère coururent s'en expliquer avec Barras, qui, lui aussi, trop enclin à remettre les affaires sérieuses, se moqua d'eux, et leur conseilla de dormir en paix encore pendant quatre ou cinq jours.

En effet, lui se couche, mais son sommeil est bientôt interrompu d'abord par Merlin, porteur des pièces, des proclamations pour annoncer ou justifier le coup d'État, et puis par Sottin, de la police générale; celui-ci, mal reçu d'abord, n'en rapporte pas moins au directeur que le prince de Carency, fils aîné du duc de la Vaugran, ministre de Louis XVIII à l'étranger, a des relations importantes à faire, il ne veut se confier qu'à Barras seul, et il l'attend rue Vaugirard, sous les galeries du midi de l'Odéon.

Digitized by Google

Barras hésite d'abord, puis s'arme, descend dans le Jardin du Luxembourg, y fait venir le misérable dénonciateur, et ce cœur de boue lui découvre de point en point le complot, lui raconte les détails de la discussion dernière, et, afin de se donner plus d'importance, le prévient qu'il ne lui reste pour sauver la république que cette nuit et la suivante.

C'est par cette coquinerie que le prince de Carency récompensa la confiance aveugle du duc de La Trémouille et perdit son père.

La vérité parle ici : Barras n'a plus envie de dormir, il fait réveiller ses collègues, envoie après Merlin, mande Augereau et, de concert avec eux, décide que l'on tentera *l'acte de résistance* dès la nuit prochaine venue, celle du 17 au 18. Barras était bon homme ; s'il n'aimait pas Carnot, il estimait et affectionnait Barthélemy ; il essaya donc de le sauver, et, dans la matinée, alla le voir et, sans lui laisser rien à connaître, lui donna le conseil d'abdiquer le même jour. Barthélemy fit du romain lorsqu'il ne fallait être qu'entrepreneur habile, et refusa son salut; Barras en fut fâché. Alors il lui proposa de se rallier fran-

Digitized by Google

chement à la majorité du Directoire, ici autre refus : cet homme marchait à sa perte, et il y arriva (1).

Les trois directeurs en voulaient tant à Carnot que, pour le gêner de toute manière, ils avaient éludé, sous je ne sais quel prétexte, de lui faire payer son traitement, si bien qu'il ne possédait que trente-six francs (il me l'a dit depuis) ce jour-là. Carnot partageait la sécurité de Barthélemy : les parfaites honnêtes gens ont trop de bonhomie.

Le 17, à onze heures du soir, le Jardin du Luxembourg est occupé par des officiers sans troupe, par des hommes forts, braves et à trois poils, à réputation peut-être ébréchée, mais excellents pour agir en enfants perdus. Le commandant du Luxembourg, qu'on n'avait pas mis dans le secret, vient instruire Carnot de cette

(1) Barthélemy, neveu de l'auteur célèbre du *Voyage du jeune Anacharsis*, s'était créé dans la diplomatie une réputation honorable. Il fut ambassadeur en Suède, en Angleterre et en Suisse : ici il conclut la paix entre la France et les cours de Prusse, d'Espagne et de Hesse. Instruit, bon homme, et néanmoins fin diplomate, royaliste d'instinct, honnête homme, il n'avait ni prescience ni vigueur.

Digitized by Google

particularité. Carnot, à qui l'on dit que Laréveillère, président du Directoire, est absent, donne l'ordre de faire évacuer le Jardin; les *bravi* bien conseillés obéissent et vont attendre chez un des leurs logé rue d'Enfer.

Sur ces entrefaites, Barthélemy, qui avait passé la soirée à jouer au trictrac, arrive chez Carnot; il savait enfin ce qui se passait; Carnot venait de l'apprendre par le fait du rassemblement qu'il croyait avoir dissipé; tous les deux se consultent sur ce qu'il faut faire. Carnot dit :

« Sauvons-nous, car on nous arrêtera si l'on ne nous égorge. »

Barthélemy, incapable d'aucune résolution énergique, rentre dans son appartement, brûle ses papiers, écrit à plusieurs amis qui tous furent compromis par cette imprudence.

Je crois que, même dans les temps calmes, un homme habile ne doit écrire que ce qui peut servir à faire des papillotes.

Carnot, dont l'ame est autrement trempée, ne perd pas de temps, il se déguise, et dès qu'il a entendu le coup de canon d'alarme qui, placé au Pont-Neuf, donne le signal, il sort du Luxem-

Digitized by Google

bourg par une porte isolée donnant non dans la rue, mais dans une autre maison, et, deux pistolets à la main pour toute défense, il met trois heures à gagner l'asile qu'il s'était préparé à l'avance, tant il a à faire de chemin pour éviter les corps-de-garde et les postes militaires qu'Augereau a multipliés.

Barras va chez Barthélemy, lui offre de le laisser sauver (il était sans importance); Barthélemy veut un passeport sous son nom et partir en plein jour; Barras ne peut accorder ce qui l'aurait perdu; Barthélemy demeure prisonnier. Sottin, chargé de le conduire au Temple, lui offre encore la fuite, ce fut en vain, malgré la menace qu'il lui fait de la déportation et peut-être même de la mort : souvent des corps débiles renferment des ames de bronze et un courage moral rempli de force là où manque l'énergie de l'ame.

Le Directoire, pour ne pas être pris au dépourvu, et il avait raison, car quand on veut réussir il faut tellement multiplier les chances de succès que les trois quarts restent inutiles, le Directoire, dis-je, avait fait entrer l'armée du général Hoche dans le rayon constitutionnel; ceci

Digitized by Google

avait éveillé l'attention des conseils qui, au lieu de se mettre en mesure, pérorèrent. Ces troupes, appelées en hâte, furent autour de Paris le 13, et dès la nuit venue, elles occupèrent les barrières, l'enceinte de la ville, les boulevarts, les quais, les places, les ponts, protégèrent le Luxembourg et investirent les Tuileries.

Les inspecteurs des deux conseils, dont les fonctions sont les mêmes que celles des questeurs d'aujourd'hui (ceux-là avec plus d'attributions) furent informés par le commandant de la garde législative de ces mouvements; ils n'y crurent pas, singulière confiance qui tant de fois nous joue, et dans laquelle on retombe toujours, et lorsque les inspecteurs eurent reconnu la réalité du danger, le temps de le conjurer était passé.

Des manœuvres habiles, de l'audace, le génie militaire d'Augereau développé dans un moment décisif, punirent Pichegru de ses retards et les autres de leur nonchalance. On s'empara des Tuileries : Augereau lui-même arrêta Ramel (1)

(1) Il a écrit l'histoire de cette journée de sa déportation et de son sauvetage. — Employé depuis 1814, la canaille royaliste de Toulouse le tua, le 13 août 1815.

Digitized by Google

en l'outrageant; car, s'il avait les qualités du soldat, il ne possédait aucune des vertus du héros. Pichegru était accouru, on l'arrêta, malgré son allocution aux troupes; on saisit avec lui Rovère, Perée, Tupinier, Jarry, de La Metherie, Descourtils, ceux-ci membres des Anciens, Willot, de La Rue, d'Auchy, de Rurumate, Fayolle, Bourdon de l'Oise, des Cinq-Cents; on empêche les conseils de se réunir, et on repousse les imprudents qui viennent faire du sublime de rue, et surtout inutile.

Le Directoire, ou plutôt les trois directeurs, avaient désigné au moment de l'action, aux députés de leur bord, la salle de l'École de Médecine pour les Anciens, et le théâtre de l'Odéon pour les Cinq-Cents. Lamarque fut président de ceux-ci, sur le refus du vertueux Siméon Poulain-Grandprey, qui eut toujours le mérite d'être preste à rejoindre le vainqueur, proposa aux Anciens de nommer Royer-Ducos à la présidence.

Le complot royaliste déjoué, le reste devint facile; on annula les nominations de quarante-huit départements, on déporta deux directeurs, des députés, des journalistes; la censure fut éta-

Digitized by Google

blie, on ferma les clubs et on donna au Directoire le droit de mettre une commune en état de siége.

Cette révolution (car c'en était une) ne coûta pas une seule goutte de sang, bien qu'on l'ait calomniée aussi ; les hommes que l'on déporta furent Barthélemy, Pichegru, Willot, de La Rue, Bourdon de l'Oise, Rovère, Aubry, Lafond-Ladébat, Tronçon du Coudray, Barbé-Marbois, Murinais, Ramel, commandant de la garde législative; d'Ossonville, Laville-Heurnois, Brottier, Duverne de Presle, à qui sa trahison profita, car si l'on se montra sévère en apparence, en réalité on le protégea.

Merlin de Douai, François de Neufchâteau entrèrent au Directoire, en remplacement des deux exclus. Quinette prit le portefeuille de l'intérieur, et Lambrecht celui de la justice : c'étaient deux hommes de mœurs pures, de science profonde, de probité à l'épreuve; mais le titre de votant pouvait être appliqué au premier.

La victoire était complète, le Directoire vainqueur n'était pas content ; Hoche, compromis,

Digitized by Google

s'indignait qu'Augereau eût pris sa place, car Barras la lui avait promise, et celui-là, trompé dans son ambition, faisait grand bruit; d'une autre part, on ne comptait pas trop sur Bonaparte : il avait envoyé, il est vrai, Augereau, mais il avait retenu trois millions que les directeurs lui avaient demandés pour solder les frais de la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797); de plus, on le savait lié avec Carnot, et La Valette, son aide de camp, expédié par lui à Paris, s'était montré presqu'en ennemi du Directoire, et cela au point que, sans moi, on le happait et on l'envoyait à Sinamary. Bonaparte s'inquiétait, on doutait de sa sincérité, sa gloire faisait craindre son ambition. Le gouvernement me chargea de lui donner connaissance de ce qui s'était fait; je le fis en ces termes :

Paris, le 22 fructidor an V
(8 septembre 1797).

« Un grand évènement vient de se passer, ci-
» toyen, le 18 fructidor; il doit avoir nécessaire-
» ment la plus énergique influence sur les desti-
» nées de la république, et tout ce qui, en France,
» a le sentiment de la liberté pense qu'il en af-
» fermira à jamais la durée; mais, comme la per-

» fidie pourrait chercher à le dénaturer par des » récits infidèles, je dois fixer dès ce moment vos » idées, en vous transmettant les principaux dé- » tails, ainsi que les proclamations du Direc- » toire.

» Vous lirez dans les proclamations qu'une » conspiration véritable et toute au profit de la » royauté se tramait depuis longtemps contre la » constitution de l'an III; le mot *patriote* était » devenu une injure; toutes les institutions répu- » blicaines étaient avilies, un fanatisme hypocrite » nous avait tout à coup transportés au XVI[e] siè- » cle; les héros de nos armées n'étaient plus » que des brigands; les vaincus se demandaient » entre eux quels étaient ceux des vainqueurs » auxquels ils pouvaient faire grâce; la divi- » sion était au Directoire; dans le Corps législatif » siégeaient des hommes élus d'après les instruc- » tions du prétendant; leurs motions respiraient » le royalisme; il s'était élevé dans le Corps un » monstrueux pouvoir exécutif (les inspecteurs » de la salle), qui menaçait d'envahir le gouver- » nement, et où siégeaient les royalistes les moins » déguisés; tout était prêt pour dissoudre la cons-

» titution, lorsque le Directoire, par une de ces » mesures vigoureuses que commandait le salut » de la patrie, a fait saisir des individus qui » osaient se dire députés. Cette conduite ferme a » reçu l'assentiment général. Aucun désordre ne » l'a souillée; les gardes du Corps législatif ont » obéi à la voix du général Augereau; les patriotes » n'ont pas laissé égarer leur enthousiasme; au- » cun cri de vengeance ne s'est fait entendre: » enfin la confiance dans le gouvernement est » unanime; le peuple est satisfait et tranquille; » les députés ont secondé les mesures du Direc- » toire et lui ont prêté l'appui de la loi; ils ont » rendu des décrets fermes et rassurants que » vous connaîtrez; mais, ennemis de tout ce qui » pouvait rappeler le règne affreux de la Terreur, » ils ont voulu que le sang même le plus coupa- » ble ne fût pas répandu; c'est ce qui distinguera » dans l'histoire cette mémorable époque de la » révolution.

» On vous dira que la constitution a été violée, » et ce reproche vous sera fait, surtout par ceux » qui regretteront le plus qu'elle n'ait pas été » détruite. Voici la réponse à ce reproche: La

Digitized by Google

» constitution était presque renversée; dès lors, » *il a fallu, de toute nécessité, se saisir des* » *seuls moyens de la relever, de la raffermir* » *pour s'y renfermer ensuite et pour toujours* (1): » aussi, l'instant d'après, a-t-elle été plus que » jamais religieusement observée; toutes les » délibérations ont été parfaitement libres; on » va procéder au choix de deux nouveaux di- » recteurs; enfin, pour confondre les espérances » de tous ceux qui méditeraient encore la ruine » de cette constitution, une mort prompte a été » prononcée dès le premier jour contre quiconque » rappellerait la royauté, la constitution de 1793 » *ou d'Orléans* (2); voilà ce que vous direz. Vous

(1) Je conjure le lecteur de faire attention que M. de Talleyrand-Périgord emploie à défendre le bris violent de la constitution de l'an III les mêmes paroles dont Charles X s'est servi pour justifier ses fatales mesures du 25 juillet 1830, mesures tant blâmées par M. de Talleyrand, qui, trente-trois ans auparavant, avait aidé à en feire autant. *Et nunc intelligite.*

(2) Parmi les très nombreuses suppressions que l'auteur a faites à son manuscrit dans cette lettre, je dois signaler les mots soulignés. N'est-ce pas singulier que celui-là qui, en 1797, proscrivait le duc d'Orléans ait tant fait pour lui faire avoir la couronne de France, et tant fait surtout pour qu'il la conservât?

Digitized by Google

» ajouterez que le Directoire, par son courage,
» par l'étendue de ses vues et ce secret impéné-
» trable qui en a préparé le succès, a montré au
» plus haut degré qu'il possédait l'art de gou-
» verner dans les moments les plus difficiles; que
» la république française pourra, désormais,
» employer au dehors et au dedans les plus fé-
» condes et les plus énergiques ressources qu'elle
» aura pour elle, et cet esprit public qui s'est ré-
» veillé tout à coup et avec lequel il n'y a rien
» d'impossible, et cet accord parfait entre les au-
» torités constituées que l'on était parvenu à désu-
» nir, et enfin cette belle expérience de vigueur
» qui la fait triompher, dans une heure et sans
» combat, du plus terrible danger qu'elle ait
» couru depuis qu'elle existe. »

Cette lettre, qui annonçait la victoire, raccommoda Bonaparte avec les directeurs. Bonaparte, dans ce moment, était irrité contre le pouvoir exécutif, auquel, le 14 juillet précédent (27 messidor, an V), il avait écrit de manière à le faire tomber. Cette missive, bien peu connue, mérite de l'être; elle fera voir que tout l'empereur Napoléon existait déjà dans le général Bonaparte.

La voici ; le lecteur me saura gré de lui offrir ce moyen de réveil à la suite de la lecture de la mienne :

« Citoyens directeurs,

» Vous trouverez ci-jointe la copie de la lettre » que je reçois du général Clarck ; vous trouvez » qu'on allonge toujours. Il est hors de doute que » l'empereur veut voir la tournure que les » affaires prendront en France et que l'étranger » est pour plus qu'on ne croit dans toutes ces » machinations.

» L'armée reçoit une grande partie des jour- » naux qu'on imprime à Paris, surtout les plus » mauvais; mais cela produit un effet tout contraire » à celui qu'ils se promettent. L'indignation est » à son comble dans l'armée ; le soldat demande » à grands cris si, pour prix de tant de fatigue » et de six ans de guerre, il doit être, à son retour » dans ses foyers, assassiné comme sont menacés » de l'être tous les patriotes. Les circonstances » s'aggravent tous les jours, et je crois qu'il » est imminent, citoyens directeurs, que vous » preniez un parti.

» Vous trouverez ci-jointes les proclamations

Digitized by Google

» que j'ai faites à l'armée : elles produisent le
» meilleur effet.

» Il n'y a pas un seul homme ici qui n'aime
» mieux périr les armes à la main que de se
» faire assassiner dans un cul-de-sac de Paris.

» Quant à moi, je suis accoutumé à une abné-
» gation totale de mes intérêts; cependant je ne
» puis être insensible aux outrages, aux calom-
» nies que quatre-vingts journaux répandent à
» toute heure et en toute occasion sans qu'il y en
» ait un seul qui les démente; je ne puis être
» insensible à la perfidie et aux tas d'atrocités
» contenues dans cette motion d'ordre imprimée
» par l'ordre du conseil des Cinq-Cents; je vois
» que le club de Clichy veut marcher sur mon
» cadavre pour arriver à la destruction de la ré-
» publique. N'est-il donc pas en France de ré-
» publicains, et, après avoir vaincu l'Europe,
» serons-nous donc réduits à chercher quelque
» angle de la terre pour y terminer nos tristes
» jours?

» Vous pourriez d'un seul coup sauver la ré-
» publique, deux cent mille têtes peut-être qui
» sont attachées à son sort, et conclure la paix

Digitized by Google

» en vingt-quatre heures. Faites arrêter les émi-
» grés; détruisez l'influence de l'étranger; si
» vous avez besoin de force, appelez les armées,
» faites briser les presses des journaux vendus à
» l'Angleterre, plus sanguinaires que ne le fut
» jamais Marat.

» Quant à moi, citoyens directeurs, il est im-
» possible que je puisse vivre au milieu des affec-
» tions les plus opposées; s'il n'y a point de
» remède pour finir les maux de la patrie, pour
» mettre un terme aux assassinats et à l'in-
» fluence de Louis XVIII, je demande ma dé-
» mission.

» Vous trouverez ci-joint un stylet pris sur les
» assassins de Vérone.....

» BONAPARTE. »

Cette lettre avait poussé au 18 fructidor, et après elle devenait inquiétante; enfin Bonaparte cessa de bouder et le Directoire respira.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Inimitiés que fait naître contre moi le 18 fructidor.— Bonaparte à Paris.— Terreur qu'il cause au Directoire.— Conversation à son sujet entre Barras et moi. L'expédition d'Égypte est décidée.— Conversation importante entre Bonaparte et moi. — Portrait d'Ozun.—Portrait de Regnauld de Saint-Jean-d'Angely.—Affaire de la mort du général Duphot.— Affaire du drapeau tricolore à Vienne.— Influence de la France sur les républiques ses protégées. — La malice de mes ennemis me fait songer à ma retraite. — Le Directoire me retient.— Je persiste, il cède.— Lettre d'acceptation de démission.—Quelques uns de mes ennemis.— Charles Lacroix.— Lucien Bonaparte est contre moi.— Cause de son dépit, qui me met mieux avec son frère.— Quatremère-Dijonval, fou et mon ennemi. — Les télégraphes en l'air.— Henri veut me tuer. — Portrait de Joseph Bonaparte, deux portraits de Joséphine, madame Bonaparte et impératrice. M..... — Les trois billets, ou les ricochets de l'amour, anecdote relative à la femme d'un grand homme.

Le succès du 18 fructidor augmenta le nombre de mes ennemis; les royalistes, qui ne raisonnent jamais, trouvèrent mauvais que moi, bien assuré de leur défaite, de leur faiblesse, je n'eusse pas préféré tomber avec certains d'entre eux, car les habiles ne s'exposèrent pas à attendre le

Digitized by Google

moment où la chance deviendrait favorable; elle eut lieu en 1814; je la saisis avec empressement, on a pu voir de quelle manière j'en ai été récompensé.

Je m'embarrassai peu des criailleries, des méchancetés de ces gens qui, partis de si bas, ou qui si loin de nous, ne s'avisent pas moins de nous outre-jalouser, comme si nous occupions un poste qui leur appartiendrait le jour de notre chute.

Les victoires prodigieuses, conséquences des quatre campagnes de Bonaparte en un an, amenèrent la paix; Bonaparte en apporta le traité, et il voulut que je le présentasse au Directoire, dans la séance solennelle qu'on lui dédia le 11 décembre 1797 : ce fut une belle, une pompeuse journée; elle proclama le poids énorme dont le héros pesait sur la destinée de la république; Rewbell, le lendemain, dit à Barras à ce propos :

« Sais-tu que je n'étais pas tranquille; je craignais que le peuple et les militaires ne nous criassent de céder la place au général, et que lui gouvernerait mieux que nous. »

Barras répliqua :

Digitized by Google

« On n'y a pas songé, mais nous serons perdus le jour où l'on viendra à y penser. »

Le même soir, celui-ci me prenant à part me dit :

« Le sol tremble sous nos pas; que vous semble de l'enthousiasme du peuple pour Bonaparte ?

— Le peuple aime les héros.

— Mais il devrait étendre sa tendresse au Directoire.

— Ce qui est brillant entraîne.

— Peut-être ira-t-on trop loin?

— C'est possible. »

Lui alors, me saisissant par la manche de mon habit, s'écria :

« Vous plairait-il un instant de ne pas faire le ministre des relations extérieures? »

Je me mis à rire, je m'inclinai, et lui poursuivant :

« Bonaparte m'inquiète, il est bien redoutable; que va-t-il vouloir?

— Il peut aspirer à tout; cependant accordez-lui sa fantaisie, veuillez-la sérieusement, lui courra après son hochet, et on craindra plus sa gloire. »

Digitized by Google

Pour l'intelligence de ce propos il faut savoir que, pendant la guerre en Italie, le général m'écrivit plusieurs fois pour me développer un plan de descente en Égypte; j'en parlai au Directoire, qui ne dit ni oui, ni non; le héros n'était pas encore redouté; plus tard, comme lui revenait sur ce point, on fit mine d'y acquiescer; les préparatifs commencèrent, mais avec nonchalance, en manière d'acquit; le développement de l'enthousiasme qui suivit le retour du héros montra ce que celui-ci valait; on l'eût souhaité sur le Pô (sans calembourg) plutôt qu'à Paris.

Mon ouverture fut accueillie; Barras, la saisissant avec promptitude, fit appeler ses collègues, leur proposa la chose, dans l'intérêt de la république, et tous, qui avaient de l'esprit, l'acceptèrent dans le leur; on m'autorisa à l'annoncer au général et à m'en entendre avec lui.

Le lendemain, il vint me voir de si grand matin, que j'étais couché; aussitôt j'entamai la conversation, il m'écouta et lorsque j'eus achevé :

« On veut donc m'exiler?

Digitized by Google

— On cède à votre désir.

— Est-ce votre pensée ?

— Ma foi, non, puisque vous me le demandez.

— Alors votre idée est la mienne.

— Oui, vous faites peur et on vous éloigne. »

Il médita ; je poursuivis :

« Voulez-vous le conseil d'un homme qui vous est dévoué ?

— Et dont j'apprécie l'habileté (ma modestie cède au plaisir de rappeler l'estime que le grand homme a toujours faite de moi) ; parlez, je vous écoute, » poursuivit-il.

« Croyez-moi, acceptez cet ostracisme brillant, mettez-vous à la tête d'une croisade politique ; allez au bord du Nil venger la mort de tant de Français, recommencez-y l'héroïsme de saint Louis avec plus de génie, votre gloire s'en accroîtra ; elle remplira le monde ; pendant ce temps, vos frères, vos amis, vos admirateurs, ne vous oublieront pas ; la nature avare ne fournira pas si vite une seconde fois votre pendant ; les généraux, ambitieux sans votre capacité, vous imiteront, ils feront des sottises ; chacun de leurs revers vous élevera davantage ; chaque jour, les

Digitized by Google

gouvernements feront des fautes, les périls viendront, la nation effrayée vous appellera, vous reviendrez, et alors...... »

Je m'arrêtai, lui reprenant : « Et alors....

— Et alors que Dieu sauve le roi et la monarchie.

— Oh! je ne serai jamais un Monck, » répéta-t-il vivement.

« Qui vous parle de l'être ? »

Il me comprit cette fois, et à la suite d'un long silence :

« Est-ce que pour faire le bonheur de la France il faut absolument lui rendre la monarchie?

— Je le crois.

— Vous n'êtes donc pas républicain au fond? »

Je me mis à rire et puis répliquai :

« Je suppose que mon opinion est toute pareille à la vôtre. »

Mon Dieu, qu'il y a plaisir d'avoir affaire à un homme habile avec qui un mot lâché supplée à cent discours, à mille lettres; qui, au dessus des tartuferies mesquines de la faiblesse ou de la niaiserie, ne se déguise pas envers ceux dont quelque mérite les rapproche.

Digitized by Google

Bonaparte, changeant de propos, dit :

« Annoncez aux directeurs que j'accepte avec reconnaissance leur proposition, que je suis prêt à partir à la tête de trente-six mille hommes. »

Je pris la liberté de l'interrompre :

« Il paraît que tous les Alexandre n'en veulent pas plus avec eux pour faire la conquête de l'Égypte et de l'Asie? »

Son front s'éclaira et sa bouche poursuivit :

« De trente-six mille, de l'approvisionnement convenable, et avec carte blanche.... »

Dès ce moment nous nous appréciâmes réciproquement ; nous marchâmes d'un pied commun, et il me renvoya ses amis. Dans le nombre je distinguai Dominique Ozun, membre du conseil des Cinq-Cents : c'était un jeune homme d'une figure très agréable, poli, gracieux, fin, fin à tromper... je ne sais qui; puis impétueux, énergique, ami dévoué et véritable enfant du Midi par la chaleur de son ame, bien qu'il fût né sur le versant septentrional des Pyrénées.

Regnauld de Saint-Jean-d'Angely fut aussi des nôtres. Quel esprit vif, lucide, travailleur, infatigable ! courant au plaisir en insensé ; passant

Digitized by Google

sans intermédiaire de la débauche à son cabinet; aimant l'argent, le semant sans mesure; très capace, porté à jouer le comte de Tuffières, mais, au fond, bon homme et sans façon lorsqu'il ne se ressouvenait plus de son importance. L'empereur l'aimait, comptait sur lui, et avec raison. Regnaud avait toutes les qualités d'un homme d'État, sauf le courage : le canon des ennemis le mettait hors de lui. Je raconterai par quelle mystification de terreur je me défis de lui au moment décisif de la fin de mars 1814.

J'aidai de mon côté au succès de l'expédition d'Égypte par toute mon influence. Je vis néanmoins Bonaparte s'éloigner avec peine, car je craignais que les circonstances ne s'opposassent au retour.

Je crois le lecteur peu curieux du récit des évènements politiques; aussi ne les lui signalerai-je qu'en passant. J'avais fait donner à Joseph Bonaparte l'ambassade de Rome : il y jouait un rôle important, mais le fanatisme révolutionnaire faisait tourner la tête à ses alentours. Le général Duphot, Français, était alors auprès de lui. Les patriotes romains, poussés par la jactance des offi-

Digitized by Google

ciers en sous-ordre de l'ambassade, tentérent une demi-révolte. Duphot se montra pour les soutenir, à ce que je crois, et il y périt d'un coup de poignard. Joseph aussitôt quitta Rome, où les Français tardèrent peu à entrer. Là commence la chaîne des derniers malheurs de Pie VI. Cet événement tragique donna un grand mouvement dans mon ministère, et j'eus le chagrin vif et sincère de provoquer des mesures sévères contre un vieillard respectable dont il semblait que je me vengeais. Grâce à Dieu, sur ce point, ma conscience ne me reproche rien.

Le général Bernadotte, ambassadeur de la république à Vienne, ayant reçu l'ordre du Directoire de faire arborer le drapeau tricolore sur la porte de son hôtel, en remplacement de l'ancien écusson, fut insulté par la populace. Ceci mit la diplomatie en jeu. Il fallut se plaindre, menacer, puis éluder, car le Directoire ne voulait plus la guerre, et que l'on supporte tout avec résignation lorsque l'on veut arriver à un but avantageux.

Je fus l'ame du traité qui réunit à la France Genève et Mulhausen; nous avons perdu la première, la seconde nous est restée, et mieux encore,

Digitized by Google

à Mulhausen, tous les cœurs y sont sincèrement Français.

Le Directoire, poussé par une manie trop commune, en France, de vouloir contraindre à penser, à agir comme soi, s'avisa que la république de Hollande ne pouvait prospérer si elle ne prenait pas la règle française; en conséquence, on lui intima de changer sa forme de constitution; on imposa à ce pays un Directoire, un conseil des Anciens, un conseil des Cinq-Cents, enfin tout notre protocole. Je dus encore déterminer les Hollandais à contenter la fantaisie de nos directeurs, et il fallut menacer ces chers amis d'une invasion nouvelle pour que, dans leur enthousiasme, ils nous prissent pour modèle en tout.

Ce fut presque mon dernier travail; d'obscurs ennemis, des fripons de bas étage, soudoyés par je ne sais qui, et auxquels, certainement, je ne ferai pas l'honneur de les nommer, m'inspirèrent un tel dégoût de mes fonctions que, malgré la promesse que j'avais faite à Bonaparte d'attendre son retour pour disposer de moi, je me déterminai à me démettre de mon portefeuille. A la première

Digitized by Google

parole que j'en lâchai, le Directoire poussa de grands cris; Rewbell eut la politesse de me dire que, si je me retirais, il faudrait que tous partissent avec moi. Barras me suppliait de souffrir ces ignobles attaques; je patientai.

La méchanceté ne se repose jamais, les clameurs, les allégations, les infamies calomnieuses recommençaient avec une telle véhémence que, pour cette fois, je déclarai qu'à aucun prix je ne consentirais à rester au ministère. Le Directoire, malgré ses regrets, dut consentir à notre séparation, il ne le fit qu'après avoir sanctionné la nomination de mon successeur qu'il me pria de désigner, et que je lui eusse promis de garder le portefeuille jusqu'à l'installation de mon remplaçant.

En conséquence de ce traité secret, je reçus, le 18 juillet 1798, la lettre suivante qui atteste hautement non que l'on me forçait à partir, mais que je donnais librement ma démission :

« Le Directoire exécutif avait reçu la démission » que vous lui aviez adressée, le 25 messidor » dernier, sur les nouvelles instances que vous lui » faites parvenir il vient de l'accepter et vous a

» fait remplacer par le citoyen Reinhart, ministre
» plénipotentiaire près la république helvétique.

» Le Directoire regarde comme un acte de jus-
» tice de vous témoigner, à cette occasion, com-
» bien il a été satisfait du zèle constant, du ci-
» visme et des lumières que vous aviez appor-
» tés tant dans les fonctions de votre ministère,
» que dans celles du ministère de la marine qui
» vous avaient été confiées provisoirement.

» Le Directoire, néanmoins, vous invite à con-
» tinuer le travail des relations extérieures jus-
» qu'à l'arrivée de Reinhart; il ne doute pas que
» vous n'y apportiez le même zèle.....»

Je dois rappeler ici, et je n'y aurais pas songé si je n'eusse pas reçu la lettre du Directoire, que, lors de la démission du ministre de la marine, Bléville Le Pelley, le Directoire, voulant nommer à sa place le vice-amiral Bruix, alors absent, me confia ce portefeuille jusqu'à l'arrivée du titulaire, et je le possédai assez longtemps.

Ma retraite, que j'avais précédée d'une brochure justificative dont je sauve l'ennui au public, ne désarma pas mes contempteurs furieux; Charles Lacroix, que j'avais remplacé, prétendait me

Digitized by Google

rendre responsable de son impéritie; c'était, à l'entendre, moi qui l'avais fait tomber, comme s'il n'avait pas suffi de son incapacité. Lucien Bonaparte se joignit à mes ennemis, il ne craignait pas de publier *que mon nom, attaché à toutes les conspirations, se retrouvait partout.*

Qu'est-ce qui nous avait brouillés ensemble? le dirai-je? pourquoi pas? ses attaques sont publiques, ma réponse doit l'être.

Il y avait un parti jacobin qui rêvait le retour de la Terreur; ses membres pour s'attacher Lucien, qui commençait à pointer au conseil des Cinq-Cents, où il venait d'être nommé, afin de se donner par lui les partisans de son frère absent, vinrent le trouver et promirent de l'élever à la dignité de président de la nouvelle constitution que l'on imposerait à la France; le président aurait sous lui deux consuls, l'un de la paix, l'autre de la guerre; ceux-ci ne seraient que les subordonnés de celui-là; Merlin et Jourdan en deviendraient les titulaires.

Lucien, en vrai jeune homme, il avait alors à peine vingt-quatre ans, ne s'apercevant pas qu'il manquait d'âge, d'expérience, de poids, de

Digitized by Google

réputation, se laissa prendre au piége, et sachant que j'avais la confiance de son frère le général, me parla de la proposition qui lui était faite dans le but de me lier à lui, et par moi d'obtenir de Bonaparte son consentement à la bonne fortune du futur prince de Canino.

J'avoue que j'eus le tort de ne pas chercher à guérir sérieusement cettte hallucination momentanée, je la tournai en plaisanterie, et par ce que j'en dis, j'aurais ramené tout homme raisonnable. Je n'eus pas ce bonheur auprès de Lucien, il demeura persuadé que, par jalousie, j'avais mis des bâtons dans sa roue, et il me bouda, et il me décria avec une vivacité qui, heureusement, ne me brouilla pas avec Napoléon; celui-ci, à son retour, me remercia du service que j'avais rendu à lui et à sa famille.

Quatremère-Dijonval, ce frère fou de deux frères gens d'esprit, de probité et de science, et que tant d'extravagances ont rendu fameux, s'attacha pareillement à me poursuivre, et cela parce que je m'étais refusé à vouloir entendre un projet de correspondance diplomatique au moyen des ballons, qui établiraient un système de télé-

Digitized by Google

graphes aériens entre Paris et les diverses capitales de l'Europe. Un ambassadeur à Vienne, par exemple, aurait eu réponse du gouvernement français, en trois heures de temps, et en accordant un peu plus d'une heure pour l'apport de la dépêche au cabinet du ministre, son conseil entendu, sa solution prise et renvoyée au télégraphe du départ.

C'était donc un fou qui m'attaquait, et on le croyait sur parole; ma vie même était menacée, un jeune homme nommé Jorry, voulait me tuer; on l'arrêta, je le fis mettre en liberté, lui donnai quelque argent, et je m'en fis un adversaire implacable; aux Cinq-Cents, les députés Gareau et Briot ne proposaient rien moins que le bris de la Constitution, afin de satisfaire pleinement leur acrimonie et leur haine à mon encontre.

L'amitié de tous les hommes estimables du temps me consolait; Joseph Bonaparte, l'un de ceux encore que la jalousie aveugle a le plus maltraités, s'était lié à moi d'une intimité où je trouvais du charme; celui-là ne gardait aucune ambition pour lui, toute la sienne s'attachait à son frère, au grand homme dont il ne faisait que

Digitized by Google

rêver la grandeur; nous passions de longues heures avec lui, Sieyes, Le Noir La Roche, Dambarrère, Ozun, Fabre de l'Aude, Cambacérès, Lebrun, Siméon, Thibaudeau, Treilhard, Benjamin Constant, Fouché, etc., à préparer les voies à la révolution du 18 brumaire; toutes ces capacités foncées auxquelles se joindraient Maret, Pétiet, Chaptal, Gaudin, Bertier, Emery, Portalis, Fourcroy, de Fermont, Lambrecht, Lanjuinais, Boissy-d'Anglas, etc.; car tout ce qu'il y avait de génie et d'illustration ne voulait plus administrer qu'avec lui, ou ne vivre que sous son commandement.

Le Directoire ne convenait plus à personne, aucune bonne tête n'en était contente; nous avions fait depuis six ans l'essai de toutes les formes de république, et la nation, toujours malheureuse, n'importe la constitution dont on la leurrait, n'avait plus de souhait que pour la monarchie; et, qu'on ne s'y trompe pas, lorsque l'on demandait Bonaparte, ce n'était pas en qualité d'agent populaire, mais comme chef d'une nouvelle dynastie à laquelle tout aspirait.

On doit croire que mes rapports avec Bona-

Digitized by Google

parte me conduisaient souvent chez sa femme: Ah! que celle-ci était peu digne de la noble union qu'elle avait contractée! Joséphine, créole de corps et d'ame, ne vivait que du jour au jour; sans souvenir de la veille, sans prévision du lendemain, coquette par excellence, affairée de rien, dame suprême de la chiffonnerie, n'ouvrant pas plus un livre pour son instruction qu'elle ne lisait les mémoires de ses fournisseurs pour apprendre à régler sa dépense; ignorante comme les femmes des îles, nonchalante, mignarde, sans élévation dans l'ame, sans amour-propre de sa position; elle exposa le beau nom de son époux par une amourette avec un homme tellement nul, tellement étouffé sous la lourdeur de son insignifiance, que l'éclat de sa liaison avec la femme du héros n'a pu le dérober à l'oubli profond qui l'enveloppe; à aucune époque on n'a parlé de lui; il n'a su occuper la renommée ni par ses défauts, ni par ses qualités; heureux encore d'être parvenu à laisser dans l'oubli le nom de celui qui se déshonora en tentant d'avilir le premier homme du monde; il est certain que ce monsieur était si nain, si renfermé en lui-même, qu'il y a à peine

Digitized by Google

six ans que j'ai su son nom véritable; jusque-là je l'avais pris pour son prénom.

Joséphine, femme si ordinaire dans la condition privée, électrisée par Bonaparte, occupa, sans faire rire, un trône, où la fille des Césars passa sans sympathie avec aucun titre et sans gloire. Joséphine sut être grande et bonne, noble, affectueuse; sa majesté n'était pas de la sotte forfanterie; elle était généreuse, sensible, accueillante, et, à force de grace, de bienveillance, de bonhomie, d'amabilité dans sa manière de recevoir, elle ne laissait pas le temps de s'apercevoir qu'elle manquait d'instruction et d'esprit : on n'a pu d'elle, non plus que de Marie-Antoinette ou de Marie-Louise, citer un mot profond, une phrase spirituelle. N'importe, son affabilité, son tact parfait, sa dignité simple, le goût exquis de sa parure, l'élégance de ses manières, sa bienfaisance inépuisable et le seul courage qu'elle possédait, celui d'arracher à la politique des victimes condamnées par celle-ci; enfin ses enfants aux qualités si hautes, aux vertus si pures, sa postérité si supérieure à celles de tant de rois, et que tous les trônes de l'Europe

Digitized by Google

appellent et appelleront tour à tour, tout, dis-je, rendit Joséphine chère aux Français.

Le jour du divorce de cette dame si aimée et si digne de l'être fut un jour de deuil pour la France : il n'y eut pas un cœur qui ne saignât pour elle, pas des yeux qui ne versassent des larmes sur son infortune. Ah! que ce fut pour elle un dédommagement précieux que ces regrets unanimes, que ces marques d'affection universelles! On la plaignit, on blâma Bonaparte; il perdait son talisman, disait-on, et la douce image de Joséphine était si bien unie au bonheur public, que l'on attribua tous les revers de Bonaparte à son divorce, à l'éloignement de cette fée de prospérité que remplaça si mal l'étrangère.

Telle j'ai vu Joséphine, telle je la peins : la première partie de son portrait, peu flatté sans doute, appartient au temps où elle avait été vicomtesse de Beauharnais ou madame Bonaparte; la seconde, si brillante et si bien méritée, englobe les époques où elle fut tour à tour l'impératrice et reine, et l'*impératrice couronnée*.

J'étais au ministère des relations extérieures,

Digitized by Google

j'avais soupé la veille chez madame Bonaparte, et je lui avais demandé si elle avait eu des nouvelles du général ; sa réponse ayant été négative, j'allai me coucher. Le lendemain matin, peut-être dormais-je, ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne songeais pas à me lever, lorsque mon valet de chambre entre chez moi ; je me récrie, et de mauvaise humeur, je lui reproche son audace ; mais lui, pour toute justification, m'annonce la venue de la femme de chambre de madame Bonaparte, qui ne veut remettre qu'à moi une lettre importante de sa maîtresse.

Me voilà moi, inquiet, songeant au général, craignant quelque message de malheur. Je fais entrer la leste soubrette qui me remet un poulet de *madame* et part sans attendre ma réponse, parce que *madame*, qui m'invite à déjeûner, veut que je la lui porte moi-même. Dès qu'elle est sortie, je brise le cachet, je déchire la lettre, tant mon impatience est grande et mon imagination alarmée :

« Cher ministre, vous vous plaignez de la ra-
» reté des hommes de mérite ; le bonheur en a
» mis un sur ma route tellement supérieur, tel-

Digitized by Google

» lement parfait que je ne vois, hors vous, per-
» sonne à qui le comparer, tant il dépasse tous les
» autres. Je voudrais le voir bien placé à une
» ambassade de premier ordre : c'est une surprise
» que je lui ménage. Vous en rafolerez : mesda-
» mes Tallien, Récamier, Hamelin en perdent la
» tête; la sienne est si belle; il *se met* avec tant de
» goût : je crois qu'avant lui personne n'a su ar-
» ranger sa cravate. Je vous le présenterai, vous
» l'entendrez, il vous donnera des idées : il étonne
» madame Despaulx (1). Venez ce matin déjeûner
» avec moi; portez la nomination en blanc : une
» ambassade.., qu'elle soit bonne, bien payée;
» car, entre nous, il a des dettes, et il convient
» à la république de venir au secours de ses bons
» citoyens. »

Je tombai de mon haut à la lecture de cette épître sans pareille : madame Bonaparte m'avait souvent écrit, mais quatre lignes; et ici deux pages. De qui, d'ailleurs, est-il question? quel est

(1) Célèbre marchande de modes, et supérieure à son travail par ses vertus et les qualités précieuses de son cœur. Peu de grandes dames ont laissé une mémoire plus vénérée. Le bien qu'elle a fait est incalculable.

Digitized by Google

le mortel privilégié au dessus de tous ses semblables, au dessus de Bonaparte sous-entendu, car la parité avec moi était une concession de la politesse? serait-ce réellement quelqu'un de respectable? Je cherchai dans tous les anciens noms, puis je m'arrêtai sur ces éloges de figure, de parure, les trois dames citées comme juges approuvant, et puis ces dettes, et puis cette cravate....; je m'y perdais, et, avec cela, s'imaginer que je disposais des ambassades, et *des bonnes encore, bien payées*; le tout parce que le monsieur a des créanciers, et l'on ne dit pas que le traitement servira à les rembourser.

Bref, je me lève, m'habille, dépêche mon premier travail, et, à heure fixe, j'arrive chez madame Bonaparte; elle avait avec elle la duchesse de Villeroi, madame de Carvoisin, la princesse de Carency depuis madame de C...., trois ou quatre hommes que je creuse de mon regard afin de deviner le puissant génie. La maîtresse de la maison devine l'action de mes yeux, elle se penche vers moi qui venais de m'asseoir un peu en arrière d'elle, et me dit :

« Il n'est pas encore arrivé; c'est un fou, il est

Digitized by Google

si souhaité qu'il aime à se faire attendre, il est à l'Académie (1), à moins qu'il ne répète un pas avec M. de Trénisse. »

Quoi! pensai-je, le diplomate futur va là! je le croyais dans son cabinet s'attardant en face d'un Puffendorf, ou de l'histoire du traité de Westphalie. Joséphine, un instant distraite par l'accueil à faire à un survenant, reprit :

« Eh bien! portez-vous la nomination?

— Madame, » dis-je, « cela ne va pas si vite, j'en parlerai au Directoire....

— Que me contez-vous là? il le faut, ambassadeur, sous deux jours au plus; il faut qu'il parte, un intérêt majeur l'exige; sans cela, il est perdu, il faudra qu'il aille en prison ou qu'il feigne d'aimer cette dégoûtante marquise de Soye... avec son nègre. »

Ces horreurs-là me confondaient; n'y tenant plus :

(1) Autrefois, et encore sous le Directoire, les jeunes gens allaient prendre des leçons d'équitation et d'escrime. Le manége et la salle d'armes s'appelaient l'Académie, le premier particulièrement.

Digitized by Google

« Sans nom, » dis-je, « sans nom on ne peut placer un inconnu.

— Oh! vous allez dire comme moi, c'est C......

— C......, » m'écriai-je, « mais son nom?

— Tenez, le voilà lui-même. »

Oh! pour le coup, à la vue de cet étriqué, petit, fat, ridicule personnage, sans compter que sa nécessité de pressurer madame de Soye.... pour échapper à la prison me le montrait sous un aspect avilissant; bref, les bras m'en tombent. Dix invités surviennent, et moi, rempli de colère, de dépit, de dédain, je prends à part la belle Hortense, la prie de m'excuser auprès de sa mère si je ne reste, mais que le Directoire me mande, et je vais déjeûner seul à Frascati.

La marine me fut imposée; un surcroît de travail me retint cinq jours sans voir madame Bonaparte, lorsque le cinquième, à minuit, un domestique m'apporte, d'elle, un nouveau billet, je crois avoir deviné le contenu : elle insiste sur la bonne ambassade. Cette fois, je décachète tranquillement, et sans rien déchirer ou froisser.

« Cher ministre, dans l'intérêt de la république, » n'expédiez pas la nomination que *vous m'a-*

» *viez promise*. C.... est un monstre infame, un
» agent de l'Angleterre, il est indigne de vos bon-
» tés, vous ne me parlerez pas de lui, car je ne
» vous écouterais pas, j'y vois clair sur son
» compte, il n'entend rien à la diplomatie, com-
» mence à se mettre mal, et chaque jour perd de
» sa réputation d'homme à la mode; connaissez-
» vous la citoyenne Du...., cette grosse créature,
» madame Angot, un peu jeune? eh bien! il ne
» la quitte pas, il vit sur ses crochets, je l'abhorre.
» Ah! s'il tient son ambassade, j'en mourrai de
» douleur; quel être vil, n'est-ce pas? il avait
» mon amitié, je la lui retire, faites comme moi,
» et *reprenez votre parole*.

» Adieu, je suis...., etc. »

Un rire fou me venait à mesure que j'avançais dans ma lettre; par bonheur pour M. C.... que je ne crus pas davantage à tous ses crimes que précédemment j'en avais cru à ses talents supérieurs. M'en voilà débarrassé, dis-je; et, puisqu'on m'y autorise, je retire ma promesse et reprends ma parole.

Nous étions au lundi; le jeudi suivant, troisième message.

Digitized by Google

« Il y a de bien mauvaises langues. Ce pauvre
» C.... a été calomnié indignement, j'ai la preuve
» qu'il n'a fait à madame Du.... que deux visites
» de politesse ; soyez juste comme moi, je
» compte sur votre honneur pour notre parfait
» ami. Adieu. »

J'amusai la pauvre femme, et ma sortie du ministère me délivra de ses sollicitations.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Quelques détails sur la négociation de la paix avec l'Angleterre. — Portrait de M. Maret, depuis duc de Bassano. — Malheur de Napoléon dans ses alentours. — Portrait de Bonnier d'Alco. — De Treilhard. — Je me justifie. — Mauvais état des affaires. — Ma lettre au général Bonaparte pour le faire revenir. — Retour du héros. — Quels intimes l'accompagnent. — Joie universelle de la France. — Le Directoire remanié. — Portrait de Sieyes. — De Roger-Ducos. — De Gohier. — De Moulin. — Effroi que cause au Directoire le retour de Napoléon. — Détails. — Ma conversation importante avec Bonaparte. — Généraux passés en revue. — Portrait de Bernadotte comme général français. — Fouché. — Détails historiques. — Noms des principaux partisans de Bonaparte. — Colloque de celui-ci et de Bernadotte. — Barras tente inutilement de se rallier Moreau, Augereau, Jourdan. — Barras en tête-à-tête avec Bonaparte. — Ce rapprochement décide une rupture. — Colloque avec madame de Stael. — Scène faite par Bonaparte au Directoire. — Le pur monsieur Thiers et le concussionnaire Napoléon. — Sieyes s'oppose à l'arrestation de Bonaparte. — Causeries entre Barras et moi. — Journée du 17 brumaire. — Frayeur de Moreau. — 18 brumaire; détails historiques et secrets. — Succès de la démission de Barras.

J'étais ministre des affaires étrangères dans le temps où lord Malmesbury vint à Lille pour traiter de la paix au nom de l'Angleterre : trois

Digitized by Google

plénipotentiaires français eurent mission d'aller s'entendre avec lui : c'étaient Letourneur de la Manche, ex-directeur, Pléville Le Peley, ex-ministre de la marine, et M. Maret, naguère prisonnier en Autriche, et qui avait eu l'honneur d'entrer pour sa personne dans l'échange que l'on fit de plusieurs républicains; Ramel, Camus, Quinette, Beurnonville et lui, contre S. A. R. madame la dauphine.

M. Maret, depuis duc de Bassano, est un de ces mérites que les uns refusent, que les autres accordent, et, qui en définitive, n'est ni assez puissant pour convaincre de sa supériorité, ni assez insignifiant pour qu'il ne soit vu d'aucun. L'empereur avait un talent que je n'ai vu qu'à lui; il prenait le premier venu, le montait sur un piédestal et l'enveloppait si bien de sa propre lumière, que celui fort opaque de sa nature en devenait éclatant; qui n'a pas cru Alexandre Berthier une manière d'aigle? et lorsque Napoléon ne fut plus là pour le parer de ses plumes, que de beaux poëmes on aurait écrits avec celles qu'il montra au naturel! que de militaires que l'on crut des héros en sa présence, et après lui, que

Digitized by Google

sont-ils devenus? Lui ne se souvient des splendeurs dont il para dans son exil les comtes Bertrand, Montholon, Las Cases? et quelle obscurité rayonne maintenant autour d'eux? alors on admirait R..... comme le type du dévouement oriental, et on faisait de C..... un sublime valet de chambre. Dès que la chute de Napoléon est venue, le mameluck n'a plus été qu'un stipendiaire dégradé, et qui de nous ne mettrait pas l'autre à la porte sur le vu du certificat de haute ingratitude qu'il a eu l'ineptie de se donner en six volumes.

M. Maret arriva donc à une bonne époque; le maître lui accommoda une réputation qui, lourde, fut soutenue par le bras puissant de qui l'avait imposée, et qui, le lendemain de la chute de celui-ci, écrasa celui-là; alors il a été seul à en supporter le poids énorme. M. Maret est travailleur, intelligent à demi, sachant faire croire qu'il possède tous les secrets qu'il ne sait pas; il fait de la littérature en diplomate, et de la diplomatie en homme de lettres; ses *comédies*, par exemple, devraient être déposées comme renseignement aux archives du royaume, et ses notes de cabi-

Digitized by Google

net ont toujours eu une fine fleur de poésie à charmer le conseil aulique de l'empereur d'Allemagne; homme d'honneur, mais oublieux de ses amis, d'un commerce doux et facile, pas plus gourmé qu'un autre depuis qu'il est tombé comme tant d'autres, mais par trop perdu en Dieu inconnu dans sa secrétairerie d'État, sanctuaire juif où n'entraient que des dames, ou bien des élus tellement privilégiés, que je n'en ai connu aucun. Jamais ministre n'a eu l'air plus affairé, et n'a pris de plus longs instants de relâche; que de mouches il tuait, comme Domitien, tandis que ses cerbères répondaient à toute l'Europe : « Son « Excellence travaille. » Louis XVIII ne voulut pas l'employer, il disait le bien connaître; le roi Louis-Philippe a suivi une autre voie, et après l'épreuve a dû faire comme Louis XVIII. Il y a des gens qui ne vivent qu'aux dépens du passé; cela les allège d'avoir à refaire leur preuve au temps présent.

Ces trois plénipotentiaires furent rappelés au 18 fructidor; on les remplaça par Bonnier d'Alco et Treilhard : le premier, homme de qualité, ancien président à une Cour souveraine (à

Montpellier), se sentant fort de sa naissance et de sa position sociale, homme bien élevé, grave, retenu en public, presque majestueux, dans la cérémonie, il était alors sous la toile, trop bon compagnon du reste, sans manquer de finesse, de science diplomatique; il y joignait la rude probité du vieux temps.

Treilhard, ancien avocat, homme de travail, d'exactitude, de science, nourri de latin, bourré des lois romaines, plaidant dans un cercle, prenant des conclusions auprès des jeunes filles, froid en apparence, leste en propos gaillards, bon citoyen, magistrat intègre, jurisconsulte honorable; il n'y aurait que du bien à en dire sans son vote fatal.

Ces deux ministres plénipotentiaires n'avancèrent pas plus les négociations que leurs prédécesseurs; le temps n'était plus où les Directeurs voulaient la paix; les conquêtes de Bonaparte avaient enflé leurs prétentions. Lord Malmesbury, lassé des difficultés sans cesse renaissantes, quitta Lille. Treilhard et Bonnier firent semblant de l'y attendre, et par ce manége firent croire à

Digitized by Google

quelques badauds que le gouvernement français voulait sincèrement la paix.

Que pouvais-je moi, ministre, contre la volonté des chefs? rien sans doute; cependant on m'accusa d'avoir fait manquer les négociations, et puis tout à coup de m'être rangé du parti de l'Angleterre, qui m'avait mieux payé que la Prusse, les Américains et la Hollande. A ce sujet, je viens de lire dans *Monsieur de Talleyrand* le récit d'une scène tellement grossière que m'aurait faite Rewbell, en plein conseil, que si elle avait eu lieu je ne serais sorti que démis; de telles faussetés se réfutent d'elles-mêmes.

J'avais donc abandonné les affaires pnbliques, j'étais redevenu simple citoyen; je voyais confondus dans la foule les fautes du pouvoir, les malheurs des généraux, la lassitude de la France. En 1799, Jourdan, Scherer, Moreau furent battus par les Autrichiens et les Russes; Suwarow s'avançait d'une marche rapide, et les victoires de Zurich ne nous avaient pas encore rassurés lorsque je crus devoir écrire à Bonaparte en ces termes:

Digitized by Google

12 mai 1799.

« Hâtez-vous, général, de suspendre vos ex-
» ploits des *Mille et une Nuits*, l'Orient tremble
» assez devant l'autre Cyrus, retournez dans vo-
» tre patrie expirante, et qui n'a de foi et d'es-
» pérance qu'en vous; mes tristes pronostics se
» réalisent d'une manière effrayaute; chaque jour
» ajoute à la déconsidération, et par conséquent
» à la faiblesse du gouvernement, il entasse fautes
» sur fautes, il est avili, méprisé, besogneux; il
» ne trouverait pas un écu s'il ne le demandait
» les armes à la main; il vient d'ordonner l'en-
» lèvement du pape et sa translation en France,
» mesure fausse, impolitique, pernicieuse parce
» qu'elle peut armer le fanatisme dedans et de-
» hors; il vient de recevoir la fatale nouvelle
» d'une seconde coalition contre la France; les
» puissances souscrivantes, la Russie, l'empe-
» reur, l'empire, l'Angleterre, Naples, le Por-
» tugal, le grand-seigneur, les régences d'A-
» frique, *excusez du peu*, et pour combattre
» avec l'amour de la nation, le Directoire pré-
» pare un emprunt forcé de cent millions; la
» ruine des familles, et une loi abominable, dite

Digitized by Google

» des otages, qui rendra responsable les nobles » et parents d'émigrés des crimes, vols, incen» dies, etc., et par les otages, seront empri» sonnés.

» Général, partout on retrouve dans les gou» vernements qui tombent *cet esprit d'impru» dence et d'erreur;* il ressort de tous leurs actes. » Haine et mépris! tels sont les fruits recueillis » par le Directoire. Il y a presqu'un an que je » me suis mis à l'écart, et je vous jure que, » même à cette époque, ma voix se perdait dans » le désert.

» Le brave Jourdan est malheureux, on l'a » battu plusieurs fois; l'inepte Scherer n'a pas » gagné un combat, et concussionnaire malha» bile, il n'a pu résister aux Russes, et l'armée » entière demande Moreau à sa place. La ter» reur, le découragement, l'indiscipline sont les » maux qui énervent nos soldats.

» Suwarow va de succès en succès; le farou» che vainqueur de Varsovie et d'Ismaïl, pré» cédé d'une réputation fantastique, qui vit en » fou, qui parle en sage, qui combat en lion, » a juré de ne poser les armes que dans Paris.

Digitized by Google

» Qui nous sauvera ? vous, vous seul; ah! rien
» que vous! Qu'importe l'Égypte lorsque la
» France peut être envahie ? La France va suc-
» comber; accourez à son aide, ne perdez pas
» de temps! Ah! si un aérostat pouvait vous por-
» ter ma lettre et vous ramener avec lui! En vo-
» tre absence, tant qu'elle durera, nous comp-
» terons les semaines, les jours, les heures, car
» les minutes nous sembleront des mois; la
» France n'a qu'une pensée, votre retour;
» qu'un cri, votre nom; qu'une croyance, avec
» vous la victoire et la prospérité; sans vous mi-
» sère et dur esclavage..., etc., etc. »

La réponse du général fut son retour; il arriva comme le dieu de la machine, à temps pour nous sauver. Parti d'Alexandrie le 24 août 1799, débarqué à Fréjus, sur la côte de Provence, le 9 octobre suivant, il revint accompagné d'Eugène Beauharnais, de Louis Bonaparte, de Berthier, de Murat, de Lannes, de Marmont, d'Andréossy, etc.; de Monge, de Berthollet, de Denon, de Parseval-Grandmaison, etc.; le 16 du même mois, il entrait à Paris.

A peine sut-on, en France, la venue de Bona-

Digitized by Google

parte, que la révolution fut faite. L'attitude de Paris fut remarquable : la veille, tout découragement ; ce jour-là, tout espoir, ou plutôt pleine certitude d'un meilleur sort. Le Directoire, à ce moment, et par l'effet des intrigues de Barras qui s'y perpétuaient, était composé de celui-là, de Sieyes, de Gohier, de Roger-Ducos et du général Moulin.

Je crois devoir esquisser les portraits de ces *messieurs*, non comme je les voyais alors, mais tels que le temps me les a fait connaître ; une longue liaison avec Sieyes, par exemple, ne me le faisait pas voir alors tel que depuis il s'est montré ; qu'on ne m'oppose pas à moi-même ; j'admire l'homme qui ne change jamais et qui jamais n'a dévié de son opinion sur autrui.

Sieyes, ancien grand-vicaire pas trop régulier, mais sans beaucoup casser les vitres, avait, avant 1789, la réputation de penseur, et il la devait à ce qu'il parlait peu et n'écrivait point ; le monde penche à croire profond qui garde le silence ; on acquiert avec une abondance de paroles la réputation d'homme aimable, mais jamais d'esprit supérieur ; égoïste consommé, son cœur s'était, en

Digitized by Google

quelque sorte, racorni à force de sécheresse; il mettait du pathos dans sa parole et manquait de sensibilité et d'élévation dans son ame; sa conduite a constamment été la conséquence d'un calcul, et son patriotisme une spéculation pour mieux arriver à la fortune; son mobile unique fut son intérêt : dans chaque combinaison qui s'offrit à lui, il courait à la chance qui le mettrait en première ligne, de sorte que, sans varier dans le fond, il avait de la mobilité dans la forme *è sempre bene*. Il se déclara contre la cour, parce qu'elle ne le recherchait point. Penseur sans doute, mais ténébreux, il errait en des théories qu'on ne mit jamais en pratique, car tout leur effet à produire était sur le papier; ses projets de constitution avaient un but unique, à lui la première place, et les autres comme le hasard les caserait; tant qu'il a été influent, il s'est cru le pivot autour duquel la France devait tourner; sa brochure : *Qu'est-ce que le Tiers?* fit sa réputation; on en avait alors à bon marché, tous n'écrivaient pas et ne se croyaient point sages; il n'alla jamais au delà de son premier ouvrage, il en vécut, il s'en fit beau, il le fit mettre à toutes sauces; on ne

Digitized by Google

connaît de lui que cette brochure, et pourtant il a beaucoup écrit, mais quoi? des rêveries, des spéculations politiques à l'application impossible, parleur dans la constituante, parce qu'on pouvait l'être sans péril, il s'entourra du silence à la Convention nationale, où y il avait du danger à pérorer; lui qui, dans un cercle, régentait volontiers *vota sans phrase* la mort de Louis XVI. Amené au Directoire, il ne s'y distingua par rien de ce qui élève un homme; les mêmes désordres régnèrent, la concussion ne disparut pas, les lois ne furent pas justes, ni les mœurs améliorées; il consentit à l'emprunt forcé, à l'horrible décret des otages; l'humanité de parade l'est rarement de fait; il n'améliora pas l'administration; enfin il conspira contre la république, autant qu'il avait conspiré contre la royauté; un jeune lion dupa le vieux renard qui, un instant, ayant cru à la réalisation de son rêve de puissance suprême, se consola, avec de l'argent, des dignités, une belle terre, de la place absorbante qu'il allait occuper.

Sieyes, sorti en 1799 de la scène politique, n'y est plus rentré, et l'autre moitié de sa vie s'est

Digitized by Google

écoulée dans des ténèbres épaisses, que nul ouvrage, nul mot profond, nulle belle action n'ont pu dissiper : serait-ce qu'il n'a été que l'homme des circonstances? c'est possible.

Jean-Louis Gohier fut l'un des plus honnêtes et des plus nuls de son temps; petit avocat à Rennes, sans réputation de province si facile à obtenir, il fut de l'Assemblée législative, où il montra moins de talent que d'exagération; il eut le bonheur, dont bien il se fâcha, de n'être pas élu à la Convention, qui le nomma secrétaire général de la justice et puis ministre en pied, le 20 mars 1793, à la démission de Garat; Merlin de Douai, à son tour, le remplaça, le 4 novembre 1797; il devint alors président d'un des tribunaux civils de Paris, puis président du tribunal criminel de la Seine, enfin président du tribunal de cassation; il était à ce poste lorsque Barras et Sieyes, qui voulaient un bon-homme, le firent nommer directeur. Madame Roland, dans ses Mémoires, le dit un ambitieux, sans moyen; il était, je le répète, probe, désintéressé, mais orgueilleux, bavard et jactant comme un avocat, incapable d'agir et boudant qui savait faire; enfin un de

Digitized by Google

ceux qui doivent tout à l'occasion et qui ne lui rendent rien.

Roger-Ducos, ancien avocat (l'avocasserie est le chancre de l'époque), naquit Bordelais; nommé à la Convention par le département des Landes, il vota la mort du roi, sans appel ni sursis, non qu'il fût homme de sang, mais il était homme de peur, ce qui, en résultat, est tout comme; il professa l'exagération du jacobinisme sans être jacobin, mais toujours par l'effet de sa lâcheté politique, il ne marqua ni par des talents, ni par son éloquence, et sa nullité détermina son élévation.

Bonaparte, qui le jugea d'un coup d'œil, ne l'employa que pendant quelques semaines, et le troisième consul s'en alla dormir au sénat; puisse la terre lui être légère!

Mais si Roger-Ducos ne jetait aucune lumière, c'était encore un aigle en opposition au général Moulin, tellement obscur que Dieu seul sait, et encore uniquement en vertu de la toute-puissance, le lieu de sa naissance, son âge et ses prénoms; soldat de fortune, moins en réputation que son frère, on n'a pu citer de lui, dans les

Digitized by Google

biographies, une action qui eût l'air d'être un fait d'armes. Il commandait depuis l'année précédente (1798) la division de Paris; il s'était dévoué à Barras, ce qui fit sa fortune; Barras resta certain de la subordination de Moulin, et qu'il ne le trahirait pas, surtout pour passer à ses collègues. Ce général possédait au plus haut point le souverain mépris que les gens d'épée ont pour tous ceux qui ne sont pas militaires; il n'appela jamais ses trois collègues civils, pendant sa part de directeur, que *l'abbé* (Sieyes), *dandin* (Gohier), et *l'avocat* (Ducos); à peine si, en leur parlant, il leur disait *citoyens directeurs*; mais, en revanche, les anciennes épaulettes de Barras l'enchantaient, et c'était perpétuellement *mon collègue;* au reste, il ne fallait demander à Moulin ni science politique, ni vues profondes, ni connaissances d'administration, il n'était rien, pas même un sabreur; enfin, inconnu de tous, nous fûmes plusieurs jours aux enquêtes pour bien savoir *primo* qui était-ce que *ce cadet* Moulin, parmi les deux frères du même nom. J'ai entendu des érudits, quinze jours après peut-être son installation, parier

Digitized by Google

pour le frère Moulin qui, en 1794, au mois de février, ne voulant pas tomber au pouvoir des Vendéens, s'était brûlé la cervelle sur le champ de bataille, près Chollet. Si le nôtre manquait de génie et d'esprit, l'opiniâtreté ne lui faisait défaut; il possédait, comme presque tous les militaires, une jalousie inquiète envers ses confrères que la renommée proclamait : il haïssait, par exemple, Bonaparte dont il critiquait les victoires avec une ignorance remplie d'amour-propre.

Tels étaient les hommes qui, seuls, et encore fallait-il en retirer Sieyes et Ducos, allaient lutter contre toute la France, ayant Bonaparte pour chef. Dès qu'on le sut débarqué, le Directoire s'assembla; Barras voulait une punition exemplaire; Moulin, Gohier, Ducos pensaient contre lui; Sieyes fit peur de la nation; Ducos se rangea de son avis; Gohier cacha le sien, et l'on se sépara sans rien conclure.

L'aspect que présentait Paris était curieux; tous les cœurs volaient au devant du grand homme; nul ne songeait à le combattre, et tous le voulaient pour chef. La rue de la Victoire était inondée d'une foule joyeuse, et lorsque,

Digitized by Google

deux heures après, on le vit sortir pour aller au Directoire, des transports fanatiques l'accueillirent et se perpétuèrent jusqu'au Luxembourg. La garde du Directoire, instruite de sa venue, prit les armes et se rangea en bataille; les tambours battaient aux champs : c'était la réception populaire d'un souverain légitime.

Gohier présidait le Directoire; il s'était vanté qu'il serait froid devant Bonaparte, il ne sut être qu'affectueux; il allait dîner avec Sieyes et Moulin; on chercha vainement Barras et Ducos, ils étaient absents.

Le même jour, je me rendis chez le général, il me reçut à bras ouverts; nous demeurâmes deux heures enfermés avec lui, Joseph, Fabre de l'Aude, Ozun et Cambacérès, qui était venu l'un des premiers. Notre vœu fut unanime; il fallait changer le gouvernement. Bonaparte me demanda qui vaudrait mieux, pour son alliance, de Sieyes ou de Barras.

« Sieyes », répondis-je sans hésiter; « il n'a pas de parti, et il est capable d'en prendre un sérieusement; Barras peut faire par dépit ou désespoir ce qu'il ne ferait point par ambition. »

Digitized by Google

Mes idées étaient les siennes, il m'en remercia; nous convînmes entre nous de parler aux membres des deux conseils que nous connaissions. Bonaparte me chargea d'entamer Sieyes avant que lui se déterminât à lui parler; il passa en revue les généraux. Hoche était mort à cause de ses criailleries relatives au 18 fructidor; Moreau, par cela seul qu'il avait été avocat, ne lui paraissait pas redoutable; il préludera toujours, disait-il, et n'attaquera jamais; le seul Bernadotte lui inspirait des craintes, et il avait raison.

Bernadotte était, à cette époque, simple particulier, ce qu'il a été depuis sur le trône, aussi apte, aussi habile, aussi capable, aussi simple, aussi grand; il parlait la langue de l'époque, et on lui en a fait un crime : est-ce que Napoléon, le plus monarchique des hommes, n'a pas eu à la bouche des mots de convention? Quel royaliste serait venu en France de 1794 à 1800 sans affecter les formes, les paroles, les propos à l'ordre du jour? Il portait la carmagnole, le gros bâton; ses cheveux étaient sans poudre et sales; un bonnet rouge le coiffait. Bernadotte a fait comme tous, mais mieux que tous; il fut humain, probe, vaillant et plein

Digitized by Google

de délicatesse; grand capitaine aux vues profondes, à la réputation honorable, immense et méritée; il aurait pu, dès 1798, prévenir tout autre concurrent; le pouvoir souverain, sous le titre de président, lui a été offert, je ne peux en douter, car celui qui le sonda le fit devant moi, et, avec mon concours; Bernadotte n'éluda pas et répondit franchement (1):

« Si le peuple me veut, qu'il me demande; mais je ne m'emparerai pas de l'autorité pour lui dire ensuite avec effronterie que je la tiens de lui. »

Ce propos, digne de Camille, d'Aristide ou de Phocion, me transporta, et je m'avisai de lui faire cette réponse, sans savoir ce qui me l'inspira :

« Général, vos vertus vous procureront une couronne.

— Heureux que je serais si elles m'en tenaient lieu ! » répliqua-t-il modestement. Il vit; j'espère qu'il se rappellera ma phrase, mon cœur a conservé la sienne.

(1) La suite du portrait du général Bernadotte, comme roi de Suède, se trouvera dans la livraison suivante, au tome III.

Bernadotte donc tourmentait Bonaparte ; on lui promit sinon de le gagner, du moins de le rendre taisant.

Fouché arriva sur ces entrefaites : il venait se mettre aux pieds et dans les bras du général, je répète ses propres expressions. Nous nous séparâmes, moi pour aller dresser un plan d'attaque; je le lui rapportai à cinq heures du matin, je l'avais quitté la veille à minuit : ma promptitude le charma, il me le dit, j'en fus satisfait.

La réception solennelle que fit le Directoire à Napoléon montra aux plus inattentifs l'état de la question. Le général avait avec lui tous les officiers à Paris, et, en outre, la moitié des habitants de cette ville immense. Parmi les généraux faisant cortége, on distingua Dubois de Crancé, en ce moment ministre de la guerre, Jourdan, Moreau, Augereau, Macdonald, Beurnonville, Lefebvre, Marbot, Leclerc, Cherin, Bruix, Andréossy.

Bientôt son parti se dessina : là on réunit Cambacérès, Lebrun, Treilhard, Quinette, Maret, Réal, Arnaud, La Valette, Thibaudeau, Monge, Chaptal, Berthollet, La Grange,

Digitized by Google

Laplace, Vic-d'Azyr, Cabanis, Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, Boissy-d'Anglas, Fabre de l'Aude, Merlin, Lanjuinais, Pastoret, Portalis; puis, du conseil des Anciens, Baron, Baudin, Cornet, Cornudet, Alphonse Lafargue, Garat, Garnier, Goupil de Préfeln, Daunou, Peré, Perès, Porcher, Vimar, Volney, Dambarrère, Desmeuniers, etc.; le conseil des Cinq-Cents lui envoyait, à part Lucien, son frère, qui, par bonheur, s'en trouvait le président, Auguis, Béranger, Bodin, Boulay de la Meurthe, Cabanis, Lacault, Chénier, Chollet, Dumoulin, Duplautier, Duvicquet, Garnier, Gaudin, Gossuin, Lamarque, La Rue, Laumont, Nogaret, Sallicetti, Texier-Olivier, Villetard et deux cents autres.

Les conseils, les administrations, l'Institut, l'armée, la ville se montrèrent chez Bonaparte; le seul Bernadotte n'y vint pas, et ceci rappela péniblement l'absence des statues de Caton et de Pompée aux funérailles de je ne sais quel Scipion; enfin il parut, mais à une heure où l'*Egyptien* était sorti. Lui, au contraire, manœuvra de manière à rencontrer Bernadotte chez lui; là il prétendit

n'être revenu que pour aider la république à se relever de ses infortunes.

« Voilà qui est bien, » dit l'autre héros, « mais aller au delà serait mal; » puis il changea de conversation.

Barras se cherchait des appuis; il n'osa pas aller à Bernadotte que, naguère et par une escobarderie indigne, il avait expulsé du ministère de la guerre, mais il fut à Moreau; Moreau si bien à la seconde place, qui toujours enviait la première dont, au fond, il se reconnaissait incapable, Moreau eut peur d'une guerre contre Bonaparte, il recula, équivoqua, promit et ne fit rien.

Augereau, auquel il s'adressa ensuite, fut encore plus effrayé que Moreau de l'antagoniste à combattre; il eut d'ailleurs la bonne foi de convenir que sa voix ne rallierait pas à lui un militaire de marque.

« Ils me jalousent, » dit-il, « et ils n'ont pas si bonne opinion de Bonaparte, car ils vont à lui. »

Le brave, le noble, le républicain Jourdan

Digitized by Google

aurait bien eu l'ampleur suffisante; mais rendu timide par ses revers récents, plein de mépris pour le Directoire, il jugea que l'esclavage de la patrie serait plus glorieux avec Bonaparte qu'avec Barras, et il n'accepta point la proposition du directeur.

Au milieu de ces menées et où Barras était trahi par Fouché qui rapportait tout à Bonaparte, Barras imagina de se raccommoder avec celui-ci; il l'invita à dîner le 30 octobre, ne dit mot à table, et levé, prenant à part son convive, se montra empressé de quitter les affaires comme, selon lui, Bonaparte devait l'être de reprendre le commandement de l'armée d'Italie. Quant à la chose publique, on la sauvera en mettant à la tête du pouvoir exécutif le général Hédouville.

C'était une risée.

Hédouville, honnête homme, brave militaire trébuchait loin de là sous le poids de la nullité, éclatant de ténèbres; inconnu à tous; autant aurait-il fallu prendre M. Madier de Montjau le fils, s'il eût vécu alors, ou le poète Viennet qui je ne sais s'il vit encore; aussi Bonaparte, à ce propos étrange, à ce nom peu convenable, ne ré-

Digitized by Google

pliqua pas un mot; un regard exprima sa pensée, il prit son chapeau et partit.

Je le vis le même jour, il fulminait de cette pagnoterie, et dès lors Barras fut perdu sans ressource dans son esprit.

Dans ce moment, madame de Stael était barratiste; elle vint me chambrer pour *son héros*, elle me pria de me rallier à la majorité du Directoire.

« Est-ce qu'il y a encore un Directoire? » dis-je.

« Mais, » reprit-elle, « la France n'est pas sans gouvernement. »

Je répondis :

« Je vois cinq messieurs logés, nourris, chauffés, habillés, portés, désaltérés, rasés aux frais de l'État et se pavanant encore au Luxembourg en costume de cérémonie; mais retrouver là ce qui doit être le pouvoir exécutif, c'est impossible; savez-vous où il est, madame? rue de la Victoire.

— Ainsi *ce petit homme* a déjà usurpé.

— Il n'a pris possession encore, pour parler plus exactement.

— Et il se flatte que le Directoire, les conseils, la France, l'armée, l'Europe (elle n'osa ajouter *et moi*) le laisseront arriver au but de ses me-

nées ? Le soutiendrez-vous vous-même qui, certes, n'avez perdu le souvenir d'aucun des services que Barras vous a rendus particulièrement ?

— Je me les rappelle si bien que je veux les reconnaître en ami.

— Et comment ?

— En traitant de sa retraite aux meilleures conditions ; je m'engage à ce qu'elles lui seront bonnes. »

La majorité du Directoire tenta un dernier effort, elle manda Bonaparte dans le but de lui offrir un commandement à son choix et de le contraindre à une explication ; j'avais prévu le coup et l'en avais averti. Lui, dès l'entrée, au lieu d'attendre qu'on l'interrogeât, prit la parole d'emblée, disant qu'on le calomniait, qu'on prétendait qu'il était revenu riche d'Italie, tandis qu'en réalité il en avait rapporté une somme si minime qu'un fournisseur en aurait honte ou en rirait. Il acheva par cette phrase belle, car elle était vraie : « Je ne suis pas de ceux qui ont fait leur main aux dépens de l'État, ni de ceux qui ont vécu de l'or des alliés et de l'ennemi. »

Il est singulier que l'intègre M. Thiers, qui

Digitized by Google

rapporte cette conversation dans son ouvrage, ait dénaturé ce discours et fait avouer à Bonaparte des concussions dont il ne s'est pas souillé et dont il se défendit avec indignation; il me semble que M. Thiers a bien assez de désintéressement, de probité et une pauvreté honorable sans envier aux autres ces vertus; je l'engage à revoir cette page de son livre. Que dirait-il si les historiens à venir dénaturaient ses qualités de Fabricius, le dépeignaient comme escroc, voleur des deniers publics et possesseur d'une fortune scandaleusement acquise? *suum cuique*, j'y reviens toujours.

L'audience continua, l'on ne put s'entendre, et Bonaparte, se donnant congé, partit inopinément. Gohier, piqué de n'avoir pu placer son bavardage d'avocat, proposa de le faire arrêter; Sieyes, à qui Bonaparte était venu, à la suite du dîner de Barras, le prévenir qu'il acceptait son alliance, Sieyes, qui, par le général, se flattait de mener le monde, se récria contre cette mesure; Roger-Ducos, qu'il avait gagné, pensa comme lui; Barras, qui eût voulu agir dans le sens de Gohier, craignit la collision, et Moulin seul opina du bonnet.

Digitized by Google

Arrêter Bonaparte, qui l'eût pu, qui l'eût tenté? le tuer, à la bonne heure.

Sieyes fit savoir ceci au général, le prévint aussi de se défier du ministre de la guerre, car Dubois de Crancé, se doutant qu'on ne l'emploierait dans aucun gouvernement, s'était rallié aux trois directeurs; enfin Sieyes ajouta qu'il n'y avait plus de temps à perdre; Bonaparte, de son côté, parla à Moreau, qui, à la première ouverture d'une proposition dont un homme habile eût profité pour faire sa part, se hâta de répondre :

« Ne me dites rien, je veux tout ignorer; je recevrai les ordres que l'on me transmettra au nom de la nation; c'est tout ce que je peux vous accorder.»

Et il prit la fuite; comme il sortait, Ozun entrait; le général riait encore de la cascade de Moreau, et il dit à son ami :

« Je suis tranquille, Moreau vient de me parler avec une entière franchise, le vainqueur peut compter sur lui, il ne lui manquera pas. »

Je ne dirai rien du dîner de Saint-Sulpice, donné par les conseils au général, et qui eut

Digitized by Google

tout l'air d'un repas funèbre; j'aurais voulu qu'il n'eût pas lieu, que Bonaparte le remît à plus tard : ses frères, envieux de se montrer, l'entraînèrent à cette faute, car il y fit acte de méfiance et de peu de civilité, il ne mangea pas et s'en alla avant tout le monde; ce fut inconvenant.

On marchait vers le dénouement, nous étions convenus de tout, et le pouvoir exécutif ne se doutait de rien de positif. Le 16 brumaire, Barras me demanda, il sortait du lit; dès qu'il me vit, bien que Bottot fût là avec un jeune homme que je ne revis plus, quelque commis en sous-ordre, je suppose, le directeur me dit :

« Eh! que vous semble de la position? sommes-nous chairs ou poissons? vous-même, à qui êtes-vous?

« Moi! » repartis-je,

« Je ne décide pas entre Rome et Genève.

» Je suis pour la France et pour la paix.

— Parbleu! nous sommes tous aussi pour ces deux dames-là : il en est une troisième dont j'ai peur que Bonaparte ne veuille pas : la république!

Digitized by Google

— Je ne suis pas dans sa pensée.

— Je le devine, la robe d'or de la royauté le flatte mieux que la mante de bure de l'autre ; au fond, je ne tiens à rien : ne pourrait-on pas s'entendre ? nous diviser en quatre pouvoirs : lui, la guerre ; vous, l'extérieur et la police ; Cambacérès, la justice et les finances ; et moi, l'administration ?

Alors, cher Cinéas, glorieux et contents,
Nous pourrions rire à l'aise et prendre du bon temps.

— Comme vous y allez ! » repartis-je, « on ne m'a pas voulu pour ministre, et on me voudrait pour directeur.

— Voyez-le, restons cinq, que Sieyes soit des nôtres, il prendra les finances ou toute autre branche de pouvoir ; nous serons là pour dix ans, et nous verrons venir.

— Je ne crois pas que le général veuille cheminer en si nombreuse compagnie.

— Ah ! il lui faut l'unité... ; je la lui souhaite, elle lui p..... dans la main ; dites-lui toujours quelque chose.

— Aujourd'hui je ne peux pas, il ne sera chez

Digitized by Google

lui que pour le coucher, il rend ses visites; demain, ma mère dispose de moi, j'ai une assemblée de famille, pour un de nos parents; mais le 18, après demain, je ferai votre commission.

— Va donc pour le 18, ce sera un grand jour. »

Certes, il ne se doutait pas d'être si bien prophète. Le souvenir du 18 brumaire ne mourra pas si tôt dans le souvenir des hommes.

Dès le 17 brumaire, de bonne heure, tout était en mouvement; Carnot, Boulay de la Meurthe, Ozun travaillaient à écrire les lettres de convocation des conseils, afin d'enlever la translation, à Saint-Cloud, du Corps législatif. On réunit tous les moyens de succès. Lefebvre, qui commandait Paris, fut empaumé la nuit venue; le 18 brumaire an VIII (9 novembre 1799), le conseil des Anciens, selon le droit constitutionnel, à une séance du matin improvisée, où l'on oublia d'appeler les dissidents, jugeant la patrie en danger, déclara sa translation et celle des Cinq-Cents à Saint-Cloud, et donnant à Bonaparte le commandement suprême, l'investit de tout pouvoir militaire, dans le but d'assurer l'exécution du décret.

Digitized by Google

Aussitôt qu'on lui eut transmis ces pleins-pouvoirs, Bonaparte, à la tête de 2,000 officiers, alla passer la revue des troupes et leur fit prêter serment; le matin même, il avait eu une entrevue dernière avec Bernadotte, et quand il lui eut fait part de ce qui se passait, le futur roi de Suède répondit :

« Je ne veux pas prendre part à un acte de rébellion.

— Me donneriez-vous au moins votre parole de ne rien entreprendre?

— Je vous la donne comme simple citoyen; mais si le Directoire me charge de le défendre, j'agirai; » et il partit.

A la nouvelle de l'acte imprévu des Anciens, Sieyes, qui faisait rire Barras, en prenant des leçons d'hippiatrique, part d'un temps de galop, et suivi de Roger-Ducos; ils adressent leurs démissions de directeurs au Corps législatif; et voilà le Directoire ne marchant plus que sur trois jambes.

J'étais sorti de l'hôtel de la rue de la Victoire en même temps que Bonaparte; l'amiral Bruix était avec moi, le général nous avait dit :

Digitized by Google

« Barras a pour vous deux de l'estime, demandez-lui sa démission; je crains, s'il s'obstine, que le peuple ne le jette par la fenêtre; et je ne veux pas de sang répandu.

— Que lui offrirons nous? » dit Bruix.

Bonaparte repartit vivement :

« Le pardon du passé, l'oubli des concussions, le voile tiré sur les négociations criminelles avec le prétendu roi, je sais tout, et s'il résiste, je mets au jour sa turpitude, sa trahison et il sera fusillé; faut-il faire un pont d'or à un pillard et à un conspirateur? »

Tout cela fut débité d'une voix tonnante; nous en chancelions en nous éloignant, tant le coup de foudre nous avait étonnés.

Quand nous arrivâmes au Luxembourg, Barras était au bain : il venait d'apprendre par Gohier la mesure des Anciens, la défection de Sieyes et de Roger-Ducos; mais la majorité restait encore, et les deux directeurs se jurèrent de ne pas se faire faute. Barras sortit de l'eau à notre arrivée. Nous étions si pressés, qu'il s'habilla devant nous, et, dès qu'il nous eut vus :

« M'apportez-vous la paix ou la guerre?

Digitized by Google

— C'est à votre choix, citoyen directeur, » répondit Bruix.

« Ou mieux encore, » ajoutai-je, « on compte sur votre haute perspicacité : les circonstances sont critiques. On pense que vous préféreriez assister au mouvement que d'y prendre part. »

Barras alors, avec une gaîté malséante ou une bonne intention, me salua :

« Bien obligé, monseigneur d'Autun, de la foi que vous et autrui avez en ma paresse ; celle-là ne vous montera pas en paradis. Il n'en sera pas toutefois ce qu'on pense : mon devoir est de défendre la constitution. »

Moi alors, et sans rancune :

« Cela sera d'autant plus magnanime que vous vous trouverez seul.

Lui. — Bernadotte ?

Moi. — Il attend vos ordres. Voyez si vous préférez ce maître à un autre ; vous avez à le décider.

Lui. — Moreau ?

Moi. — Vient d'accepter l'emploi de commandant du Luxembourg ; vous êtes sous sa dépendance. »

Digitized by Google

Barras partit d'un long éclat de rire, battit des mains et s'écria :

« Oh ! le lâche ! il hait Bonaparte, il le sert ; il m'a promis..., et le voilà mon geolier. »

Bruix alors prenant la parole :

« Général, que pouvez-vous ? deux de vos collègues se sont démis ; les deux qui restent sont sans moyens ; les deux conseils sont à la tête de la révolution qui s'opère ; tous les militaires, moins un, ont juré obéissance au vainqueur de l'Italie ; le peuple applaudit ; nous avons vu sa joie de la rue Chantereine, et il parle même d'attaquer le Luxembourg. Cédez à la nécessité, à la mauvaise fortune, et rappelez-vous le vers de Plaute :

Animus æquus optimum est ærumnæ condimentum.

« L'égalité d'ame est le plus sûr des remèdes contre l'infortune.)

— Bien obligé, » dit Barras, « du conseil ; est-on calme quand on tombe de si haut ?

Moi. — Consolez-vous par l'espérance, et, puisque nous en sommes aux citations, je vous dirai avec Virgile, au onzième chant de l'Énéide :

..... *Multos alternæ revisens*

Digitized by Google

Lusit, et in solido rursùs fortuna locavit.

(Plus d'une fois la fortune a passé dans son jeu d'un parti à un autre, et souvent a raffermi ceux qu'elle avait ébranlés.)

» D'ailleurs, que voulez-vous faire? la guerre civile. Où sont vos ressources, vos généraux dévoués, vos troupes, votre trésor? il n'y a pas deux cent mille francs dans celui de la république. Où combattrez-vous? dans Paris. Assumerez-vous la responsabilité d'une lutte aussi effroyable? L'adversaire vous hait, prenez-y garde, il est Corse, et la vendetta... D'ailleurs tout s'accommodera, et je me flatte que vous partirez satisfait; mais hâtez-vous, on nous a donné une heure pour apporter votre réponse. »

Barras garda le silence, réfléchit, fit quelques pas, toucha un pistolet, mania un sabre qui était sur son bureau, puis, tout à coup, se mettant à écrire, il brocha la pièce suivante, adressée au président des Anciens :

« Citoyen président,

» Engagé dans les affaires publiques unique-
» ment par ma passion pour la liberté, je n'ai
» consenti à partager la première magistrature
» de l'État que pour le soutenir dans les périls

» par mon dévouement ; pour préserver des at-
» teintes de ses ennemis les patriotes compromis
» dans sa cause, et pour assurer aux défenseurs
» de la patrie ces soins particuliers qui ne pou-
» vaient leur être plus constamment donnés que
» par un citoyen anciennement témoin de leurs
» vertus héroïques et toujours touché de leurs
» besoins.

» L'admiration qui accompagne le retour du
» guerrier illustre *à qui j'ai eu le bonheur d'ou-*
» *vrir le chemin de la gloire*, les marques écla-
» tantes de confiance que lui donnent le Corps lé-
» gislatif et le décret des Anciens m'ont convaincu
» que, quel que soit le poste où l'appelle désor-
» mais l'intérêt public, les périls de la liberté
» sont surmontés et les intérêts de l'armée ga-
» rantis.

» Je rentre avec joie dans les rangs des sim-
» ples citoyens, heureux, après tant d'orages, de
» remettre entiers, et plus respectables que ja-
» mais, les destins de la république, dont j'ai
» partagé le dépôt.

» Salut et fraternité, BARRAS.

» Ce 18 brumaire an VIII. »

Digitized by Google

Comme Barras nous remettait cette pièce, qu'il accompagnait d'une raillerie pour moi et d'un avertissement pour Bruix, on frappa à la porte du cabinet, que je venais de fermer aux verrous.

« Qui est-ce ? » demanda par la serrure l'ex-directeur.

Moulin et Gohier se nommèrent.

« Que voulez-vous ?

— Nous concerter ensemble.

— Je ne suis plus directeur, j'ai donné ma démission.

— C'est impossible !

— Faites-en autant.

— Ouvrez !

— Je ne le peux, je vais dormir. »

Ses collègues insistèrent, il ne leur répondit plus, et nous partîmes porteurs de sa démission.

FIN DU TOME SECOND.

Nota. Malgré le haut intérêt que présentent ces deux premiers volumes, on doit concevoir que, pour la généra-

Digitized by Google

tion présente, les tomes III et IV piqueront mieux la curiosité : c'est le Consulat, l'Empire, la Restauration, les Cent-Jours, les règnes de Louis XVIII, de Charles X, la révolution de 1830, dont il sera question. Ici l'auteur s'est surpassé par la variété des anecdotes, l'intérêt croissant des révélations, la vigueur, la malice des portraits, la finesse des aperçus. Ces deux volumes sont sous presse, ils paraîtront dans quinze jours.

(*L'Éditeur.*)

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Digitized by Google

sacrons à nous trois, sans droit, les intrus [illegible] épiscopaux. — Le pape m'excommunie. — J'entre dans [illegible]ation du parlement de Paris. — Derniers instants de Mirabeau. — Deux partis, en France, opposés au roi. — Leur composition. — Noms des principaux républicains. — Portrait de Volney. — C[illegible] de Napoléon au sujet de celui-ci. — Quelques autres hommes du temps. — Le marquis de Montesquiou, cause involontaire de la mort de Mirabeau. — Les républicains assemblés en tribunal secret. — On résout d'empoisonner Mirabeau. — Avec qui Marat confectionne le poison. — Un Genevois l'administre. — Dernières paroles du grand orateur. — Révélations importantes sur ce qu'il pensait ce jour-là. — Deuil de Paris. — Citation de l'ouvrage du marquis de Ferrières. — Je veux remplir auprès du roi les dernières intentions de Mirabeau. — Je suis mystifié par la cour. — Ma colère. — Fuite du roi. — Anecdote du plus haut intérêt et révélation d'une circonstance inconnue de cette époque. — Le duc d'Orléans n'était pas factieux.

CHAPITRE VII.

Voyage en Angleterre. — Cour de Londres. — Portrait du roi George III. — La reine d'Angleterre. — Le prince de Galles. — Ses frères. — Ses sœurs. — Portrait de Williams Pitt. — Shéridan. — Willkes. — Fox. — Chauvelin. — Byron. — Un peu de politique. — Plusieurs mots heureux qu'on m'attribue. — Le jeu des bateaux. — Rivarol. — Ses principes pour le faire connaître. — Portrait du ministre Roland. — Portrait de sa femme. — Clavières. — Dumouriez. — Vingt-six ministres en dix-neuf mois. — Durovray. — Garat. — Gallois. — Reinhart. — Fausse position du duc d'Orléans à Londres. — Portrait de Saint-George. — La bague talisman et la vision mystérieuse, anecdote de 1783.

CHAPITRE VIII.

Ma situation embarrassante à Londres. — J'y voyais mieux les affaires de la France qu'à Paris. — J'y reviens pour servir le roi. — Je ne peux le voir. — Enfin j'obtiens un rendez-vous. — Il est trop tard. — Entrevue avec Louis XVI, le 7 août 1792; révélations curieuses. — Journée du 10 août 1792. — Ce que me disent les jacobins. — J'obtiens des meneurs d'être renvoyé à Londres. Retour vers la Constituante. — Orateurs de l'ordre de la noblesse. — Portrait de Cazalès. — Ce que Napoléon pensait de lui. — Ce qu'il voulait en faire. — Comte de Montlosier. — Vicomte de Clermont-Tonnerre. — Comte de Lally-Tollendal. — Duval d'Epréménil. — Son propos à Pétion. — Marquis de Laqueuille. — Comte d'Entraigues. — L'armoire de fer. — Lettre de M. de La Porte qui m'inculpe à la fin de 1792. — Achille Viard. — Il me dénonce à la Convention. — Lettre que j'écris d'Angleterre pour me justifier. — Je suis mis en accusation et sur la liste des émigrés. —

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

CHARLES LE CLERE, LIBRAIRE,

RUE GIT-LE-COEUR, 10.

ŒUVRES DE MADAME LA BARONNE DE MONTARAN.

Naples et Venise,

1 vol. in-8, orné de cinq dessins par GUDIN et ISABEY.

Prix, 7 fr. 50 c.

LES BORDS DU RHIN,

1 vol. in-8 (1838), orné de cinq gravures dessinées par GUDIN et ISABEY.
Prix, 7 fr. 50 c.

ROME ET FLORENCE,

1 vol. in-8 (1838), orné de quatre dessins par ISABEY.—Prix, 7 fr. 50 c.

La vogue incontestable et toujours soutenue du premier ouvrage de l'auteur (*Naples et Venise*) est une garantie du succès qui attend les deux autres, dont les principaux journaux littéraires se sont accordés à faire l'éloge.

Chaque ouvrage, orné de gravures, se vend séparément 7 fr. 50 c.
Les trois réunis, 18 fr.

LES MERVEILLES DE LA NATURE,

POÈME EN SIX CHANTS,

par le baron de Lamothe-Langon.

1 vol. in-8, orné du portrait de l'auteur.—Prix, 5 fr.

Rose et Blanche,

par G. Sand,

auteur d'Indiana et de Valentine, etc.

Nouvelle édition entièrement revue et corrigée. 2 vol. in-8.
Prix, 15 fr.

Digitized by Google

2

LES

MATELOTS PARISIENS,

ROMAN MARITIME;

par Suau de Varennes.

Deuxième édition (1838), 2 vol. in-8, 15 fr.

Ainsi que l'annonce son titre, le roman dont il s'agit est tout maritime. Bien que fort jeune encore, son auteur a beaucoup navigué; ainsi toutes les scènes de mer qu'il retrace sont-elles d'une rare et puissante vérité d'expression; les mœurs si pittoresques des matelots y sont merveilleusement mises en saillie, et là, comme dans cette vie de hasards et de contrastes, ce sont à chaque page des oppositions vives, tranchées, hardies, et dans le style et dans l'action.

Ici le rire, les larmes, la joie et le chagrin, le calme et la tempête, les horreurs sublimes d'un combat naval et les grotesques et naïves causeries des marins entre eux. Puis, pour peindre ces scènes si diverses, c'est un style aussi diversement coloré : tantôt une langue rude, forte, nuagée, comique, tantôt souple et amoureuse, bonne et simple, tendre et gracieuse, selon que le veulent les types si heureusement variés de ce roman.

Mais ce qui donne, à mon sens, une haute valeur morale au livre dont on parle, c'est que toutes ces aventures si attachantes et si vraies se groupent autour d'une donnée saisissante. Rien de plus énergiquement et profondément développé que l'admirable caractère de Henri, cet enfant de Paris qui, exalté par la lecture des voyages et de nos fastes maritimes, s'éprend passionnément de cette rude vie de marin, et, luttant avec une singulière opiniâtreté d'instinct ou de prévision contre les vœux de sa famille, arrive, à force de patient courage, de dévouement et d'intrépidité, au noble but qu'il s'est si généreusement proposé, lorsqu'une horrible catastrophe.....

Mais nous nous arrêtons ici pour ne pas déflorer l'intérêt émouvant de ce drame que la brillante et jeune fantaisie de l'auteur a brodé de nuances si riches et si variées; nous nous applaudirons seulement d'avoir été assez heureux pour prédire des premiers un beau et long succès que l'avenir doit confirmer.

Eugène SUE.

586896 SBN

Digitized by Google

PETER KING,

par Mars,

auteur de Blaise l'éveillé.

2 vol. in-8. — Prix, 15 fr.

MÉMOIRES

d'un Homme du peuple,

par Roland-Bauchery.

2 vol. in-8. — Prix, 15 fr.

Mémoires

DE S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE BERRI,

par Nettement.

3 vol. in-8. — Prix, 12 fr.

LA

VIGIE DE KOAT VEN,

par Eugène Sue.

4 vol. in-8. — Prix, 16 fr.

LE SÉMINARISTE, par Raban. 4 vol. in-12. 6 fr.

LE TESTAMENT DE POLICHINELLE, par A. de Bast. 4 vol. in-12. 6 fr.

LE COMTE DE HORN, par Marie Aycard. 4 vol. in-12. 6 fr.

LA FILLE DE PAUVRE JACQUES, par Demolière. 4 vol. in-12. 6 fr.

Digitized by Google

SOUS PRESSE.

LES NUITS DE ROME,

par Jules de St-Félix,

auteur de la Duchesse de Bourgogne, de Mademoiselle de Marignan, etc.

1 vol. in-8. — Prix, 7 fr. 50 c.

SOUVENIRS D'UN FANTOME,

par le baron de Lamothe-Langon,

auteur de Monsieur le Préfet, le Gamin de Paris, du Diable, la Vierge de Hongrie, le Fils de l'Empereur, etc.

2 vol. in-8. — Prix, 15 fr.

LE SAC DE NUIT DE SIR ROBERT,

par M. Dinocourt,

auteur du Serf au xve siècle, du Corse, de Mozanino, etc.

2 vol. in-8. — Prix, 15 fr.

LES MÉMOIRES D'UN ANGE,

par Emmanuel Gonzalès.

2 vol. in-8, ornés de huit vignettes. — Prix, 15 fr.

MM. les Libraires qui adresseront des demandes à la maison, directement ou par l'entremise de leurs Commissionnaires, jouiront d'une forte remise sur tous les prix portés sur ce Catalogue.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD (NÉE VALLAT LA CHAPELLE),
RUE DE L'ÉPERON, 7.

Digitized by Google

OEUVRES COMPLÈTES DE G. SAND,

à 6 fr. le volume in-8°.

Rose et Blanche.	2 vol.
Indiana.	2
Valentine.	2
Jacques.	2
André.	1
Léone-Léoni.	1
Simon.	1
Lélia.	1
Mauprat.	2
Lettres d'un Voyageur.	2
Les Mosaïstes.	1
La dernière Aldini.	1

OEUVRES D'ÉMILE SOUVESTRE,

à 3 fr. 50 le volume in-8°.

L'Echelle des femmes.	2 vol.
Les derniers Bretons.	4
Riche et Pauvre.	2
La Maison rouge.	2

OEUVRES DE FRÉDÉRIC SOULIÉ,

à 3 fr. 50 le volume in-8°.

Les deux Cadavres.	2
Le vicomte de Béziers.	2
Le comte de Toulouse.	2

Digitized by Google

Le Conseiller d'État 2
Sathaniel. 2
Les quatre Époques 2
Le Magnétiseur. 2

DU MÊME AUTEUR,

à 7 fr. 50 le volume in-8°.

Les Mémoires du Diable. 8
Les deux Séjours 2
L'Homme de Lettres. 3

ŒUVRES DE X.-B. SAINTINES,

à 3 fr. 50 le volume in-8°.

Le Mutilé 1
Une Maîtresse de Louis XIII. 2
Picciola (*in*-18). 1

LE GAMIN PHILOSOPHE PRATIQUE,

DÉDIÉ AUX JEUNES PARISIENS.

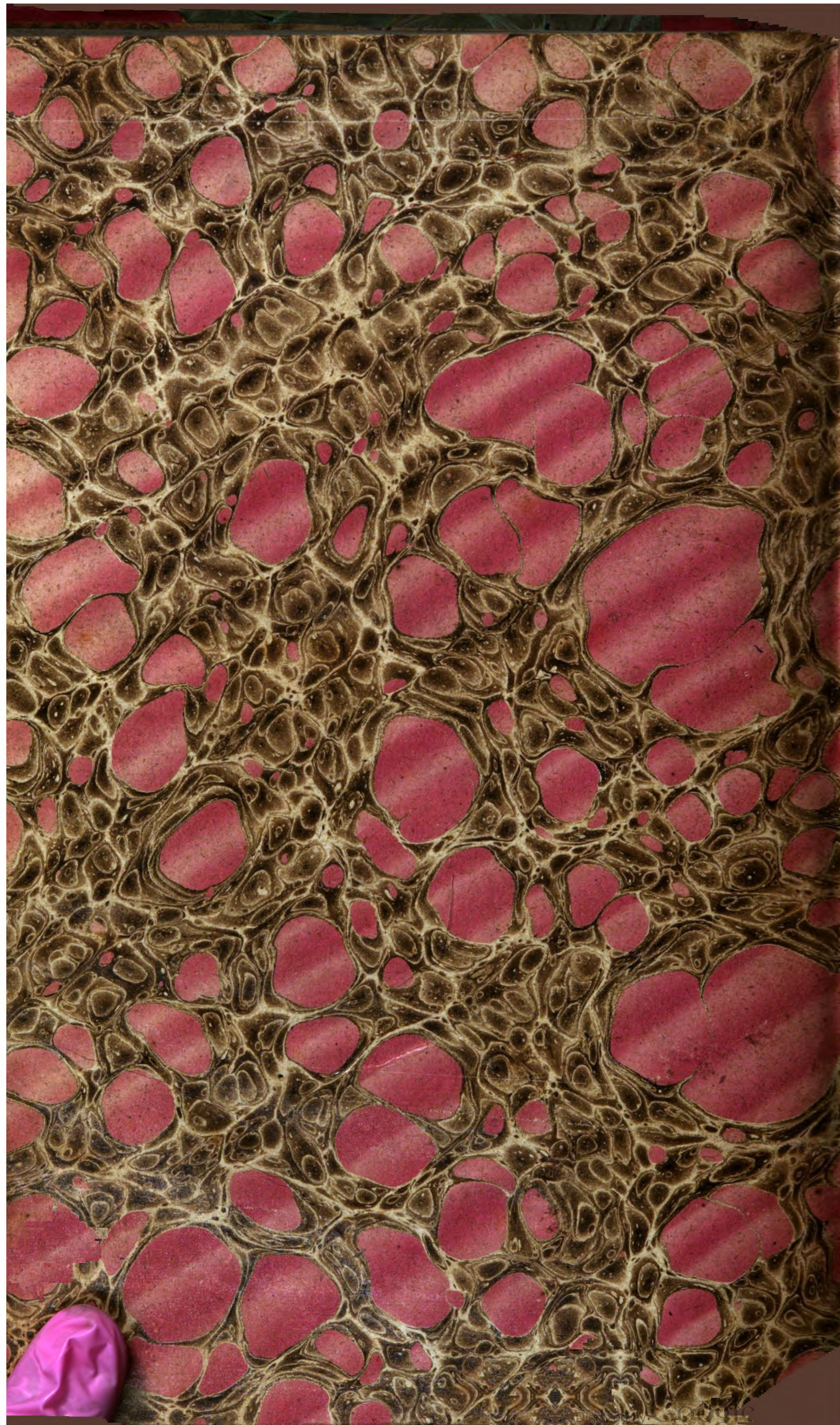
Brochure in-8°. — Prix, 25 centimes.

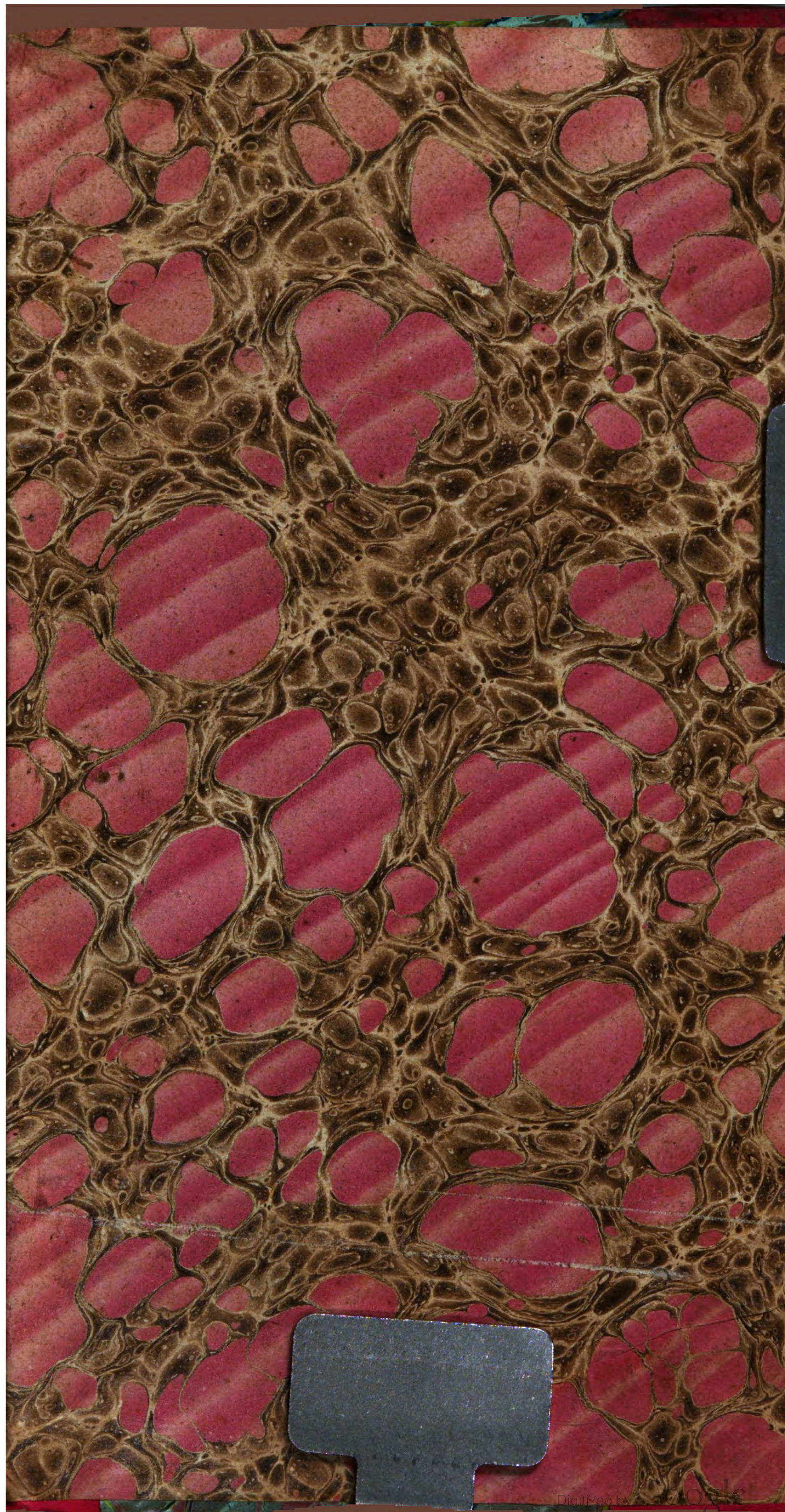
Digitized by Google

Digitized by Google

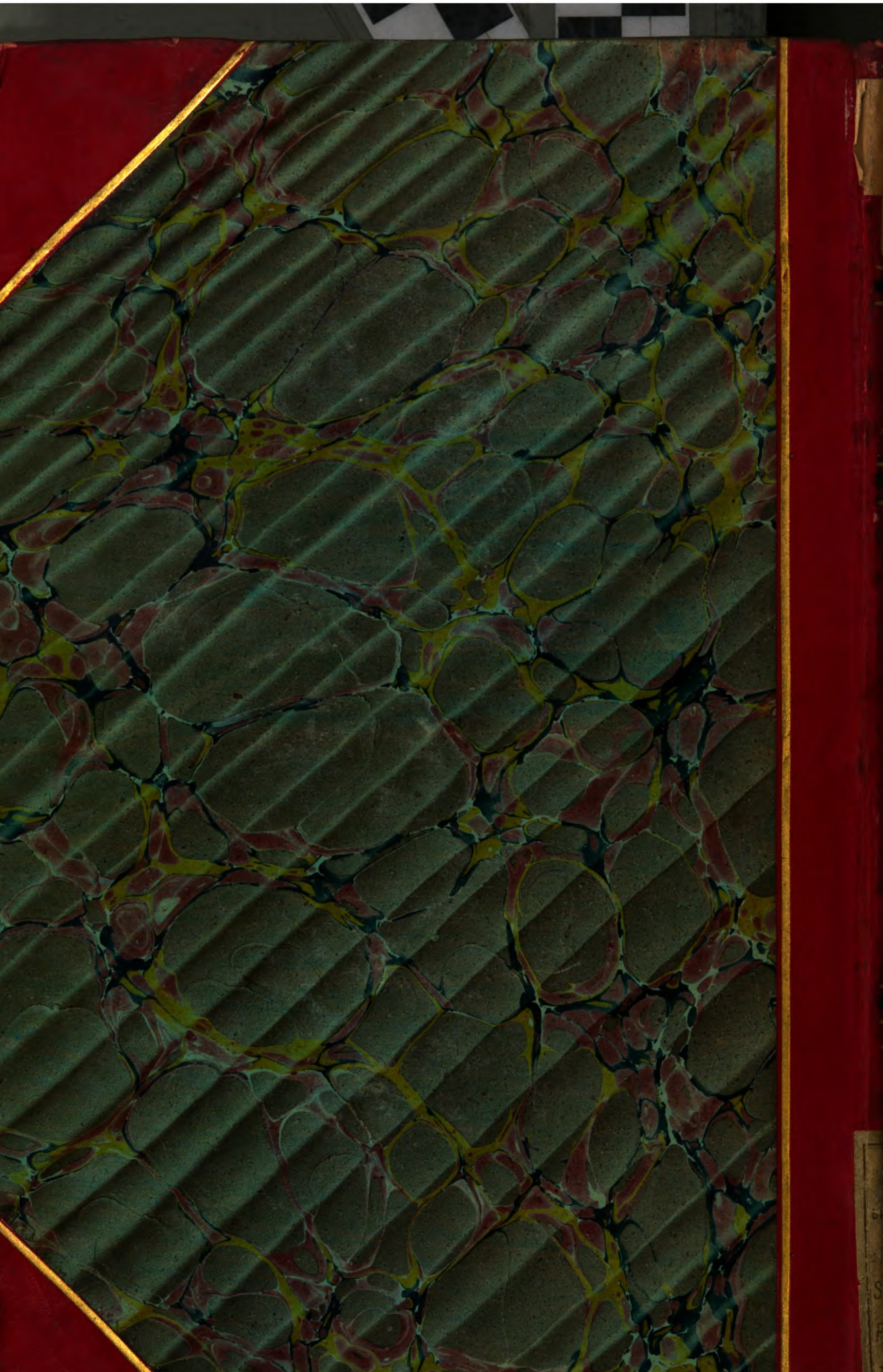
Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google



Digitized by Google